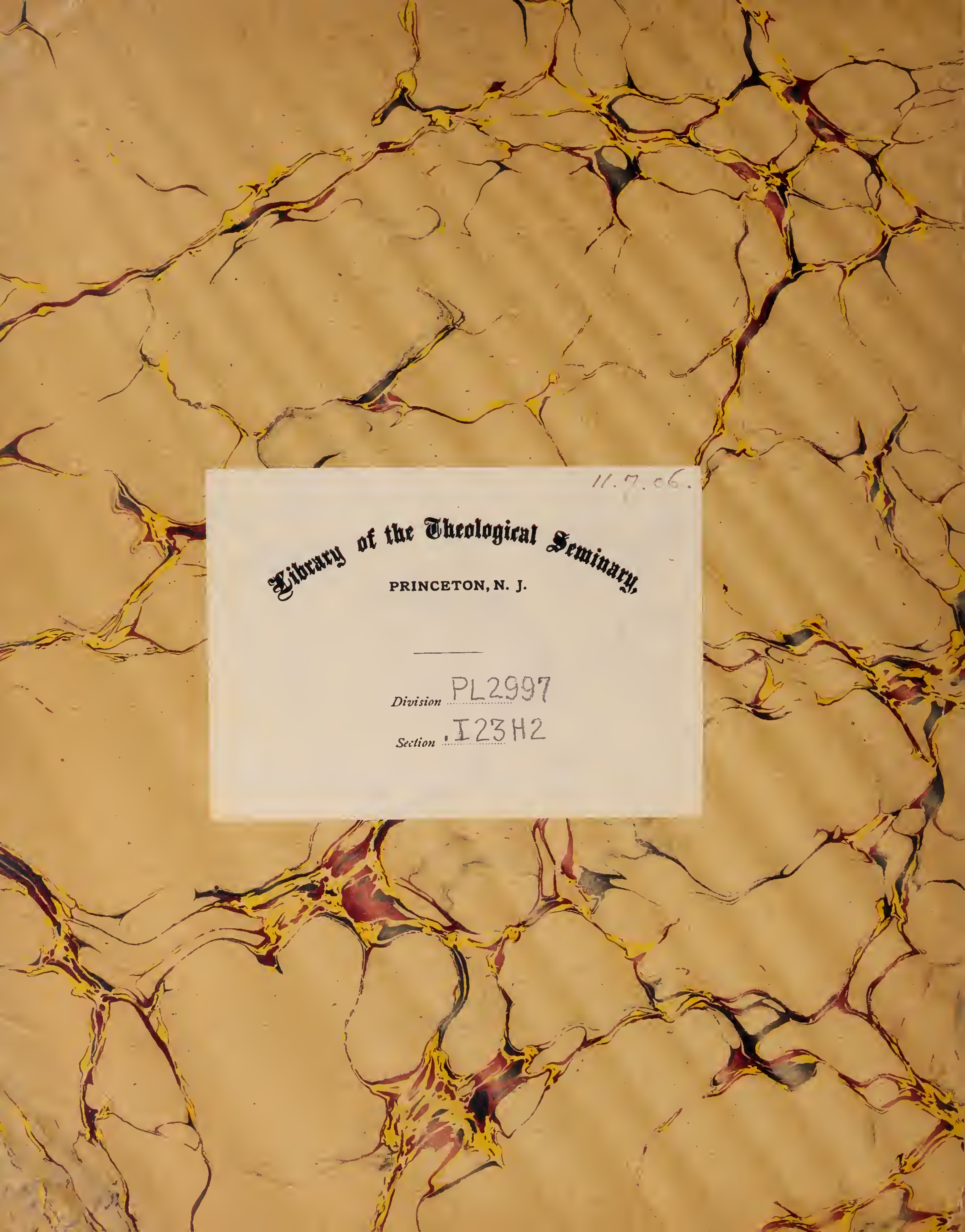
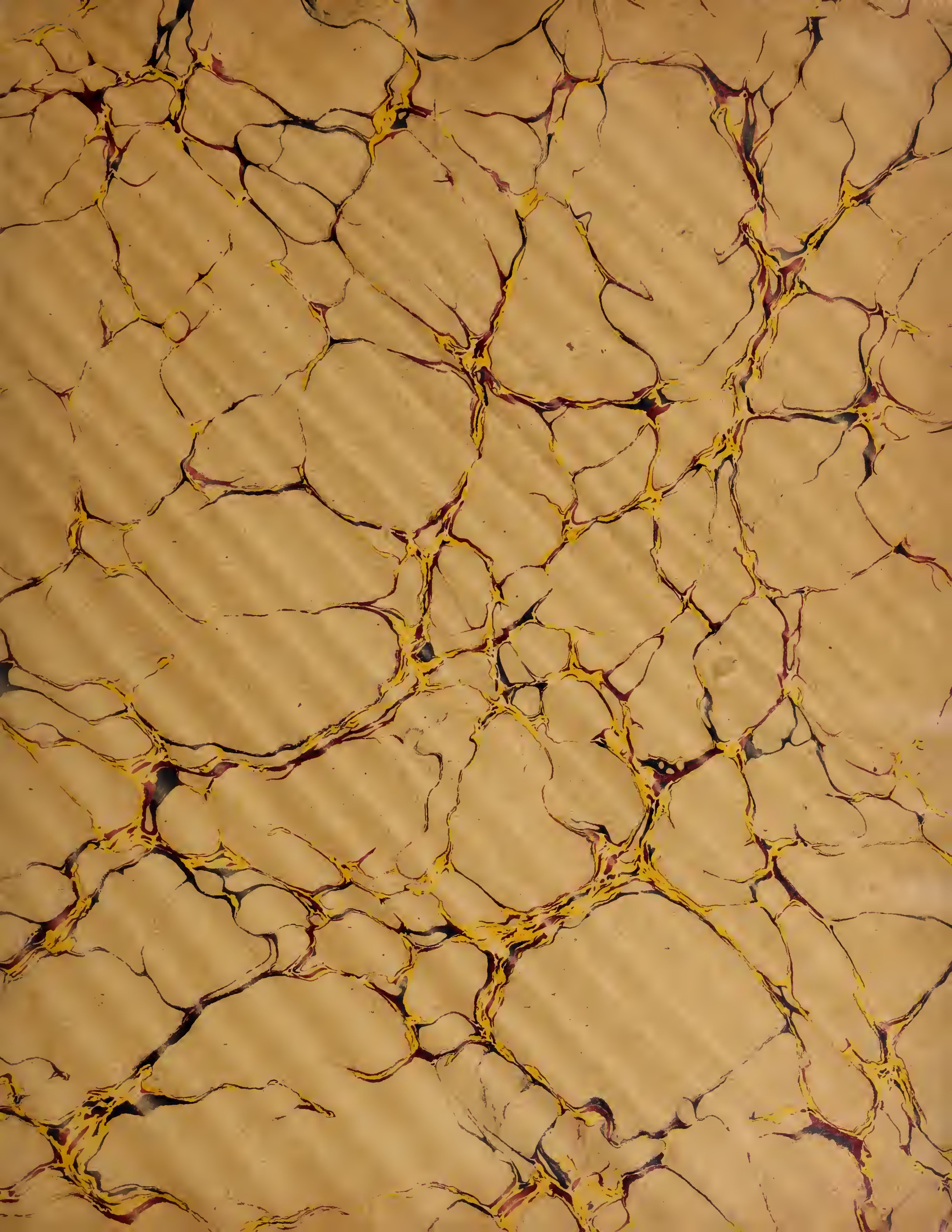
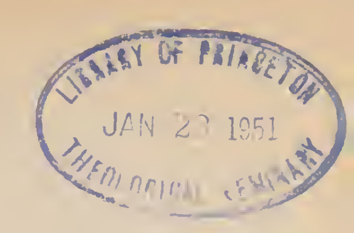






LE YIH-KING

(Extrait du tome XLVII des *Mémoires de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.* — 1889.)



LE YIH-KING

TEXTE PRIMITIF

RÉTABLI, TRADUIT ET COMMENTÉ

PAR

Ch. de HARLEZ

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE



BRUXELLES

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
rue de Louvain, 108

—

1889

PRÉFACE.

Un essai publié l'année dernière dans le *Journal Asiatique*[1] avait eu pour but de démontrer que le Yih-king n'était point ce livre de divination bizarre et, j'ose le dire, peu sensé, que certains lettrés de la Chine ont jadis présenté à leurs concitoyens avides d'art augural et que leur postérité a reçu, comme tel, de leurs mains et transmis, en cet état, jusqu'à nous.

L'étude continuée de ce livre fameux et l'essai d'une traduction complète du texte principal m'a de plus en plus convaincu de la justesse de ma première interprétation ; il ne m'est plus possible de douter que le Yih-king ne soit en réalité un répertoire de réflexions philosophiques et grammaticales sous soixante-quatre titres.

C'est ce qui m'a déterminé à présenter au public ce nouvel essai, qui complète le premier, et comprend une traduction complète du texte fondamental comme des commentaires qui en font en quelque sorte partie intégrante.

Nous laisserons naturellement de côté ceux qui n'ont fait qu'altérer la pensée des premiers auteurs de l'ouvrage et lui ont donné ce caractère de livre de bonne aventure qui ne rachète pas même sa nature plus que singulière par des prévisions tant soit peu fondées en raison.

De ceux-là nous ne citerons que ce qui est nécessaire à notre travail.

[1] Voy. *Le texte originaire du Yih-king, sa nature et son interprétation.* Extrait du JOURNAL ASIATIQUE. Paris, E. Leroux, 1886.

Devant exposer à nouveau les motifs qui ont déterminé mes convictions dernières, je dois bien reprendre mon œuvre *ab ovo* et rappeler ce qu'est le Yih-king dans son état actuel et de quoi il se compose.

Je me bornerai du reste au nécessaire.

Mais je dois avant cela indiquer d'une manière précise quel est l'objet de mon travail.

J'entends par texte primitif du Yih-king celui qui fut pour la première fois rédigé dans la forme actuelle, c'est-à-dire réparti en soixante-quatre sections, sous soixante-quatre chefs, sections renfermant chacune des sentences, des phrases explicatives de certains mots ou relatives à l'emploi de ces termes.

Il se peut que le rédacteur du Yih ait puisé certaines parties à un document antérieur déjà régulièrement formé, ou même à plusieurs d'espèces différentes. Bien plus, cette dernière opinion est, à mon avis, la seule admissible.

Mais c'est seulement après que cette compilation eut été mise en ordre et complétée par des sentences et remarques propres à l'auteur, qu'il exista un Yih-king. C'est aussi seulement le texte de cette rédaction primitive que nous entendons reproduire et expliquer dans cette traduction, quelles que soient les sources auxquelles ses divers éléments ont pu être puisés. En un mot, c'est l'ouvrage qu'avait en mains celui qui en a fait un livre de divination.

LE YIH-KING.

INTRODUCTION.

1. Nature et contenu du Yih-king.

Le Yih-king [1] est le livre sacré, par excellence, des Chinois; à leurs yeux, c'est le principe de toute sagesse, le fondement de toute science, la base de toute doctrine. C'est un abîme dont on ne peut sonder la profondeur. Tous les principes de toutes les sciences, naturelles, ontologiques, psychologiques, morales, politiques, etc., y sont renfermés, condensés; il ne s'agit que de savoir les y trouver.

Quelles que soient les découvertes que les Européens apportent à la Chine, les lettrés prétendent qu'elles étaient prévues au Yih. Les deux électricités, par exemple, y étaient désignées depuis quatre mille ans, mais on ne s'en était jamais douté. Malheureusement, ce livre incomparable a été jusqu'ici recouvert de voiles si épais qu'il a défié tous les efforts des interprètes; aucun n'a pu lui donner un sens satisfaisant. Et cependant les savants chinois qui se sont efforcés d'en pénétrer le sens n'ont manqué en aucun temps. D'après le catalogue de la Bibliothèque impériale de Péking, il y a eu ni plus ni moins que 1,420 commentaires sans que la lumière se soit faite sur l'objet de ces innombrables travaux.

[1] Yih signifie « transformations, changements. » On rapporte généralement ce terme aux changements des saisons, des phénomènes naturels. Un passage de Lo-pi que l'on verra plus loin indiquerait qu'il s'agit plutôt des changements faits par Wen Wang au texte du livre primitif.

Ce fait inouï dans les annales littéraires du monde ne peut s'expliquer que de deux manières : ou l'auteur du Yih-king était un insensé, ou son livre a été mal interprété.

Les traits de sagesse qui y brillent, par-ci par-là, excluent la première hypothèse ; il ne reste donc qu'à reconnaître, comme l'a déjà fait le savant professeur de Londres, le Dr A. de Lacouperie [1], que la seconde est absolument incontestable. Nous espérons que la présente traduction rétablira le Yih-king dans sa forme originaire et en donnera généralement le vrai sens. Nous croyons en outre pouvoir retracer à la lumière de l'histoire les fastes de ce livre, ses transformations et leurs causes.

Mais, avant tout, exposons le contenu du Yih.

Nous pouvons distinguer dans l'ouvrage publié sous ce nom, d'abord une partie fondamentale que nous appellerons le texte, puis divers commentaires.

Le texte se compose de sections ayant chacune pour objet l'explication d'une figure, d'un hexagramme, symbolique ou hiéroglyphique, formé par la superposition de six lignes parallèles horizontales; les unes pleines ——, les autres coupées — —, par exemple :

䷀ ䷁ , etc.

Ces deux genres de lignes combinées, six par six, donnent lieu à 64 permutations, ni plus ni moins. Ce chiffre de 64 constitue donc un nombre fermé que ce système de combinaison ne peut dépasser et qu'il doit atteindre pour être complet.

Cette particularité est d'une haute importance, car elle prouve que le Yih-king actuel est un livre complet, entier, et nullement le restant d'un ouvrage plus considérable, dont il ne serait demeuré que des débris [2].

Ces hexagrammes, appelés *Koua* [3] en chinois, sont expliqués de trois manières :

1° Par un caractère chinois qui est adjoint à chacun d'eux et qu'on a

[1] Voir T. de La Couperie, *The oldest book of the chinese. The Yih-king and its authors.* London.

[2] Si les premiers rédacteurs eussent voulu réunir plus d'éléments, ils n'auraient pas choisi ce mode de numération.

[3] Baguettes magiques, signes divinatoires.

pris jusqu'ici pour un simple représentant d'un son, le nom, sans signification, de chaque Koua;

2° Par une première explication générale de la figure hexagrammatique;

3° Par une seconde explication divisée en six parties, portant en tête chacune leur numéro d'ordre avec le caractère chinois représentant 9 ou 6, selon qu'il s'agit d'une ligne pleine ou d'une ligne coupée.

Les commentaires faisant partie du livre canonique sont au nombre de sept. Les trois premiers sont incorporés au texte, les quatre autres sont placés à la suite.

Le premier, portant en tête les mots *twan yuet* (le *twan* veut dire) [1], développe le premier texte ou explication de la figure complète; il suit ce texte, section par section.

Le second, ayant en tête *Siang yuet* (la figure veut dire), a deux parties; l'une, générale, se rapportant à la forme de l'hexagramme, suit immédiatement le *twan*, et l'autre, expliquant chacune des six ou sept parties du second texte, forme un commentaire perpétuel accompagnant chaque membre de ce texte.

Le troisième, appelé *Wen yen tchouen* (exposé de l'explication des mots), se borne à développer de différentes manières, les sens et les vertus des deux premiers hexagrammes et suit le commentaire de ces deux sections.

Le quatrième, appelé *Hi-tze* (expliquant les sens), traite du Yih-king en général, de sa formation, de ses vertus et qualités, de ses sens divers, de son histoire, de son mode d'emploi et du sens de quelques mots en particulier.

Le cinquième, *shuoh kua* (explication des kouas), après quelques remarques générales, donne les sens multipliés d'un certain nombre d'hexagrammes.

Le sixième, *Su koua*, expose l'objet de chaque section, le sens du mot qui y est figuré et fait cela en suivant l'ordre des kouas et indiquant leurs rapports mutuels.

Le septième et dernier, *tsa koua tchouen* (exposé des kouas mêlés), donnent ces mêmes significations d'après un ordre logique et sans égard aux chiffres des hexagrammes.

[1] *Twan*, sommaire, sentence générale, désigne le premier texte.

Les commentaires 1, 2 et 4 sont divisés en deux sections, ce qui donne dix parties, ou, comme on les appelle, les dix ailes du Yih-king (shih-yih).

Les commentaires 3, 4 et 5 ont été rédigés sous l'empire du système divinatoire, ils ne peuvent le plus souvent qu'égarer le lecteur; aussi nous ne nous en servirons qu'accidentellement [1].

Les quatre autres, au contraire (1, 2, 6 et 7), ont conservé à peu près intact l'esprit de l'ancien Yih-king; les interpolations et remaniements y sont encore tellement visibles qu'il est très aisé d'en débarrasser le vrai texte. Nous en donnerons la traduction en leur lieu et place.

2. Nature du Yih-king.

Jusqu'à ces derniers temps, les interprètes, tant européens que chinois, voyaient dans le Yih-king un livre de divination servant exclusivement à indiquer le sort heureux ou malheureux des entreprises pour lesquelles on le consultait. A chacun des hexagrammes, à chacune des six lignes qui les composent, répondaient, à leurs yeux, un symbolisme et un pronostic.

Mais ces symbolismes étaient généralement des plus étranges. Ainsi la ligne 5 du koua L représentait « quelqu'un qui a le nez et les pieds coupés, mais qui n'en est pas moins joyeux et avance même tout à l'aise. » La ligne 6 du koua 44 montrait « quelqu'un recevant les autres sur ses cornes; il y aura lieu à regret, mais pas d'erreur, etc., etc. »

[1] Aux commentaires 3 et 4, de nombreux passages sont présentés comme des discours ou réponses de Kong-fou-tze. Nous croyons pouvoir affirmer qu'il n'en est rien, que le contenu ne laisse aucun doute à cet égard. En outre, deux passages du Lun Yu, rapprochés l'un de l'autre, prouvent que Confucius ne s'est jamais occupé spécialement du Yih-king. Au chapitre VII, le philosophe, parlant de ses études, dit ces paroles : « Si quelques années étaient ajoutées à ma vie, j'en passerais cinq ou (même) dix à étudier le Yih; je pourrais alors éviter les grandes fautes. » Il ne l'avait donc point fait jusqu'alors. Et le texte ajoute : Ce dont le Maître discourait étaient le « Sih, le Shuh et les rites. » (Voir VII, 16 et 17.)

Mais, comme les lecteurs le remarqueront dès l'abord, le second commentaire attribué à Tcheou-Kong ne fait guère que répéter le texte sextuple, en y ajoutant, dans la plupart des cas, des réflexions banales ou insignifiantes. Nous en donnerons partout le sens, à moins qu'il ne soit un hors-d'œuvre sans aucune valeur, ce qui n'est pas très rare, ou qu'il ne fasse que répéter le texte.

C'était, à les en croire, l'usage principal, originaire du livre sacré. On jetait les baguettes, on interrogeait le sort par d'autres pratiques et le koua, ou la ligne désignée par l'opération magique, indiquait les résultats de l'entreprise qui faisait l'objet de la consultation. On sentait bien, toutefois, qu'il y avait autre chose à découvrir sous ces apparences bizarres, car les commentaires chinois s'étendent en considérations philosophiques, souvent bien longues, et tout le monde vantait la haute et profonde sagesse des maximes du Yih.

Le professeur de Lacouperie osa, le premier, rompre avec la routine et sut trouver dans notre livre quelque chose de plus raisonnable. Il posa les bases de son système dans l'étude citée à notre première page. Mais il s'est surtout préoccupé des origines du Yih-king, des sources auxquelles ont pu être puisés ses éléments et de leurs variations; il a pensé pour cela à un vocabulaire Accadien, auquel on aurait ajouté des matières très différentes recueillies çà et là. Alors les kouas n'étaient encore que de simples numéros d'ordre. L'objet de ses travaux et celui de ce livre diffèrent donc essentiellement, mais ils viennent parfaitement se superposer l'un à l'autre. Conséquemment j'ai cru devoir présenter ici le fruit d'une longue étude qui ne me semble pas dépourvue d'utilité.

Quant à l'ancienne méthode, il n'y a pas à hésiter à la rejeter entièrement en ce qui concerne le Yih-king primitif, et cela pour les motifs suivants :

1. Tous les systèmes antérieurs au nôtre, sans exception, font des mots chinois qui accompagnent les hexagrammes, de simples représentants d'un son, dépourvus de toute autre valeur. C'est un nom propre sans signification d'aucune sorte. Or, c'est là un fait inouï dans l'histoire littéraire du monde, et le supposer ici c'est aller contre toute vraisemblance. Les signes horaires et cycliques des Chinois ont, eux-mêmes, ou du moins ont eu jadis une valeur lexicologique.

Cette hypothèse est, d'ailleurs, contraire aux traditions chinoises, comme le démontrent les commentaires ou « ailes » 6 et 7 dont nous parlerons plus loin.

Par contre, non seulement notre interprétation donne une signification quelconque aux hexagrammes, mais cette signification est toute rationnelle; c'est précisément celle qui leur convient et qui correspond aux explications du texte et des commentaires. Il en est ainsi depuis le premier jusqu'au dernier koua; il faudrait vraiment une sorte de miracle pour qu'une concordance si parfaite fût le fruit d'une erreur.

2. Le symbolisme et les indications divinatoires attribués aux kouas sont tellement peu rationnels, tellement tirés aux cheveux (qu'on nous permette cette expression) et si souvent inexplicables que les partisans les plus décidés de ce système sont, eux-mêmes, obligés d'en convenir. C'est à chaque pas que le savant traducteur des classiques chinois, le professeur J. Legge d'Oxford, répète des phrases du genre de celle-ci : « Le sens du texte ne peut se tirer des paroles de Wen et de Tan; mais il s'y trouve forcé et embarrassé, souvent d'une manière toute fantaisiste. » (Voy. Yih-king, p. 156, note.) Ou bien : « Voilà l'explication ordinaire; elle semble *far-fetched*, mais je ne puis en trouver ou en imaginer une autre. » (*Ibid.*, p. 157, note.) « Ce symbolisme est bien difficile à comprendre. » (*Ibid.*, p. 154), etc.

Tout l'ensemble est tellement obscur, tellement bizarre et dépourvu de sens, que le même docte interprète n'a pu retenir l'exclamation suivante : « *But it seems to me of no use trying to make any principle of reason in passages like the present* (Chin. Cl., p. 169). » (Il me paraît entièrement superflu d'introduire aucun principe rationnel dans des passages tels que celui-ci.) Et ailleurs, en parlant de la version du P. Regis : « Mais leur version est inintelligible et la mienne ne l'est pas moins. » (Préf., p. xv.)

Quel traducteur, en effet, pourrait ne point gémir, quand il se voit contraint de donner à ses lecteurs des phrases comme celles-ci :

« La seconde ligne représente quelqu'un qui, passant à côté de son grand-père, rencontre sa grand'mère; qui n'attente point contre son souverain et le rencontre comme son ministre. En cela, il n'y aura point d'erreur. » (*Ibid.*, pp. 202 et 203.)

Que dire, en outre, d'un symbolisme et de pronostics semblables à ceux-ci : — Il s'agit du koua 33, formé de quatre lignes pleines et de deux lignes coupées placées sous les premières ䷠ —

« La première ligne, coupée, montre une queue qui se retire; position périlleuse où l'on ne doit faire aucun mouvement. »

« La seconde ligne, de même nature, indique quelqu'un tenant ferme comme avec une lanière de cuir jaune qui ne se brise pas. »

« La troisième, pleine, montre quelqu'un qui se retire lié, en grand péril. Nourrissant un serviteur ou une concubine, cela sera heureux pour lui. »

Comment ces simples lignes peuvent-elles dire des choses si singulières et si différentes?

Posons un cas : Je veux consulter le sort sur l'issue d'un procès. Le sort indique la ligne 5 du koua XI; je consulte le Yih et j'y lis :

« Cette ligne nous rappelle le mariage de la sœur de Ti-Y. En agissant ainsi il y aura bonheur et grande fortune. »

Ou bien, c'est la ligne 5 du koua XXVI qui me donne cet oracle :

« C'est quelqu'un qui montre les dents d'un porc châtré. Bonne fortune.»

Pour le dernier pronostic, soit, cela peut passer; mais l'exhibition des dents du verrat châtré, indiquée, figurée par cette ligne, c'est fort, il faut en convenir.

Notre système supprime toutes ces singularités, tous ces non-sens, et nous fait voir dans le Yih un recueil mi-lexicologique, mi-philosophique de termes et de sentences, plein de raison et de sagesse. Et cette transformation s'opère tout simplement en donnant à chaque mot son acception naturelle, en traduisant comme on aurait pu le faire si l'on n'eût été trompé par des commentaires dont les auteurs s'inspiraient d'idées étrangères à la première rédaction du livre. Notre interprétation se poursuit ainsi généralement, sans effort, d'un bout à l'autre de ce mystérieux ouvrage. N'avons-nous pas le droit de voir, en ce fait, une garantie de son exactitude?

3. Ce n'est point tout. L'explication traditionnelle, et j'ajouterai toute autre que celle-ci, laisse subsister entre les différentes parties du texte un désaccord complet, ou du moins des différences de vue qui ôtent toute unité à l'ouvrage. Ce que l'un des auteurs a vu dans tel koua est contredit par l'autre, ou bien ce dernier y aperçoit toute autre chose.

Nous croyons, au contraire, avoir établi un accord satisfaisant entre toutes les parties; chaque section, chaque koua et son développement ont généra-

lement un seul et même objet; l'idée exprimée par le caractère mis en regard de l'hexagramme et pris jusqu'ici pour son nom.

Nous ne chercherons pas à démontrer qu'il en est réellement ainsi; la traduction, ce nous semble, le fera d'une manière suffisante, bien qu'implicite.

4. Ajoutons encore que notre système explique tout naturellement et tout historiquement les vicissitudes du Yih-king, l'erreur actuelle des commentateurs et ce singulier phénomène de leur méprise coexistant à un sentiment profond de la vérité qui se fait jour partout. Cet historique se retrace très facilement de la manière suivante. Le premier Yih-king achevé se composait de 64 sections ou chapitres ayant chacun, pour objet, une idée, un mot représenté par un hexagramme et par un caractère de la langue.

Ce mot était suivi d'une explication générale avec réflexions morales; à celle-ci on ajouta d'autres explications de détails, des exemples, des phrases extraites d'ailleurs et présentant des cas d'emploi d'un mot, parfois un passage entier, une petite poésie.

Tel était le Yih-king au dernier stade de son état primitif. Wen Wang, voulant en faire un livre de divination, ajouta d'abord des termes auguraux soit au mot fondamental, soit au premier texte; puis, pour pouvoir tirer des pronostics de chaque ligne des hexagrammes, il divisa le second texte en autant de parties qu'il y avait de lignes, c'est-à-dire en six et, à chacune des six phrases ainsi formées par cette dislocation du texte, il assigna une valeur augurale. Or, c'est bien là ce que l'histoire rapporte comme on le verra plus loin.

Le livre servit dès lors aux usages des devins sans que l'on perdît tout à fait le souvenir de son premier état et de sa première signification. Ainsi l'on eut à la fois et des explications philologiques, morales, etc., dignes de vrais sages, et des combinaisons magiques que Rotomagus n'eût point désavouées. Aussi, en élaguant les superfétations ajoutées par le prince de Tcheou, nous avons pu conserver les enseignements d'une saine tradition.

5. D'ailleurs, comme je le disais quelques lignes plus haut, les plus anciens commentaires, ceux qui font partie intégrante du Yih-king actuel, sont entièrement d'accord avec notre méthode. Il nous suffira de citer, par de courts extraits, deux des plus importants de la collection.

Le *su-koua-fou*, celui que Legge donne comme Appendice VI, indique les sujets des soixante-quatre sections, un à un et dans l'ordre des kouas [1]. Or, pour cela il prend les prétendus noms des kouas, non point comme des sons dépourvus de signification, mais, ainsi que nous l'avons fait, pour les mots correspondants, et leur assigne, comme nous, le sens que la langue chinoise leur attribue; de plus, ces significations données par le commentaire sont à peu près identiques à celles que nous avons adoptées. Le commentateur ne laisse pas soupçonner l'existence d'une recherche de pronostics.

Voici le commencement de ce commentaire :

Il y eut d'abord *ciel* et *terre* (kouas 1 et 2), puis les dix mille, tous les êtres naquirent. Tout ce qui croît entre le ciel et la terre compose les dix mille êtres, c'est pourquoi *ciel* et *terre* sont suivis par *tchun* pousser, acte producteur (3e koua); *tchun* c'est pousser, croître (comme un bourgeon); c'est le commencement de l'existence des êtres. Quand les êtres sont nés, produits, ils sont encore sans développement, *meng* (4e koua); ce qui est *meng* est jeune et délicat, c'est pourquoi il ne peut se passer de nourriture; aussi est-il suivi par *Su* (5e koua). *Su* est ce par quoi les boissons et les aliments sont produits.

Le manger et le boire sont les objets des contentions. C'est pourquoi *Su* est suivi par *Song* (6e koua), procès. *Song* est cause du soulèvement des hommes, c'est pourquoi il est suivi par *Sze* (7e koua) qui signifie troupes.... L'auteur continue ainsi jusqu'au dernier koua sans faire mention d'aucune autre valeur, d'aucun autre usage du texte.

L'autre commentaire appelé *Wen yên tchouen* (relation de l'explication des mots) ne s'occupe que des deux premiers caractères *k'ien* (1) et *kwen* (2), mais il le fait très longuement et s'étend, à perte de vue, sur leur nature et leur portée. Il commence ainsi, en expliquant les quatre caractères qui composent la première partie du premier chapitre : « *Yuen* est la croissance du bien; *hang* est la réunion des bonnes qualités; *li* est l'harmonie de tout ce qui est juste; *tchang* est la capacité d'agir. Le sage, personnifiant en lui ces quatre vertus, est capable de gouverner les hommes. La réunion des bonnes qua-

[1] C'est ce que veut dire le nom de ce traité.

lités est propre à concilier tous les rites; faire prospérer toute chose suffit à harmoniser tout ce qui est juste; la fermeté suffit à posséder la capacité d'agir. Le sage pratique ces quatre vertus, c'est pourquoi il est dit : *k'iên yuên hâng li tchâng* [1]. »

Suit l'explication des six premières sentences de la seconde partie. Elle est faite sous forme d'un dialogue entre Confucius et ses disciples. « Le dragon caché dans l'abîme est sans action [2], » qu'est-ce que cela signifie?

Le maître répondit : cela veut dire : celui qui, doué des qualités du dragon, reste néanmoins caché, n'a point d'action dans le monde; il n'illustre pas son nom. Caché au monde, il n'en a point de regret. S'il ne voit pas opérer le bien, il ne s'en chagrine pas. Si quelque chose l'afflige (le mal), il l'évite.

« On voit le dragon dans les champs ; »

Qu'est-ce que cela veut dire?

Le maître répondit : « cela désigne l'homme qui a les qualités du dragon et qui observe fermement le milieu, la justice. Ses paroles ordinaires sont sincères, ses actions ordinaires sont prudentes, il ferme sa porte à tout mal et conserve sa droiture. Portant le monde au bien, il ne lui nuit jamais; sa vertu est vaste et améliore (les autres); ce que le Yih dit ici se rapporte aux qualités nécessaires d'un prince. » Est-il besoin de dire que toutes ces paroles indiquent exclusivement une préoccupation morale et excluent toute recherche divinatoire? Le commentaire final *tsa koua tchouen* [3] (LEGGE, app. VII) est conçu dans le même esprit. Qu'on en juge par ce passage : « *kien* (1) est force, *kwen* (2) est faiblesse; *Pi* (8) indique joie, *Sze* (7) anxiété; *Lin* (19) a le sens de donner, *kwân* (20) celui de rechercher. »

Tsin se montre sans bouger de place, *Meng* (bourgeon poussant), se

[1] Il n'est pas besoin de dire que l'auteur dénature ici le vrai sens de ces mots pour donner une portée morale à ce passage, contrairement aux autres commentaires. *K'ien* n'a aucun sens qui se rapproche de cela. Notre exégète n'a pas vu que les deux parties de cette section ne concordent pas entre elles (voir plus loin, koua 1).

[2] Traduire : « Le dragon est caché dans l'abime, ce n'est point le temps d'agir » est inexact. Pour cela il faudrait *lōng tsiên* et non *tsiên lōng*. *Wuh* est ici négatif et non prohibitif, comme le prouve la réponse.

[3] « Exposé des kouas mélangés ». Sujets des kouas rangés par ordre d'idées et non selon leur place dans le Yih.

manifeste confusément (intelligence non encore cultivée, ni développée), etc.

C'est donc le sentiment instinctif des Chinois eux-mêmes et les dernières lueurs de leurs traditions véritables que nous suivons ici, et non un système personnel sans fondement dans les faits.

La vraie nature du Yih-king perce si bien à travers les voiles dont on l'a recouvert que plus d'un commentateur la reconnaît implicitement sans savoir faire une application logique et étendue des principes qu'ils établissent eux-mêmes.

C'est ainsi, pour n'en citer qu'un, que Tchang-tze en son livre du Tcheng-meng, au chapitre XII, Ta Yih-king, écrit textuellement ce qui suit : « Le Yih-king, dans ses kouas, expose et développe uniquement les vertus et, bien que ses lignes aient du grand et du petit, l'exposé de la signification de ces lignes explique exclusivement les principes moraux des Sages. » Puis, à la fin du chapitre, il ajoute : « Tomber, se perdre et ne pouvoir s'échapper, c'est ce qu'exprime le koua *ken*. Être tenu quand on s'appuie sur quelque chose et ne pouvoir se détacher, voilà le sens du koua *li*. »

Mais telle est la puissance de l'habitude et de l'enseignement traditionnel que, tout en apercevant la vérité, les lettrés chinois n'ont point su se dégager des préjugés et des erreurs.

6. En outre, l'explication que nous donnons ici aux sentences du Yih-king est entièrement conforme au caractère de la plus ancienne littérature chinoise et les fait rentrer dans le cycle de la poésie gnomique des premiers temps.

C'est dans le Shih-king, je puis l'affirmer, que j'ai trouvé les points de comparaison, les traits de ressemblance qui ont fait la lumière pour mes yeux.

Certes, il reste encore dans le vieux livre chinois bien des choses qui sembleront singulières à des lecteurs occidentaux et qui ne leur paraîtront rien moins que naturelles, mais elles ne sont ni plus bizarres, ni plus extraordinaires que les usages poétiques des Shih. Loin de là, elles y correspondent parfaitement. Il est même telle section du Yih-king qui prendrait sa place

parmi les Shih, sans qu'on pût soupçonner l'intrusion autrement que par l'absence de mètre.

Les passages du Yih dont nous voulons ici parler sont ceux qui ressortent du genre allégorique si fréquemment suivi par les vieux poètes de la *Terre des fleurs*.

Quiconque a une certaine connaissance du Shih-king a dû y remarquer ces allusions, ces phrases allégoriques qui commencent certains morceaux et parfois se répètent à chaque strophe. L'allégorie, l'allusion est parfois si lointaine qu'on a peine à comprendre le rapport qui l'unit au sujet de la pièce. Sans les commentaires indigènes, il serait fréquemment impossible de saisir, d'entrevoir même le lien. Les pièces légères, sententieuses, satiriques ou érotiques se distinguent sous ce rapport, et la première partie des Shih en est pleine.

Comment comprendre, par exemple, sans la connaissance du genre, les strophes suivantes du *Koue-fong*, VIII, 9 :

1. Brisés sont les filets placés à la digue
Et les poissons qu'ils avaient pris sont la brème et le *kwan*.
La fille de Tsi est retournée chez elle
Et ses suivants sont nombreux comme les nuages.

2. Brisés sont les filets placés à la digue
Et leurs poissons étaient la brème et la tanche :
La fille de Tsi est revenue chez elle ;
Ses suivants sont comme une pluie.

3. Brisés sont les filets placés à la digue
Et leurs poissons s'échappent à volonté
La fille de Tsi est retournée chez elle
Et ses suivants sont comme un large cours d'eau.

Et ces autres (I, II, 3) :

Yao, yao, fait le criquet ;
Çà et là, va la sauterelle.
N'ayant point encore vu mon noble Seigneur,
Mon cœur attristé est plein d'inquiétude.
Quand je l'aurai vu,
Oui quand je l'aurai vu,
Mon cœur alors se calmera.

Ou bien (*ibid.*, 7) :

1. Ces peaux d'agneaux et de moutons ont cinq tresses de soie blanche !
Ils sont partis de la cour pour prendre leur repas.
Qu'ils sont calmes, qu'ils sont maîtres d'eux-mêmes.

2. Ces peaux d'agneaux et de moutons, etc.
Calmes et maîtres d'eux-mêmes, graves,
Ils ont quitté le prince pour prendre leur repas.

On pourra comparer, à la même fin, les chants suivants :

Liv. I, I, 10, 3; II, 3, 6, 7, 9, 11; IV, 8, 9, 1; V, 1, 6, 7; VI, 4, 5, 6, 7, 8, 10; VII, 6, 10, 16; VIII, 8, 9; X, 2, 5, 7, 8, 11, 12; XI, 1, 4, 5, 6, 7; XII, 4, 6, 7, 8, 10; XIII, 3; XIV, 1, 2, 3, 4; XV, 6, 7.

Liv. II, I, 5, 7, 9; II, 1, 2, 3, 4; III, 2, 4, 7, 8, 10; IV, 2, 3, 7; V, 8; VI, 10; VII, 1, 5, 7, 10; VIII, 2, et d'autres encore.

Que l'on veuille bien enfin mettre en regard la section LII du Yih avec le chant II, III, 7 du Shih, et l'on se croira devant deux parties du même ouvrage.

Voici ce Shih :

1. Les oies sauvages, volant çà et là, font bruire (sou sou) leurs ailes.
Dans cette expédition nous nous donnons mille peines
Dans les champs déserts, dans ces vastes plaines.
Dignes de pitié ! Hélas ! ces veufs et ces abandonnés.

2. Les oies sauvages, volant çà et là, se posent réunies au milieu d'un marais.
Ces hommes construisant un mur, cent coudées s'en élèvent subitement.....

3. Les oies sauvages, volant çà et là, poussent leur cri plein de tristesse.
Ces hommes bons et sages ont déclaré notre travail pénible.
S'ils avaient été peu intelligents, ils auraient taxé nos dires d'insolence.

Outre ce genre d'allusions, de figures et d'énigmes posées en tête des sentences comme au commencement des strophes, il est encore dans le *Yih* beaucoup d'expressions figurées qui paraîtront, à première vue, bien singulières et peu naturelles.

Citons comme exemple :

« Un dragon sans tête » est « un grand sans arrogance » ; « marcher sur le verglas » veut dire « agir avec précaution » ; « des piliers de roc » sym-

bolisent « un avancement plein de difficultés » et « un sac fermé », soit « le contenu de la terre », soit « la sûreté dans la prudence ». On aura peut-être peine à croire à ces explications des lexicographes. Mais si l'on y fait une sérieuse attention, si l'on examine la chose de près, on trouvera sans peine que nos langues européennes abondent aussi en ce genre d'expressions et de métaphores, principalement dans le langage familier, qui n'est point étranger au Yih-king.

Nous disons en français : envoyer à la moutarde; moutarde de capucins; se faire tirer l'oreille; prendre la pie au nid; tuer la poule aux œufs d'or; vendre la peau de l'ours avant de l'avoir couché par terre; trouver les raisins trop verts; avoir du foin dans ses bottes; c'est le pot de fer contre le pot de terre; faire sauter la grenouille; battre la campagne; faire un four; un vrai sans-culotte; un soliveau; une moule; entre chien et loup; perdre la tramontane; un cul-de-jatte; boutefeu; timbre fêlé; chercher le poil à l'œuf; un panier percé; une manne sans fond; l'anse du panier, et cent autres choses qu'un étranger ne saurait comprendre sans le secours d'un regnicole.

Le chinois, d'ailleurs, contient encore une foule d'expressions qui ont la plus grande analogie avec celles du Yih-king, dont quelques-unes même s'y retrouvent, pour ainsi dire, entièrement. Voici quelques exemples :

Mà taó shīng kōng « achevé par ce qu'un cheval atteint » = rapidement fait.
Lōng wēi « siège du dragon » = le trône.
Lōng fi « dragon volant » est « l'empereur ».
Shīng long « monter un dragon » est « se marier ».
Shih tze « mordere umbilicum » = « se repentir ».
Fáh seū « nettoyer la barbe » exprime la servilité.
Ting fé « le chaudron bout » = être en insurrection, émeute.
Tshī-shú « la masse des branches » = les fils d'une femme secondaire.
Yih maō puh pā « ne point arracher un cheveu » = être avare.
Kù shit « battre la langue » (comme un tambour) = semer la discorde.
« Régler l'étoffe et la doublure » = composer son maintien et son cœur.
« Un loup dans l'herbe » = quelqu'un qui se remue rudement.
« Capturer un dragon, un tigre » = être adroit et brave.

Yih tsō « changer sa natte » = mourir.

P'ī kō tshūn tsiū « le printemps et l'automne sous la peau » = juger en silence et justement.

Pa hū seū « tirer les poils du visage d'un tigre » = être courageux.

« Se lier la tête à une poutre » = étudier fort.

« Une perle sous le menton » = une chose difficile à atteindre, etc., etc.

Pour l'explication des figures, qui abondent au Yih-king, nous avions une ample moisson à faire dans ces mêmes commentaires; ils s'égarent, il est vrai, quand il s'agit d'interpréter les hexagrammes et les lignes, mais ils avaient pour ces métaphores une abondante source d'élucidation dans les faits de la langue et les usages dont leurs auteurs avaient une connaissance sûre encore, puisqu'ils leur étaient contemporains. (Comp. Appendice I.)

C'est seulement au cas où ils veulent donner un sens aux diverses lignes des hexagrammes qu'ils se perdent dans des recherches sans issue et des rapprochements impossibles, un symbolisme de fantaisie. (Comp. App. II.)

Le symbolisme n'était pas étranger au Yih primitif; on peut du moins l'admettre hypothétiquement. Mais, en tout cas, il y était d'une nature tout autre qu'on ne le suppose; on l'a complètement défiguré en voulant lui faire dire la *bonne aventure*. Les premiers kouas n'avaient, ce semble, que trois lignes, ce qui bornait nécessairement leur nombre à huit.

Ces huit kouas ou trigrammes représentaient le ciel et la terre, l'eau céleste, le soleil et la lune, le feu et le tonnerre, le vent, les montagnes et les eaux courant sur la terre; ils indiquaient, figuraient aussi les qualités essentielles de ces éléments et de ces corps.

1	8	6	3	4	5	7	2
☰	☷	☵	☲	☳	☴	☶	☱
Ciel.	Terre.	Eau céleste et courante. Lune.	Éclair. Soleil.	Tonnerre.	Vent.	Montagne.	Eau terrestre.

Combinés deux à deux, ces huit trigrammes ont formé les soixante-quatre hexagrammes dont la signification a quelque analogie avec l'idée représentée par les deux trigrammes superposés et leur position relative.

Ainsi, la figure du ciel répétée, le ciel au-dessus et par-dessous, ou six lignes pleines, représentent le principe actif, producteur de toutes choses. La terre, figurée deux fois de la même façon, ou six lignes coupées, figurent le principe passif, réceptif. Le feu sous l'eau représente la germination ou l'obstacle (koua 3), etc. Ce genre de symbole peut s'expliquer comme on le verra à la fin de cette introduction. Le second commentaire l'interprète à sa façon; nous le citerons aussi pour autant que cela pourra être utile.

Les qualités attribuées à ces divers éléments sont :

1. *Ciel :* puissance productrice, force inépuisable.
8. *Terre :* puissance contenant, réceptive et produisant par excitation, soumission.
6. *Eau céleste,* etc. : difficulté, péril.
3. *Soleil,* etc. : splendeur, beauté.
4. *Tonnerre :* puissance motrice.
5. *Vent :* flexibilité, perméabilité, élasticité, perméation.
7. *Montagnes :* stabilité, arrêt.
2. *Eaux stagnantes, amassées :* plaisir, contentement.

C'était là le seul symbolisme usité à la seconde époque du Yih-king, comme on le voit par l'usage qui était fait de ce livre.

La manière dont on consultait *le Yih* pour connaître le sort d'une entreprise nous est décrite plusieurs fois dans le *Tso Tchouen* de Tso k'iu-ming, commentaire du *Tchun tsiou* ou Annales de Lou [1] attribuées a Confucius.

Or, on n'y découvre point de trace d'une division du second texte correspondant à chaque ligne des hexagrammes ni de cette conception que les lignes représentaient une à une, chacune des phrases du second texte divisé en six parties. Nous y voyons, en outre, qu'il existait alors un livre de divination par hexagrammes très différent du nôtre.

En voici un exemple pris aux annales de l'an XV du Kong Hi de Lou, au 3e mois (645).

[1] Rédigées sous forme de simples éphémérides.

« Le Pe de Ts'in était résolu à attaquer l'état de Tsin. On consulta le sort par le moyen de la plante sacrée; la réponse donnée par le devin fut favorable (c'était) : « traversez le fleuve, les chars du Heou sont défaits. » La réponse à la demande d'explication concernant le sens de ces mots fut : « Il y a très bon augure; il y aura trois défaites et la capture du prince de Tsin. La recherche du diagramme a fait rencontrer *Ku* (18); il y est dit : « mille chars prennent trois fois la fuite; outre [1] les trois défaites on prend le valeureux renard ». Or le renard en *Ku*, c'est le prince. Le trigramme inférieur de *Ku* est le « vent », le supérieur est « montagne ». L'année en est à l'automne, nous détruisons ses biens et prenons ses ressources, ce pourquoi nous triomphons; si les fruits et les ressources sont enlevés, que n'osons-nous pas attendre? »

Un peu plus loin, il est rappelé que le Kong *Kien* de Tsin consulta le sort relativement au mariage de sa fille avec le Pe de Tsin. Le devin lui dit : « Mauvais augure! Voici l'interprétation de la figure désignée par le sort : « L'homme immole l'agneau et il ne coule point de sang; la jeune fille présente sa corbeille, mais il n'y a point d'offrande. Les voisins de l'Ouest nous accablent de reproches (ou demandes) et l'on ne peut y répondre (satisfaire).

Kvei-mei allant à kvei ䷵ ䷥ est comme le manque d'amitié, d'assistance. Le rapport de *li* ☲ à *ken* ☳ est le même que celui de *ken* à *li;* c'est le tonnerre, c'est le feu. Ying-tsin perd la sœur aînée; le char perd son essieu; le feu brûle son drapeau; il n'est pas bon de mettre l'armée en campagne, il y aura défaite à Tsong-kieu; etc. »

On voit ici comment on procède et ce qu'on cherche. Par le jet des baguettes on trouve le nombre ou l'indication d'un koua et l'une des explications de la section; alors, d'après la phrase qui s'y trouve on augure du résultat du projet en vue. De la première phrase « mille chars, etc. » on présage trois défaites et la capture du prince ennemi.

[1] *Tchī yū*, outre, en surplus de.

A la seconde consultation, « le sang qui ne coule pas, la corbeille vide » sont de mauvais signes; « les reproches qu'on ne peut rejeter, l'essieu brisé » et le reste ont la même signification.

Mais que les lignes figurent cela, c'est ce dont il n'est nullement question; les trigrammes seuls sont pris en considération. Ce passage suggère en outre une remarque importante. Les passages cités comme fournissant les pronostics et pris au livre de divination, ne se trouvent qu'en partie dans notre Yih-king et ce qui s'y trouve même n'est pas sous le même koua ou n'est point exprimé d'une manière identique.

Ailleurs nous trouvons une consultation du *Yih* de *tcheou;* ce qui est bien le nôtre. C'est en l'an 672, la 22e année du Kong Tchwang. Le Heou de Tchin consulte les devins de Tcheou sur l'avenir du jeune *King-tchong ;* la plante sacrée désigne le *Koua Kwan* (20) puis *p'i* (13) et le devin cite le § 4 du Koua 20 « regarder la gloire d'un état, étant l'hôte d'un roi ».

Puis il cherche la portée de l'horoscope. Il remarque que le Koua *Kwan* représente, par ses deux trigrammes, le vent au-dessus de la terre; *p'i* représente de même le ciel sur la terre et par l'introduction de *Kwan* en p'i, les montagnes; il en conclut que l'enfant aura les biens des montagnes, il brillera de l'éclat du ciel. Dans ces conditions il demeurera sur la terre; c'est pourquoi il est dit : il verra l'éclat du royaume, heureux hôte du roi. En venant à la cour, on déploie les richesses, les étendards.

Enrichis de joyaux et de soie précieuse, produits admirables du ciel et de la terre, c'est pourquoi il est dit : « il sera l'hôte heureux du souverain ». Enfin il remarque que le mot « regarder » indique l'avenir, et le vent au-dessus de la terre, la possession d'un état étranger.

Comme on le voit, il n'est question que d'hexagrammes et de trigrammes, et nullement des lignes isolées figurant, chacune, un ou plusieurs objets constamment variés.

On se demandera, sans doute, comment l'intelligence du Yih a pu se perdre et une interprétation touchant à l'absurde se substituer au sens très simple et rationnel qu'il renfermait. Les historiens chinois et le Yih-king lui-même nous l'apprennent sans le savoir.

Nous devons des renseignements précieux sur l'historique du Yih-king à M. de Lacouperie, qui les a très savamment exposés dans l'ouvrage cité plus haut. Nous pouvons y renvoyer les lecteurs en ajoutant les remarques suivantes qui seules ont de l'importance pour notre cause.

Les textes de Lopi et du Hi-tze cités par le savant sinologue nous retracent suffisamment les fastes du Yih-king et me donnent, j'ose l'affirmer, complètement raison. Que nos lecteurs en jugent : Le Yih se développa, fleurit, dit l'auteur du Hi-tze (II, 11), aux derniers temps de la dynastie *Yin,* quand la vertu achevée de Tcheou fut mise à l'épreuve et que les rapports de Wen-Wang avec Sheou devinrent mauvais; ce que les commentaires modernes expliquent en rappelant que Wen-Wang [1] fut mis en prison par le tyran Sheou, le dernier des Yin.

L'historien des Songs, rapporteur soigneux des traductions antiques, fait des vicissitudes du Yih-king le récit suivant.

Après avoir dit qu'au temps de Fohi les kouas furent doublés (formés en hexagrammes) et expliqués par lui pour entrer dans l'usage commun, mais que ses explications n'ont point été transmises, qu'après cela les deux divisions du Yih et l'explication des figures furent complétées, Lopi ajoute : « Mais en cet âge elles ne furent point approfondies. Lorsque Wen-Wang eut été mis en prison à Yu-li, il en fit usage pour la divination, il introduisit en grand nombre et frauduleusement (comme un rat) les mots indiquant les pronostics; il altéra les nombres y afférents, pour fixer et régler le jeu des baguettes divinatoires, afin que ceux qui s'en serviraient pussent en tirer des pronostics. Après cela les explications commencèrent à être commentées. C'est pourquoi on l'appelle le Yih de Tcheou ou plutôt les changements faits par Tcheou. »

Certes il ne peut y avoir rien de plus clair et de plus explicite que ces paroles, et si j'avais voulu les inventer pour les besoins de ma thèse, je n'aurais su mieux trouver.

Ainsi les hexagrammes avaient été créés, les deux textes essentiels avaient

[1] Prince de Tcheou dont le fils Wuh-Wang vainquit Sheou et monta sur le trône du prince dépossédé.

été composés longtemps avant qu'on s'avisât de les faire servir à la divination. Mais ils étaient peu étudiés ; aussi Wen-Wang put aisément les altérer, y ajouter les termes auguraux et les faire servir à l'art magique pour lequel ils n'étaient faits ni peu, ni point. C'est exactement la supposition que j'avais formulée dans une première étude avant d'avoir fait l'attention voulue au texte de Lopi.

L'empereur Kang-hi avait un pressentiment de la vérité quand il disait au P. Visdelou : « peut-être que nos pères n'avaient point ces sorts en vue. »

Nous pouvons ainsi nous faire une idée exacte de l'œuvre de Wen-Wang et du remaniement qu'il fit subir au Yih-king.

Chaque section contenait un certain nombre de phrases et de maximes réunies sous un même chef, et ayant pour point de ralliement le mot qui faisait l'objet de la section et ses significations ou emplois divers. Il divisa cet ensemble en six ou sept parties, attribuant à chacune une valeur divinatoire qu'il exprima par un des termes consacrés à cet usage. En sorte que quand on avait tiré le numéro de la section et de la partie, on trouvait une sorte de réponse avec un pronostic.

Il ajouta, en outre, des phrases de sa façon et modifia certains termes, très peu avantageusement.

Le tout fut-il l'œuvre de Wen-Wang seul ? lui seul a-t-il mis le texte du Yih-king dans l'état où nous le voyons ? C'est ce que nous ne saurions dire et qui nous paraît peu probable. Et tout cas, il fut l'initiateur du système et son fils Tcheou Kong, le *perfectionna*. Mais à l'époque décrite par le *Tso Tchouen*, comme il a été vu plus haut, l'opération n'était pas encore entièrement terminée. Il n'y est parlé, par exemple, que des hexagrammes et des trigrammes, mais nullement des lignes séparées. Il n'y est jamais dit que telle ligne isolée figure telle ou telle chose.

D'autres faits historiques viennent confirmer la relation du Lou-sse. Le Shuh-king décrit, d'une manière aussi claire que précise et détaillée, les instruments de divination dont on usait alors, et les symboles indiquant les décisions du sort. (Voir L. V, sect. IV, 20-24.) Ces symboles sont au nombre de sept. Cinq sont donnés par la forme des lignes que l'encre ou la couleur traçait, après que l'écaille de la tortue avait été brûlée ; les deux

autres l'étaient par les dispositions des baguettes sacrées, jetées d'une certaine manière. On y retrouve des mots employés au Yih-king, mais dans une acception différente. Donc, à cette époque, c'est-à-dire à la fin du XIIe siècle A. C. le Yih ne servait pas encore à la divination. D'autre part, les auteurs chinois et, avant eux, le Tcheou-li mentionnent deux autres méthodes et livres de divination appelés *Lien-shang* et *Kvei-tchang*. L'un paraît avoir appartenu à la dynastie des Hia (2205-1766), l'autre aux Shang-Yin (1766-1122). On voit d'ici le mobile qui poussa Wen-Wang à corrompre le texte du Yih-king et à le transformer en livre de magie; il voulut donner à sa dynastie un traité et un système propres, des rites particuliers, car c'était l'ambition de toutes les dynasties nouvelles, et pour cela, il ne trouva rien de mieux que de faire servir le Yih-king à ses desseins; c'était le plus simple et le plus aisé. La prison lui créa des loisirs pour cela. Quand son fils Wuh-Wang monta sur le trône impérial, le livre des Tcheous devint le formulaire de l'empereur. Son frère Tcheou-Kong compléta son œuvre. Tous deux appliquèrent à leur manuel transformé les expressions des anciens temps (*tchàng, hvei*) et en multiplièrent le nombre.

Dès lors, le Yih-king interpolé changea de nature, et c'est ce nouvel usage d'un texte, qui n'était point fait pour cela, qui l'a rendu si bizarre et si obscur et a dérouté tous les interprètes.

Pour rendre au Yih-king sa forme primitive, il faut en retrancher tout ce qui ne cadre pas avec le fond essentiel, tout ce qui exprime des pronostics, et rechercher dans le texte antique les sentences, les énonciations qui pouvaient servir, dans les pensée de ses auteurs, aux usages généraux.

C'est ce que nous avons tâché de faire ici en traduisant purement et simplement le texte tel qu'il est, dégagé des formules de l'art occulte que nous réléguerons dans des parenthèses.

Voici, comme conclusion et conséquence dernière, de quoi se compose le Yih-king original :

Chacune de ses 64 sections contient : 1° un hexagramme (formé de deux trigrammes superposés et généralement significatif) qui en est la base et l'objet, hexagramme (ou koua) accompagné d'un caractère chinois ordinaire qui en donne la valeur et le sens; 2° deux textes successifs, dont l'un forme

un seul ensemble d'observations, l'autre est divisé en différentes parties variant de nombre à l'origine [1], mais comptant aujourd'hui six membres, comme l'hexagramme compte six lignes.

Ces deux textes ont pour objet et pour but de présenter une ou plusieurs réflexions relatives aux divers sens du mot désigné par le koua, à sa valeur philosophique, morale, politique, ou de donner des exemples de son emploi dans le langage; en un mot, nous y trouvons des remarques lexicologiques, politiques, philosophiques, etc.

C'est comme un répertoire des pensées qui préoccupent le sage; des notes écrites sur le carnet d'un lettré, penseur et politique.

Fréquemment les réflexions et sentences sont, comme dans le Shih-king, précédées d'une expression allégorique, d'une allusion plus ou moins obscure et lointaine qui constitue, en même temps, un exemple d'un des cas d'emploi du terme commenté.

Chacun de ces points sera expliqué en son lieu.

3° Un double, ou plutôt un triple commentaire, le premier traitant du premier texte ou des réflexions générales; le second indiquant la composition de l'hexagramme, les trigrammes et leur symbolisme; le troisième expliquant successivement chacune des six parties actuelles du second texte.

Comme ce troisième commentaire répète, en général, chaque membre du second texte en y ajoutant seulement quelque explication ou réflexion, je me contenterai de joindre ces dernières au texte en les distinguant de celui-ci. On pourra de la sorte éviter de constantes répétitions.

1 Cela est prouvé par le texte lui-même. En effet, la division en six parties de toutes les sections est souvent tellement factice que son introduction tardive ne peut faire aucun doute; souvent elle n'a pas de raison d'être. Son auteur a dû, en maints cas, répéter jusqu'à trois fois la même idée, pour obtenir le chiffre voulu. (Cp. Section XX, § 3, 5, 6. Voir mon opuscule : *Le texte originaire du Yih-king*, etc.) Notons en outre que, d'après les traditions chinoises elles-mêmes, Wen-Wang, en remaniant et interpolant le Yih, en a altéré les nombres. Ces observations répondront suffisamment à ceux qui voudraient objecter que le nombre constant des six parties de chaque section prouve que cette division existait à l'origine et que les kouas étaient expliqués ligne par ligne, dès la première rédaction du livre. Plus d'une fois des sentences sont coupées en deux et leurs membres séparés par une autre.

Ces trois commentaires seront désignés par les mots : Com. I, II; Symbolisme.

Com. seul indiquera globalement les commentaires chinois plus récents que j'invoquerai à l'appui de mes observations.

Les « ailes » 6 et 7 du Yih semblant avoir conservé le souvenir de la nature première de l'ouvrage, sont également reproduites ici et placées à la fin.

Le Yih-king a été traduit quatre fois en Europe, par le P. Regis [1], les Rév. Mac. Clatchie [2] et Legge [3], et, partiellement, par M. Philastre [4]. Mais comme *ils s'en sont tenus au livre altéré de Wen-Wang* et aux commentaires chinois subséquents, ils sont entièrement en dehors de notre terrain.

Les lettrés chinois ont rivalisé de zèle dans l'explication des mystères du Yih; ils ont fourni aux curieux plus de 1,400 essais d'élucidation, nécessairement infructueux à cause de leur vice radical et originaire. Nul ne peut penser à les explorer tous. Heureusement, leur contenu essentiel a été résumé dans différentes collections, qui forment en quelque sorte des éditions *cum notis variorum* et dont la connaissance suffit amplement à celui qui veut avoir une idée complète de leur valeur et des secours qu'ils peuvent fournir au traducteur.

Nous nous sommes servi spécialement, outre le commentaire de Tchou-hi et la paraphrase impériale, des ouvrages suivants :

— *Wu king tching wei*, avec double paraphrase.
— *Kai tze yuen tchong ting kien pen wu king.*
— *Yih-king ta tsiuen hoei i kiai*
et *Tcheou-Yih-pi-tchi-neng-kiai.*

Nous n'avons point cherché au delà parce que ces innombrables

[1] *P. Regis. Yi-king.* Antiquissimus sinarum liber, etc.

[2] *A Translation of the Confucian Yi-king*, etc. Shanghaï, 1874.

[3] *Sacred books of the East.* Vol. XVI.

[4] *Annales du Musée Guimet*, t. VIII. Nous nous plaisons à rendre hommage à l'érudition de ces savants; mais ils se sont contentés de traduire le texte métamorphosé avec les commentaires analogues, sans chercher au delà.

commentaires ne font que se répéter ou ne disent que des choses insignifiantes.

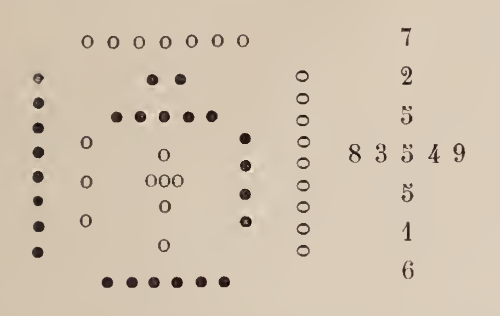
On trouvera encore dans le Yih-king, tel que nous le présentons ici, quelques passages obscurs ou d'interprétation difficile; pour quelques autres, on ne voit pas bien le motif qui les a fait mettre à la place où ils se trouvent. On ne doit point s'étonner de les rencontrer dans un livre aussi ancien, qui a subi tant de remaniements. Il doit s'y trouver, en effet, des lacunes et des altérations, comme aussi des interpolations qui ont rendu le texte incohérent ou inintelligible. On verra, toutefois, que cela se réduit, en somme, à peu de chose.

Ces préliminaires suffiront amplement, je pense, pour faire connaître la vraie nature du Yih-king et la méthode suivie dans cette traduction. Les sinologues pourront aisément constater que nous n'avons guère fait autre chose que de rendre le sens des phrases chinoises tel qu'il se présente à l'esprit, dès qu'on reste en dehors de ces préoccupations d'art divinatoire, étrangères, comme l'atteste Lo-pi, à la première rédaction du livre.

Un fait analogue à l'oubli du sens du Yih-king montrera comment, en Chine, la valeur d'un monument antique a pu s'effacer du souvenir du peuple.

Les textes du Yih-king sont généralement précédés de l'explication de deux tableaux formés par les dix chiffres fondamentaux, disposés d'une façon mystique, en apparence, et sur lesquels les commentateurs ont épuisé toutes les ressources de leur imagination. On leur a attribué une origine surnaturelle. Deux animaux mystérieux, un dragon et une tortue, les ont apportés, tracés sur leurs dos, aux souverains Fo-hi et Yao. Leur signification doit être cherchée dans les profondeurs de l'ontologie. Les deux principes y sont représentés : le principe actif par les nombres impairs, le passif par les nombres pairs; les différents nombres représentent leurs combinaisons. « Le principe de tout nombre est renfermé dans un Yin et un Yang, la forme du Yang est ronde; les objets ronds que l'on traverse donnent un; ceux que l'on contourne, donnent trois. Le Yin est carré; traversé, il donne un; contourné, il donne quatre; le Yang, ajouté à un, donne trois, etc., etc. » (Voir *Yih-hio-ki-meng*, P. I.)

Or, l'un de ces deux tableaux a déjà été reconnu comme un simple jeu d'arithmétique. Le second, resté inexpliqué, est absolument la même chose, comme on va le voir :



Il s'agit tout simplement d'additionner le 5 central avec les chiffres les plus rapprochés et l'on obtient les nombres les plus éloignés dans la même direction :

$$5 + 2 = 7$$
$$5 + 3 = 8$$
$$5 + 1 = 6$$
$$5 + 4 = 9$$

Et c'est un problème aussi simple qui a été transformé en une tablette mystérieuse, contenant des secrets insondables de philosophie, révélés du ciel.

Il en est de même du Yih-king; de l'aveu de tous les sinologues, les Chinois en ont perdu le vrai sens.

Puissions-nous avoir trouvé la clef de ces énigmes qui composent l'antique recueil dont le caractère altéré au XIIe siècle de l'ère ancienne, est resté si longtemps méconnu.

Nous osons l'espérer parce que cette explication n'est, en somme, que la reproduction simple et naturelle du texte que le fondateur de la dynastie des Tcheous a transformé et rendu méconnaissable.

Mais pour que nos lecteurs non sinologues puissent mieux en saisir l'esprit, nous devrons ajouter ici les notions fondamentales de la philosophie chinoise, dont quelques principes règnent dans tout le Yih-king, comme ils constituent encore la base des systèmes de tous les penseurs chinois qui se sont écartés des anciennes croyances nationales. Nous ne ferons, en effet, en ceci, que résumer pour ainsi dire le *Tcheng-meng* de Tchang-tze, le *Tai-kih-tù*, le *T'ong-shou* de Tcheou-tze, le *Hoang-kih* de Shao-tze, le *Sing-ming*, du *Sing-li-tsing-Y* et autres ouvrages philosophiques de la même école, qui se répètent le plus souvent et ne diffèrent entre eux que par des principes accessoires.

Voici ce résumé :

« Au commencement était le principe suprême ou principe sans origine

(*ta kih* ou *kih puh kih*); invisible, insaisissable et plongé pour ainsi dire dans l'abîme, il se révèle par ses deux énergies[1] immanentes. Ces énergies sont non point le principe actif et le principe passif, comme on dit généralement, mais le principe actif spontané, initiateur et le principe réceptif, actif par réaction. Les Chinois assimilent leur mode d'activité dans la production à celui du père et de la mère[2].

Ces deux principes isolés ne produiraient rien; mais s'étant mis en contact et se combinant, ils engendrèrent l'homme et toutes les choses d'ici-bas.

D'abord, ils formèrent le ciel et la terre, les deux grands agents directs de l'univers en qui se sont comme incarnés les deux principes originaires et qui les représentent. C'est par leur intermédiaire que tout a été produit.

Aussi le ciel et la terre sont-ils également appelés le père et la mère des hommes et de toutes choses.

L'action combinée de ces deux agents universels est soumise à des lois constantes et perpétuelles; elles se manifestent dans l'ordre régulier du mouvement des astres, de la succession des temps et des saisons, comme aussi dans l'ordre moral dont la beauté révèle le caractère naturel et nécessaire[3].

C'est par l'action dominatrice du ciel et la correspondance soumise de la terre, comme par la stabilité de leurs lois, que tout s'engendre, se développe, s'affermit, se perfectionne et atteint sa fin dans le monde. Pour que les êtres parcourent heureusement ces quatre stades de leur existence, il faut qu'il y ait action constante et ferme, initiative maîtresse, d'un côté; de l'autre, soumission constante et inébranlable; en outre, harmonie, droiture, justice de part et d'autre.

La nature est bonne en elle-même, celle de l'homme l'est également. Son cœur est essentiellement bon; il naît tel, il reste tel jusqu'à ce qu'entraîné par l'impression que font sur lui les choses extérieures, il se laisse détourner de la voie droite. Il doit donc contenir son cœur dans cet état qu'on appelle le

[1] Un seul être ayant deux formes substantielles, tel est le premier principe (Tcheng-Meng, ch. II). Ces deux principes ont quelque analogie avec la forme et la matière des scholastiques. Le principe suprême n'est pas mentionné au Yih.

[2] Le *K'ien* est père, le *Kven* est mère, premiers mots de *Ssi-ming* du Tchang-tze.

[3] Cf. ma *Siao-Hio* traduite complètement pour la première fois, p. 27 et *passim*.

milieu *Tchong*, ou plutôt l'intérieur, où il se domine lui-même et ne se laisse pas vinculer, traîner à la remorque des appétitions extérieures.

Ainsi, fermeté constante dans l'action, stabilité, soumission et respect, union, harmonie, droiture et justice, paix intérieure, répression des passions, milieu, sont les principales vertus que la nature, que les principes originaires de toutes choses observent et enseignent par leur exemple et qui constituent les fondements de la morale. C'est leur ensemble qui forme ce que le Yih-king appelle les sentiments du ciel et de la terre.

Pour se maintenir en cette fermeté et soumission constante, pour dominer sans cesse ses désirs et conserver la paix intérieure comme l'harmonie universelle, l'homme doit régler non seulement son intérieur, mais aussi ses actes extérieurs, son maintien, tous ses mouvements. De là, la nécessité, l'importance des rites qui règlent non seulement les actes du culte et des vertus, mais aussi tout ce qui tient aux convenances, à la civilité, à tout acte qui se fait par et dans le corps humain, regards, marche, gestes, etc. Le ciel (cf. *Siao-Hio*, p. 128) comprend le principe actif spontané [1], la lumière, les astres et aussi les esprits. Il est constamment supérieur à la terre. Le ciel en sa partie matérielle est noirâtre; la terre, toujours soumise et inférieure, est par essence de couleur jaune [2]. Elle est comme la jupe du vêtement dont le ciel forme la taille. Le ciel donne à chaque homme sa part de destinée qu'il peut perdre par ses fautes, comme le Shuh-king le répète constamment. Les maux terrestres frappent le coupable; mais celui-ci peut, en se corrigeant, faire revenir pour lui la fortune et le bonheur. Le ciel change ainsi ses décrets [3].

[1] Le principe actif spontané règne depuis le printemps jusqu'à l'automne; à l'automne il s'affaiblit sous l'action du principe réceptif qui l'arrête et finit par triompher au solstice d'hiver avec la gelée et la mort apparente de la nature. Peu après le principe actif reprend son action et la germination se prépare. (Comp., entre autres textes, l'Encyclopédie *Ku sse Kiong-lin*, f° 1.)

[2] Les anciens Chinois la croyaient carrée. Le *Li-Khi* proteste contre cette thèse impossible pour ce motif que « la terre est sans limite, tandis que tout objet carré a des bornes. » (Voir le *Li-Khi*, f° 8.) Mais Shao-tze dit encore au *Hoang-Kih*, ch. II, 4 : « La terre est carrée, c'est pourquoi en délimitant les terrains on les a distribués en carrés. »

[3] Il est faux qu'il y ait deux décrets célestes, l'un réglant les biens et les maux physiques et l'autre, ceux de l'ordre moral : les uns et les autres dépendent d'un seul et même principe, dit le *Sing-ming*.

Les sujets, les notions que l'auteur a choisies pour en faire la matière de son livre et l'objet de ses observations, devront être sans doute celles qui lui paraissaient avoir le plus d'importance. Dans l'état actuel de l'ouvrage, ces sujets sont dispersés sans ordre, ni méthode. Des thèmes analogues sont séparés et placés très loin l'un de l'autre, d'autres qui n'ont point de rapports entre eux sont réunis. Nous croyons donc devoir présenter un tableau de ces idées rangées d'après l'ordre que comporte leur nature et sous quatre chefs.

1. *Philosophie naturelle.* Principe actif (1). Principe réceptif (2). Pénétration mutuelle, développement (3, 11). Croissance (35). Éducation, développement de la nature intelligente (4).

2. *État social.* Autorité nécessaire (6, 7). Soumission des inférieurs (15). Bienveillance, bonté et justice des chefs (17, 23). Soin des intérêts du peuple (58). Augmentation de la population favorisée (45). Qualité des lois (60). Excellence du mariage (31, 53, 54). Sacrifices (50). Fonctions (19). Entretien de la famille (9, 26, 27, 37). Désordre (25). Arrangement, disposition sage (56). Utilité du puits dans la cité (48).

3. *Règles de conduite.* Incertitude de l'éclat, des grandeurs (22, 30, 36). Succès et insuccès (63, 64). Dignité (16). Décorum (20). Vie retirée (33). Supériorité (28,62). Procès à éviter (6, 43). Conduite à tenir dans l'élévation et l'abaissement (41, 42, 46, 47), dans l'abondance et la richesse (55, 59). Force et grandeur (14, 34). Opposition (38).

4. *Vertus à pratiquer.* Milieu à garder (61). Union et concorde (8). Douceur et bienveillance (17, 57, 58). Prudence, prévoyance (10, 18). Constance, fermeté, noble hardiesse (5, 32, 39, 52). Amitié, dévouement (29, 40). Correction, amendement, restauration (24, 49).

On retrouvera, à la table des matières, ces divers sujets mis dans l'ordre du livre.

Note. — On trouvera à la fin de cet ouvrage, dans deux appendices successifs, des extraits des commentaires qui justifient, par des exemples nombreux, notre manière de comprendre les expressions chinoises. Nous les avons réunies en ce lieu pour ne point surcharger notre traduction de notes encombrantes qui augmenteraient la difficulté de la lecture du texte. Ceux de nos lecteurs qui voudront comparer la version avec les exemples justificatifs devront recourir à l'appendice I, indiqué par le mot abrégé (App.).

Comme il est très difficile de distinguer les termes divinatoires : « heureux, mauvais, pas de regret, etc. » des jugements moraux formulés par les mêmes termes, nous traduirons généralement ces expressions sans nous prononcer sur leur nature. C'est, du reste, sans aucune importance.

Nous avons, pour le même motif, conservé la division du second texte en six paragraphes, à chaque section, bien que souvent deux ou plusieurs même doivent être réunis et ne forment qu'une même explication ou citation. Nous l'indiquerons généralement en son lieu.

Pour terminer ces préliminaires, assez longs déjà, il nous reste à examiner une question qui ne manque pas d'importance. On se demandera, sans doute, quel rapport il y a entre les figures linéaires et les mots chinois qu'elles représentent. Nous ne pouvons mieux répondre à cette question qu'en mettant sous les yeux de nos lecteurs un tableau des hexagrammes avec la signification des deux trigrammes qui les composent et leur relation avec les termes chinois dont ils semblent être la représentation figurée. Cette correspondance échappe quelquefois à la vue, mais généralement on peut la déterminer avec une certaine précision. Mais, pour comprendre ce tableau, on doit se rappeler la signification des trigrammes tels qu'ils sont donnés page 19.

Koua I. *K'īēn*, $\frac{\text{principe actif}}{\text{principe actif}}$ = principe actif par essence ; ciel ; souverain.

— II. *Kwūn*, $\frac{\text{principe réceptif}}{\text{principe réceptif}}$ = principe réceptif, terre.

— III. *Tchùn*, obstacle, arrêt $\frac{\text{eau}}{\text{tonnerre}}$ = tonnerre arrêté par l'eau, obstacle.

Koua IV. *Mēng*, croissance, intelligence non développée $\frac{\text{montagne}}{\text{eau courante}}$ = montagne arrêtant l'eau.

— V. *Sū*, danger, arrêt $\frac{\text{eau, danger}}{\text{principe actif}}$ = principe arrêté, danger.

— VI. *Sóng*, procès, recours au prince $\frac{\text{principe actif, prince}}{\text{eau, caverne, danger}}$ = danger près du prince, à la cour, procès.

— VII. *Ssē*, chef, supérieur; troupe, $\frac{\text{principe réceptif, terre}}{\text{eau du ciel, de source}}$.

— VIII. *P'í*, concorde, union $\frac{\text{eau courante, source}}{\text{terre}}$ = eau entrant en terre, union.

— IX. *Siaò tchuh*, petit développement $\frac{\text{vent}}{\text{ciel}}$ = vent élevé, ne produisant que peu d'effet.

— X. *Lì*, marcher, fouler $\frac{\text{principe actif}}{\text{eau stagnante}}$ = force opérant au-dessus.

— XI. *T'ái*, pénétration $\frac{\text{principe réceptif}}{\text{principe actif}}$ = le second se portant naturellement en haut, pénètre le premier.

— XII. *P'eì*, opposition, fermé $\frac{\text{principe actif}}{\text{principe réceptif}}$ = le principe réceptif tenu en dessous, enfermé.

— XIII. *Tōng*, union $\frac{\text{ciel}}{\text{feu céleste}}$ = ce feu pénètre le ciel, y est uni au principe actif.

— XIV. *Tá*, grandeur $\frac{\text{feu}}{\text{ciel}}$ = le feu au haut du ciel symbolise la grandeur suprême.

— XV. *K'iēn*, respect, modestie, bienveillance $\frac{\text{terre}}{\text{montagne}}$ = grandeur s'abaissant; douceur, bonté s'élevant; l'un et l'autre s'accordant.

— XVI. *Yú*, puissance, majesté, satisfaction $\frac{\text{tonnerre}}{\text{terre}}$ = tonnerre sur la terre, en sortant; terreur et grandeur, majesté.

— XVII. *Sūi*, soumission, fidélité $\frac{\text{eau stagnante, joie}}{\text{tonnerre, mouvement}}$ = la force sous l'eau, indique soumission; l'eau stagnante, tranquilité, mouvement tranquille, satisfaction.

— XVIII. *Kú*, trouble, soucis; délibération $\frac{\text{montagne}}{\text{vent}}$ = le vent sous la montagne produit agitation, trouble.

— XIX. *Līn*, autorité $\frac{\text{terre}}{\text{eau stagnante}}$ = la terre s'élevant au-dessus de l'eau stagnante, représente l'homme en dignité.

Koua XX. *Kuên*, apparence extérieure, regard, maintien $\frac{\text{vent}}{\text{terre}}$ = vent se manifestant au-dessus, en dehors.

— XXI. *Shih hòk*, mordre, langage méchant $\frac{\text{feu, éclair}}{\text{tonnerre}}$ = ce qui brûle et fait mal; langue méchante comparée à la flamme.

— XXII. *Pi*, éclat, rayon; orner $\frac{\text{montagne}}{\text{feu, éclair}}$ = feu s'échappant d'une montagne, éclat.

— XXIII. *Poh*, opprimer, etc. $\frac{\text{montagne}}{\text{terre}}$ = mont pesant sur la terre, oppression.

— XXIV. *Fuh*, retour, réparation, correction $\frac{\text{terre}}{\text{tonnerre}}$ = tonnerre sous terre, répression.

— XXV. *Wū Wāng*, non caché, apparent, sincère $\frac{\text{ciel}}{\text{tonnerre}}$ = tonnerre se manifestant dans le ciel.

— XXVI. *Tá tchuh*, grand entretien, répression, accumulation $\frac{\text{montagne}}{\text{ciel, principe actif}}$ = principe actif formant les montagnes, accumulation.

— XXVII. *I*, entretenir, soutenir $\frac{\text{mont}}{\text{tonnerre}}$.

— XXVIII. *Tá Kouó*, grande transgression, défaut $\frac{\text{eau stagnante}}{\text{vent}}$ = le vent soulevant l'eau, la fait grandement sortir de son lit (*ta Kouo*).

— XXIX. *Tsah K'àn*, danger $\frac{\text{caverne, danger, (k'àn)}}{\text{caverne, danger, (k'àn)}}$ = danger suprême.

— XXX. *Lī*, éclat $\frac{\text{feu, éclair, (li)}}{\text{feu, éclair, (li)}}$ = éclair, éclat partout.

— XXXI. *Hiēn*, concorder; harmonie $\frac{\text{eau stagnante, satisfaction, complaisance}}{\text{montagne, repos, tranquilité}}$ = concorde, harmonie.

— XXXII. *Hāng*, constance, fermeté, activité continuelle $\frac{\text{tonnerre, force, puissance}}{\text{vent, docilité}}$ = la puissance servie par la docilité a une action forte et continuelle ?

— XXXIII. *T'ún*, retraite, obscurité $\frac{\text{ciel}}{\text{mont}}$ = un mont élevé dans le ciel, lieu de retraite, de vie obscure.

— XXXIV. *Tá tchuáng*, grande force $\frac{\text{tonnerre, force}}{\text{ciel, principe fort}}$ = force soutenant la force.

Koua XXXV. *Ts'in,* avancer, grandir, s'élever $\frac{\text{ciel}}{\text{montagne}}$ = montagne s'élevant dans le ciel.

— XXXVI. *Mīng-ī,* lumière faiblissante $\frac{\text{terre}}{\text{lumière}}$ = lumière des astres baissant, entrant sous terre.

— XXXVII. *Kiā,* famille $\frac{\text{vent}}{\text{feu}}$ = vent s'élevant du feu.

— XXXVIII. *Kuèi,* opposé; contraire, discorde $\frac{\text{feu}}{\text{eau}}$ = opposition.

— XXXIX. *Kièn;* difficulté, danger, courage $\frac{\text{caverne, danger}}{\text{montagne}}$ = mont dangereux.

— XL. *Kieh,* délivrer, échapper, disperser $\frac{\text{tonnerre}}{\text{pluie}}$ = pluie après tonnerre, délivrance.

— XLI. *Sùn,* diminuer, abaisser, réprimer $\frac{\text{montagne}}{\text{eau stagnante}}$ = mont pesant sur l'eau.

— XLII. *Yih,* augmenter, grandir $\frac{\text{vent}}{\text{tonnerre}}$ = tonnerre augmentant par le vent.

— XLIII. *Kuaì,* diviser, disperser, eau divisée en branches $\frac{\text{eau}}{\text{ciel}}$ = eau se divisant dans l'atmosphère.

— XLIV. *K'eú,* épouser, unir, rencontrer $\frac{\text{ciel}}{\text{vent}}$ = vent pénétrant le ciel, uni aux forces célestes; le faible uni au fort.

— XLV. *Tsui,* réunion, agrégation $\frac{\text{eau stagnante}}{\text{terre}}$ = eaux réunies, agrégées sur la terre.

— XLVI. *Shāng,* monter, s'élever $\frac{\text{terre}}{\text{arbre}}$ = arbre s'élevant de la terre.

— XLVII. *Kuán,* détresse, dureté $\frac{\text{eaux amassées}}{\text{péril}}$ = péril, détresse dans les eaux.

— XLVIII. *Tsìng,* puits $\frac{\text{eau courante, source}}{\text{pénétration}}$ = puits.

— XLIX. *Koh,* changer, se contrarier; cuir $\frac{\text{eau}}{\text{feu}}$ = se contrarier, le feu change l'eau.

— L. *Tìng,* chaudron $\frac{\text{feu}}{\text{bois}}$ = bois brûlant et échauffant le chaudron.

— LI. *Tchán,* tonnerre, effroi $\frac{\text{tonnerre, (tchan)}}{\text{tonnerre, (tchan)}}$.

— LII. *Kán,* ferme, droit $\frac{\text{montagne, (kan)}}{\text{montagne, (kan)}}$

Koua LIII. *Tsién*, avancement, progrès, s'élever peu à peu $\frac{\text{vent}}{\text{montagne}}$ = vent soulevé sur une montagne.

— LIV. *Kuēi*, marier $\frac{\text{tonuerre}}{\text{eau stagnante}}$ $\frac{\text{puissance}}{\text{docilité, plaisir}}$. Ces deux termes caractérisent l'homme et la femme.

— LV. *Fāng*, abondance, richesse, éclat $\frac{\text{tonnerre}}{\text{feu}}$ = symbole d'éclat.

— LVI. *Lù*, étranger, passager $\frac{\text{feu d'éclair}}{\text{montagne}}$ = éclair brillant un instant dans le désert.

— LVII. *Sún*, douceur, flexibilité $\frac{\text{sun, même sens}}{\text{sun, id.}}$.

— LVIII. *Túi*, réjouir $\frac{\text{tui, id}}{\text{tui. id.}}$.

— LIX. *Huán*, abondance débordant $\frac{\text{vent, pénétration}}{\text{eau coulante}}$ = eau débordante.

— LX. *Tsieh*, règles, lois $\frac{\text{eau coulante}}{\text{eau stagnante}}$.

— LXI. *Tchóng*, milieu, juste milieu, droiture; le milieu est représenté par la figure qui a deux lignes coupées au milieu

— LXII. *Siaò Kuó*, petit défaut, dépasser peu $\frac{\text{tonnerre}}{\text{montagne}}$ Excès en ce qui est petit. Les petites lignes sont au deçà et au delà des grandes et les dépassent en nombre.

— LXIII. *Ki tsi*, traversée achevée $\frac{\text{eau courante}}{\text{feu}}$.

— LXIV. *Wei tsi*, traversée non achevée $\frac{\text{feu}}{\text{eau courante}}$.

On voit l'opposition des deux sens (LXIII et LXIV) dans les formes opposées des deux figures. Le feu qui est naturellement au-dessus, se trouvant en dessous, a donc traversé l'eau « traversée achevée. » A LXIV c'est le contraire. Cette section devait originairement précéder la section LXIII.

En parcourant ce tableau, on constatera aisément que, dans un certain nombre de cas, l'analogie entre la figure et le sens du mot qu'elle représente

est lointaine et ne se saisit pas facilement; dans l'immense majorité des kouas, cette analogie se présente d'elle-même à l'esprit. Il est donc difficile de nier les rapports existant entre les termes chinois et les hexagrammes correspondants. Il semble donc certain que l'auteur de ces figures avait ces rapports directement en vue. Cela est d'autant plus probable que les mots identiques à ceux que représentent les huit trigrammes, sont figurés par ces mêmes trigrammes doublés [1]. Il sera bon, en parcourant la traduction du Yih, de revoir ce tableau au commencement de chaque section.

Quant à l'origine de cette écriture trigrammatique *i. e.* au moyen de trois lignes pleines ou coupées, les Chinois l'attribuent à une source surnaturelle. Un dragon sorti du Ho se montra à Fuh-hi, portant sur son dos ces lignes mystérieuses. Pour nous, nous y voyons une transformation des cordelettes nouées qui formèrent le premier mode d'écriture usité en Chine, selon la traduction antique et constante. La coupure remplaça le nœud. M. de Lacouperie préfère les bâtons taillés qui servirent au même usage chez certains peuples.

[1] Voir dans le tableau, les kouas I, II, XXIX, XXX, LI, LII, LVII, LVIII.

N. B. Beaucoup de mots chinois, homophones aujourd'hui, ont des origines et des sens très différents, comme les divers mots français qui s'écrivent uniformément : « son, ton, salut, etc. ». Plusieurs étaient représentés par un seul et même caractère. De nos jours encore, les Chinois emploient, en certains cas, un caractère pour un autre de prononciation identique. On ne sera donc pas étonné de retrouver cet usage dans le Yih-King, par exemple aux sections II, XXXI et autres encore.

YIH-KING.

Koua I.

☰ 乾 *Kiên :* principe actif, force vitale universelle.

Texte I. — (C'est) l'origine, le progrès, l'affermissement et l'achèvement des êtres [1].

Texte II. — 1. Le dragon caché, enfoncé dans l'abîme est sans action [2]. (Voy. App. I.)

2. Mais il apparaît, on le voit dans les champs [3]. Les bienfaits font voir l'homme vraiment supérieur. — L'influence de la vertu se répand au loin avantageusement. Com. II. (App. I.)

3. Le sage est ainsi actif et vigilant tout le jour; le soir même il est attentif, veillant et ne se repose pas. S'il survient un danger, une difficulté, il n'en éprouvera aucune suite fâcheuse. (Le sage rétablit toujours la voie de la justice, la foule et refoule sans cesse. Com. II.) (App.)

4. Le dragon se remue (saute) dans l'abîme; c'est bien [4]. (Le prince sage exerce son action sur le monde.) — Il se répand au dehors et avance. Com. II. (App.)

5. Il s'élève volant dans le ciel. Le principe actif s'élève et produit dans

[1] Termes philosophiques indiquant toutes les phases de la vie des êtres. Cp. mon opuscule : *Le texte originaire du Yih-King*, pp. 11-14.

[2] C'est-à-dire le principe producteur, plongé et se dérobant dans le chaos, ne produisait encore rien. Premier état de l'univers. — Ou bien : le prince, le sage enfermé dans sa demeure et ne se produisant nulle part, ne sert pas le monde, l'humanité.

[3] Le principe actif commence à agir, il sort des ténèbres primordiales comme le principe universel, le *tad* des Brahmanes, et se montre par ses actes.

[4] Le principe actif agissant en tous sens, atteignant tout.

le ciel. (App.) — Ainsi le grand homme s'élève à la hauteur de sa mission et de ses œuvres. Com. II.

6. S'il devient trop fort et dominant, il y aura lieu de le regretter. — Trop de bonne fortune ne peut durer si l'on n'est prudent et modéré en tout. Com. II. Le principe actif doit céder au principe réceptif à certains moments ou bien les êtres ne se produiront pas. (App.) Cp. p. 30.

7. Voir de nombreux dragons sans tête c'est bonheur. — Lorsque le grand, le fort, sait être doux et complaisant, c'est un dragon sans tête; c'est là une condition de succès et de bonheur. La hauteur, l'obstination, l'arrogance, représentées par la tête, sont des sources de grands maux. (Com.) Les propriétés du ciel ne doivent pas toujours prédominer (Com. II) (et étouffer toute influence de la terre ou de l'homme. La prospérité du monde dépend de la combinaison des forces de ces trois puissances). Ceci est une interpolation.

Com. I. — Grand est vraiment le principe originaire, le *K'ien!* Toutes choses en proviennent. Il est l'origine du ciel et le comprend tout entier. Les nuages s'y produisent et la pluie s'en répand, tous les différents êtres en tirent leurs formes. Pour expliquer l'origine et la fin de tout, on emploie six lignes en six positions convenables (les kouas). Par leur moyen, comme par un char attelé de six dragons, on parcourt le ciel (on en sonde les mystères). L'action régulière du *K'ien* est de former et de transformer les êtres. Chacun a sa nature et son emploi fixés; ainsi il maintient l'union et l'harmonie suprêmes. Ainsi toute chose progresse, reçoit ses bienfaits et se perfectionne.

Les chefs s'élèvent au-dessus de tous et, de la sorte, les états ont paix et prospérité. Le ciel se meut et agit avec grande puissance. Ainsi le grand, le sage exerce son activité sans jamais se reposer complètement.

Explication de l'hexagramme; symbolisme. — Ciel en action, puissance suprême. Le sage met toute sa force en action et ne se repose jamais.

Note. — Il n'est pas besoin de faire remarquer que le texte et les commentaires voient unanimement en ceci des idées philosophiques, ontologiques

ou morales, et nullement des pronostics à tirer, soit de lignes différentes, soit même d'une figure complète [1].

Le dragon est, ou bien le principe actif originaire, producteur, d'abord invisible, renfermé en lui-même et sans action extérieure comme le *tad* brahmanique (1), puis sortant de lui-même et formant successivement tous les êtres (2, 4), s'élevant jusqu'à produire le ciel (5), lequel, bien que supérieur à tout, n'absorbe point en lui toute l'activité (6).

Pour d'autres c'est le sage, le grand qui ne fait rien d'utile s'il reste renfermé en sa demeure, mais qui peut être le salut du monde s'il agit avec sagesse et zèle prudent, sans abuser de sa puissance, de sa supériorité.

Ces deux idées semblent mêlées; le § 3 ne se rapporte évidemment qu'à la seconde. Il peut n'être, du reste, qu'une phrase ajoutée à un premier texte.

Koua II.

☷ 坤 *Kwūn : a.* Principe passif, réceptif. 1. Terre étendue et portant; 2. Femme, femelle; 3. Soumission, complaisance; 4. Support, appui. — *b. Kwun*, fermer, lier. — *c. Kwun*, vêtement impérial [2].

Texte I. — *Kwūn :* Terre recevant l'action du principe actif et portant, produisant; femelle portant et produisant, concourant à la série des quatre actes de la vie des êtres. (Cp. koua I, p. 39, n. 1 [1].) Le grand, en ce qu'il fait, ne doit point prévenir l'action des forces naturelles; s'il le fait, il échouera; s'il agit après et la suit, il réussira. S'il met son propre avantage au-dessus

[1] Que ces mots aient bien ce sens et ne soient pas des expressions augurales, c'est ce que prouve, outre les textes philosophiques donnés dans ma première étude, le commentaire même ou l'aile III du Yih-king, qui porte ceci :

Le *Yuēn* est le commencement, la naissance des êtres; *hāng* en est le développement; *li* en est le fleurissement arrivant aux fruits; *tchāng* est la formation complète du fruit. *Shih tchī shīng.*

D'après *Tchou-hi, yuén* et *hāng* sont l'expansion extérieure; *li* et *tchāng*, l'affermissement et le perfectionnement intérieurs.

[2] Les phrases 4 et 5 semblent se rapporter à ces mots, qui ont le même son que *kwun*, principe passif réceptif. Voir p. 38, note.

de tout, il pourra acquérir des amis d'un côté, mais il les perdra de l'autre. S'il cherche la paix, la concorde de toutes les puissances, il réussira et sera heureux.

Texte II. — 1. Quand on marche sur le verglas c'est que la forte gelée arrive à son point extrême. (Cette phrase est une expression consacrée, peignant l'arrivée de l'hiver et le commencement des gelées. D'après la cosmologie chinoise, c'est le moment où le principe passif, réceptif, entre en action, commence à dominer et produit le fort hiver qui est son triomphe [1]. Il va ainsi du verglas à la glace. La forte gelée commençant par un fin verglas est aussi le type du principe producteur terrestre qui commence par l'atome pour produire les plus grands corps. Nous avons donc en cette phrase la plus forte expression du principe *Kwūn*, objet de la section.) (App.)

— Com. II. Lorsque le principe passif commence la période de froid, suivant son cours naturel il en vient aux fortes gelées.

2. Droite, carrée, vaste [2] (la terre), d'elle-même et sans travail, procure toujours des biens à l'homme. (App.) — Com. II. La voie de la terre est brillante, produit de grandes choses.

3. Celui qui maintient les lois (du ciel et de la terre) peut espérer le succès. — Com. II. Il brillera à l'occasion.

— Quand on s'applique au service du prince, si on ne le fait pas parfaitement, on devra le quitter [3]. — Savoir se conduire est glorieux et grand (Com. II).

— Bien qu'on ne le fasse pas d'abord parfaitement, on pourra réussir à la fin (Com.)

Note. — Ceci se rapporte au sens : soumission, docilité.

[1] « Marcher sur le verglas » termes consacrés. Voy. Li-ki, chap. *Ts'i-Y*, init.; ils signifient aussi marcher avec prudence (Cf. W. Williams, p. 520) *hō-ī lī shuāng*. (Cp. *Introduction*, fin et l'Encyclopédie *Ku tze Kiong lin*, fol. 1.)

[2] Forme que les anciens Chinois attribuaient à la terre, un vaste rectangle solide. D'autres commentaires y voient les qualités du serviteur du prince. (Cp. *Introduction*, p. 31, 2.)

[3] Ceci illustre les sens 3 et 4 du mot. Com. *Kiai tze*, etc. « Si on ne fait pas parfaitement, on doit cesser. » Tout ceci est interpolé.

4. (Sens *kwun*, fermé [1]). Sac lié, fermé, ne peut être loué ou blâmé (quant à son contenu). — Com. II. La prudence évite toute injure, tout dommage. — (Ce sac fermé est la terre, dont le contenu est inconnu et caché. C'est aussi l'image de la prudence nécessaire à celui qui sert le prince.) (App.)

5. *Kwun*, vêtement impérial [2]. Ou : « vêtement de dessous jaune. » Figure de la terre qui est *jaune* et *sous* le ciel. — Com. II. La beauté, le bel arrangement est en elle — et se montre au dehors (Com.). — Le texte ajoute : honneur, bonheur suprême. (App.)

6. Le dragon combat dans l'espace; son sang est noirâtre et jaunâtre. (Reprise du koua précédent : le principe actif lutte dans l'immensité pour produire; il produit le ciel qui est noirâtre et la terre qui est jaunâtre, selon la terminologie chinoise). (App.)

(Cette phrase finale s'applique à la fois aux deux premiers kouas).

7. Le nombre six est un nombre heureux; s'en servir assure le succès. (Phrase interpolée, expliquant l'usage des six lignes de chaque figure.)

Com. I. — Suprême est le principe passif de la terre, tous les êtres en reçoivent leur naissance, mais il est complètement soumis au principe actif du ciel. La terre en son amplitude porte toutes choses; sa vertu est sans limite comme (celle du ciel). Contenant immense, son éclat est grand. Tous les êtres s'y développent ensemble. L'animal femelle (la jument) a la nature de la terre; elle la parcourt sans terme ni fin. Douceur et soumission (qui sont ses qualités) procurent le bonheur; le sage doit les pratiquer. Le bien résultant de la fermeté paisible et durable correspond à l'immense vertu de la terre. (La jument est passive et active comme la terre qui reçoit et produit.)

Symbolisme. — Le double trigramme de la terre, la terre partout, indique la vertu caractéristique de celle-ci : supporter, entretenir tout. Le sage, s'y conformant, entretient et soutient tous les êtres par sa vaste vertu.

[1] *K'wun*, lier, fermer. Ceci est un proverbe où est employé le mot *k'wun*, fermer.

[2] La couleur impériale est jaune : *hoang*. — On voit que les derniers rédacteurs ont réuni ici des choses disparates, les unes à cause des différents sens de *k'wun*, terre; les autres à l'occasion des différents mots qui se prononcent *k'wun*. Cp. p. 31, l. 19.

Note. — Dans cette section, texte II, nous avons des exemples ou cas d'application des divers sens du mot *kwun*, principe passif en son expression suprême (1); forme de la terre (2); qualités de la terre (3); *kwun*, fermer, lier (4); *kwun*, vêtement impérial (5); ou bien : emblème de la terre et de ses secrets (4); figure de la terre (5); production de la terre (6). D'après le *Tso tchouen* du *Tchun tsieou*, an XII de Tchao, § 8, le vêtement jaune désignerait la vertu nécessaire pour obtenir les hautes charges et leurs insignes, les costumes brillants!!

Koua III.

☵☳ 屯 *T'un* et *tchun* : *A*. 1. Bourgeon, pousse; 2. Croissance, activité; 3. Grandir, avancer; *B*. Difficultés, arrêté dans son avancement, échec [1].

TEXTE I. — C'est le commencement se développant, mais non affermi, achevé; arrêté au contraire. Par l'activité, le succès s'établit heureusement en tout ce qu'on peut faire.

TEXTE II. — 1. Pour s'établir solidement [2] il faut se maintenir en fermeté et droiture. (Pour maintenir le royaume) il est bon de constituer des chefs féodaux (2) (sens *B*). Bien qu'on ait des difficultés, la volonté doit toujours s'attacher au devoir. Si, bien qu'élevé, on condescend aux besoins des petits, on s'attachera fortement le peuple. COM. II. (App.)

2ᵃ. *Tchun* est comme « arrêté par les difficultés, » comme un cavalier dont le cheval veut reculer (ou : un cheval monté qui veut...) (App.)

6. L'avancement, arrêté comme un cheval monté qui recule, fait répandre des larmes amères et abondantes. (App.)

[1] COM. *Yih-king hoei*, etc. fº 17. Vie commençant; bourgeon non développé; difficulté non extrême.

[2] Litt., arranger, disposer d'une manière durable. Ou bien : « Quand on avance, grandit avec difficulté. » Le COM. II le prend en ce sens. Il s'agit d'une affaire que l'on commence, d'un état naissant. *T'un* se rapporte à tout cela. — COM. *pvān hvan*, avancer avec difficulté.

2^b. C'est comme la jeune fille que veut épouser un brigand ravisseur, elle doit rester inébranlable et attendre (plutôt) dix ans. (Malgré cela), elle pourra alors se marier et être mère.

(Il est ici question de difficultés. — Un équipage solide, l'enfantement après dix ans indique le retour à la prospérité, à l'avancement. Com. II.)

4. Si elle est demandée en mariage selon les rites, qu'elle y aille et ce sera bien. Cela lui sera avantageux. — Il en est de même de l'équipage arrêté qui reprend sa course. (Com.) (Suite du § 2, séparée pour faire nombre.)

5. Dans le développement de la sève (sens 1, 2) des bourgeons, si elle se répand modérément, la croissance sera heureuse; si elle se répand trop, la croissance sera empêchée. (Com.) Il en est ainsi si elle se répand avant d'être suffisamment riche et forte. Com. II. Al. « obstacle au développement : s'il est petit, l'issue peut être heureuse; s'il est grand, fin malheureuse. » Com. (App.)

3. Lorsque le gibier poursuivi s'enfonce inopinément dans une forêt profonde, le sage aime mieux l'abandonner que de s'exposer au danger. S'il l'y poursuit, il aura lieu de s'en repentir. (App.) Il sera réduit à l'extrémité. Com. II.

Note. — Cette section se rapporte presque tout entière à *tchun* « difficultés entravant l'avancement, la réussite » ; 1, 2, 3, 4, 6 s'y réfèrent; § 5 semble se rapporter aux deux mots : *t'un* et *tchun*. L'ordre originaire des phrases a été troublé ici : § 6 doit suivre 2^a, et 4, 2^b... § 6 ne semble être qu'une interpolation destinée à compléter le nombre 6. Le § 4 semble être dans le même cas. Le § 3 indique la conduite à tenir dans une difficulté imprévue.

Symbolisme. — Le tonnerre sous les nuages [1], entravé par eux, figure les difficultés. Le sage arrange les choses selon les exigences de celles-ci. Com. II.

Com. I. — (Les deux premiers kouas ont représenté séparément les deux principes.) Ici commencent leur mélange et les difficultés. C'est l'activité dans

[1] Ici et dans tous les symbolismes suivants, il s'agit du sens des trigrammes. Voir p. 39 ss

ces difficultés qui mène au grand succès. Quand le ciel envoie (un temps de) troubles et de ténèbres, il est bon d'établir des chefs féodaux et de ne point se livrer à la sécurité et au repos. (Ceci semble ajouté par Wuh-Wang ou Tcheou-Kong pour justifier leur conduite. Wuh-Wang créa plus de cent fiefs).

Koua IV.

䷃ 蒙 *Meng :* Intelligence non encore développée; être non encore formé (App.).

Texte I. — Pour le développement (de l'intelligence) ce n'est point au maître (à venir à nous), il n'en a pas besoin, mais au disciple inexpérimenté à aller au maître. — Quand quelqu'un consulte le sort, le devin lui en dit une première fois l'oracle; si à une deuxième ou troisième fois on n'est pas écouté [1], on ne l'annonce plus, on n'enseigne plus. (Interpolation.)

Com. I. — L'ignorant progresse quand on le fait avancer en temps opportun..., l'entretenir et rendre bon est l'office du sage.

Texte II. — 1. Pour dissiper l'ignorance il faut user des châtiments (pour maintenir les règles en vigueur. Com. II.) Il faut user d'avertissements et de punitions pour écarter toute cause de regret.

2. Il est bien de se préoccuper de l'ignorant et de soutenir la jeune fille. Ainsi ils pourront triompher de leur ignorance. (L'enfant fait durer la famille; il faut en avoir soin. Com. II. Le fort et le faible doivent s'entr'aider.)

3. N'épousez pas une fille si elle ne considère que l'or, si elle ne se possède pas elle-même [2]; cela ne serait pas heureux. (Ce ne serait point agir convenablement. Com. II.) C'est-à-dire une fille ayant la qualité dont il s'agit n'est pas à épouser.

[1] « On est méprisé, » ou bien : « On ennuie, » si on lasse l'ignorant. Com. I. — On le fait une première fois parce qu'on peut croire à la sincérité du consultant. Com. I.

[2] Ou bien : En épousant... ne considérez pas l'or, la fortune, etc.

4. L'ignorance pauvre et abandonnée est chose funeste. (L'abandon, l'isolement tient éloignée la possession de la vérité [1]. Com. II.)

5. L'ignorant, tout jeune encore, peut arriver à bien [2] (être instruit). (Le bien de son état est la docilité, la douceur. Com. II.)

6. Si l'on châtie l'ignorant en le formant, on ne doit point lui faire du tort [3], mais au contraire l'en préserver.

Symbolisme. — Trigramme supérieur : montagne; inférieur : précipice; fermeté devant le danger. Com. I.

En haut : montagne; en bas : source jaillissant. Le sage agit avec fermeté courageuse et développe la vertu [4]. Com. II.

Koua V.

䷄ 需 *Su :* Arrêt forcé, empêchement, obstacle, danger. Résistance aux forces nuisibles.

Texte I. — L'homme droit et ferme aura un succès brillant, s'affermira, se complétera heureusement; il saura traverser les difficultés. (Litt. : Le grand fleuve; moyen de briser les obstacles, etc.)

Texte II [5]. — 1. Obstacle, danger dans un pays désert, éloigné. Avec de l'adresse, de la persévérance et de la fermeté, on en sortira sans dommage. — (Le sage) ne veut pas briser violemment les difficultés; il suit les principes sans faillir. (Com. II.)

2. Obstacle, danger dans un récif, sur un banc de sable, une île qui obstrue la voie; avec un peu de peine on peut en sortir. (*Siao yeu yuen* indique généralement les méchants propos.)

[1] Seul on ne peut y arriver.
[2] Plutôt : le jeune homme est ignorant, non encore formé.
[3] Agir en voleur. Le châtiment doit produire du bien et non faire un tort quelconque.
[4] On voit que l'accord entre les deux commentaires n'est point parfait.
[5] Tous ces paragraphes donnent des cas d'emploi du mot *su*, danger, difficulté; des dangers de différentes natures en gradation ascendante. — Le 6e montre une difficulté et la manière de s'y conduire. (App.)

3. Arrêt, danger dans les terrains marécageux, fondrières. Si des voleurs surviennent, ils saisiront (les gens ainsi arrêtés). Danger extérieur; avec prudence et circonspection on ne périra pas.

4. Danger, dans le sang, en sortant d'une caverne (d'être tué par des brigands).

5. Danger en des festins; issue heureuse si l'on est modéré. (*Ngân-í tai-tchī.*) Les banquets seront d'heureux effet si l'on y garde le milieu. (Com. II, *Medium tenuere beati*; nécessité de la modération dans les plaisirs.)

6. Danger que court celui qui est entré dans une caverne. S'il survient des hommes inattendus, trois même, et qu'on les traite avec respect, le bonheur s'ensuivra. (Com. II. Bien que la situation ne convienne pas, il n'y aura pas grande faute.)

Note. — Ce paragraphe est interpolé : la première phrase équivaut à § 4. La seconde, « s'il survient, etc. », est du symbolisme postérieur, inspiré par la vue des trois lignes pleines du trigramme inférieur. Ce sont là les trois hôtes.

Symbolisme. — Com. I. *Su* est : droiture en face du péril, fermeté inébranlable ne se laissant ni abattre, ni surprendre, et dont la justice ne s'affaiblit, ne s'épuise jamais. Celui qui occupe par sa dignité la place du ciel doit maintenir la justice, la fidélité au devoir; il pourra alors triompher des difficultés, quelque chose qu'il entreprenne. (Ap.)

Com. II. — *Su* est formé du trigramme « nuage » au-dessus du trigramme « ciel ». Ce sont les nuages s'élevant dans le ciel; ainsi le sage goûte joie et plaisir.

Koua VI.

☰☵ 訟 *Song :* Recours au prince, procès, affaires publiques. (App.)

Texte I. — L'homme droit les empêchera; même en y procédant avec crainte et prudence, si le milieu en est heureux, la fin en sera funeste. On pourra aborder les grands, mais on ne traversera pas les grandes difficultés.

Com. I. — Un procès ne doit pas être poussé jusqu'à sa fin; on ne triomphera pas des difficultés et l'on tombera dans un abîme. Le sage met au-dessus de tout le juste milieu et la droiture (et non le triomphe).

Symbolisme. — I. Force au-dessus, péril au-dessous (pour le petit qui plaide) représentent le procès. — II. Le ciel (au-dessus), l'eau (au-dessous) forment le koua (d'où danger). Le sage, entreprenant une affaire, délibère mûrement sur son commencement (avant de commencer). (App.)

Texte II. — 1. Si l'on se désiste (d'un procès) entrepris [1], bien qu'il y ait quelque bruit (à ce sujet), le résultat final sera heureux. — Si le procès ne se poursuit pas malgré les pourparlers, l'affaire s'éclaircira. Com. II.

2. Si celui qui se désiste d'un procès (ou l'abandonne) retourne chez lui et cache l'affaire aux gens de son endroit, il n'en aura pas de désagréments. — Si le petit conteste contre le grand, les maux viendront comme pris à la main. Com. II.

4. Celui qui succombe dans un procès doit s'amender, retourner à la justice et reprendre son calme; alors il s'affermira heureusement.

5. D'un procès le commencement (seul) est heureux. Il conduit aux querelles, haines, etc. (App.)

6. Bien qu'on réussisse dans les affaires publiques [2] et qu'on obtienne à la Cour une distinction honorifique, celle-ci pourra être enlevée jusqu'à trois fois [3]. — Com. Le succès final n'est jamais assuré. (App.)

3. *a*) Si l'on entretient en soi les vertus des anciens, on prospérera; la fin sera heureuse.

b) S'appliquer aux affaires du prince ne suffit pas pour faire l'homme parfait [4] (3e sens). Com. II. L'un et l'autre sont choses heureuses (*a* et *b*).

[1] *Song* est, d'après Tchou-hi, un procès entamé, mais non encore décidé, réglé complètement.

[2] Ou : qu'on l'emporte en un procès.

[3] Ou : avant le 3e jour terminé. Cette marque de distinction est une large ceinture, insigne de dignité.

[4] Ou : ne permet pas la perfection de ces vertus. — Com. 3 *a*) semble interpolé.

Note. — Il serait superflu de faire ici, de nouveau, la remarque qu'il s'agit non d'une recherche divinatoire, mais d'une leçon donnée pour éloigner des contentions et des procès. Le premier commentateur l'avait parfaitement compris, comme le démontrent ses explications, telles que celles-ci : « les contentions ne doivent pas être poussées à l'extrême. »

Le docteur Legge le reconnaît également puisqu'il dit : « They are, general protests against all contentions and strife. » (Voy. p. 71 de sa traduction.)

Koua VII.

䷆ 師 *Sze :* chef; troupes, armée; peuple, foule.

Texte I. — Le chef expérimenté (âgé) est heureux et ne commet pas de fautes.

Com. I. — *Sze* est « le peuple. » La droiture ferme rend bon. Par elle on peut rendre le peuple bon; par elle on peut exercer le pouvoir souverain. Agissant ainsi, le fort atteint son but, et s'exposant même au péril dans des expéditions guerrières, il pourra ravager (conquérir) le monde. Le peuple le suit et il réussit. Comment en aurait-il du regret?

Symbolisme. — « Eau sous terre, eau au milieu de la terre. » Se conformant à cette image, le grand entretient le peuple (comme l'eau entretient les produits de la terre) et forme l'éducation de la foule [1].

Texte II. — 1. Si une armée fait la campagne selon les règles (la justice et l'art militaire), tout lui réussira (2e sens). Ou bien : que l'armée se mette en campagne selon les règles..., ou il lui arrivera malheur. (App.)

[1] En tout ceci nous voyons appliquées les différentes acceptions du mot *sze*, mêlées et sans ordre précis.

Sinon, il arrivera malheur. Com. Si elle viole les règles de la justice et de l'art militaire, elle aura un sort malheureux.

2. Si le roi est au milieu de ses troupes, tout ira bien et il ne se commettra pas de faute. Le chef doit répéter ses ordres jusqu'à trois fois, pour s'assurer d'être bien compris.

3. Qu'une armée ait plusieurs chefs [1] c'est une chose funeste. Les assistants du chef doivent le suivre et lui obéir sans commettre de faute. — Un commentaire [2] explique ceci autrement : l'armée (en présence des difficultés qui s'opposent à sa marche) doit céder et s'arrêter pour éviter toute faute.

4. Si l'armée se trouve dans un pays à gros gibier, elle fera bien de le chasser et de le prendre (pour subvenir à sa subsistance) [3]. Ou bien : elle fera bien de prendre les ordres du chef pour ne pas faire de ravages inutiles. (App.)

5. Si le roi ne commande pas en personne, le fils aîné doit conduire l'armée; si ce sont les fils cadets qui commandent, comme ils sont plusieurs, il y aura (division), faute et insuccès [4].

6. Un grand prince qui a obtenu le mandat céleste crée heureusement un puissant état et donne la stabilité à sa dynastie. Un homme ordinaire ne sait pas y réussir (ne doit pas être employé).

Note. — Nous ne pouvons ici que renouveler la remarque faite à la fin de la section précédente. Il n'est pas un seul mot qui fasse la moindre allusion aux pronostics. Tout, au contraire, en exclut l'idée. Aussi Legge dit très justement : « La conduite des opérations militaires est exposée dans l'hexagramme *sze.* »

C'est bien cela et nullement ce qu'il y a dans la traduction elle-même.

[1] Chefs. Litt. corps de char. Expression usuelle. Cp. « quartier de l'est » = maître de maison.

[2] *Yih pi tchi neng Kiai.*

[3] Ou pour s'exercer à mener la campagne. La chasse a toujours été considérée en Chine comme un exercice préparatoire à la guerre.

[4] La même pensée se retrouve dans le *S'ing-li ts'ing-i* dernier traité.

Koua VIII.

☷☵ 比 *Pî :* union, harmonie, rapprochement, aide.

Texte I. — Union, chose excellente, commencement heureux que l'on doit porter à sa perfection, sans faillir. Si l'on n'obtient pas la paix, la concorde, il en adviendra ultérieurement de grands maux.

Com. I. — *Pî* est « concorde, secours; le petit suivant le grand avec soumission. » Si le puissant étant à sa place, la concorde n'en résulte pas, la loi morale dépérira.

Symbolisme. — C'est l'eau par-dessus la terre figurant la concorde. C'est l'eau qui pénètre la terre et s'y unit sans laisser aucun intervalle. Animés de cet esprit, les anciens rois consolidaient leurs états et s'attachaient les princes.

Texte II. — 1. A l'homme sincère on s'unit aisément. L'homme droit et ami de la concorde doit être plein de cet esprit comme un vase de terre rempli (de vin ou de fruits). Il lui en viendra toujours de nouveaux avantages.

2. Si l'amour de la concorde provient du cœur, elle s'établira heureusement. — Com. II. Elle ne faillira pas de soi-même.

3. S'unir à quelqu'un qui ne le mérite pas est une source de maux. — Il en résultera du dommage. Com. II.

4. Être uni à celui qui nous est supérieur est chose heureuse. Com. S'unir aux sages; suivre les grands est bien.

5. (Modèle d'une union parfaite). Le roi chasse en trois saisons; chaque fois il permet que le gibier en vue lui échappe [1] et le peuple ne l'avertit pas (de sa fuite du parc) parce qu'il sait que le roi le fait exprès par bonté. — Cela prouve que le roi a instruit et formé ce peuple parfaitement. Com. II.

[1] Le gibier étant concentré en un parc fermé, on ouvre un côté pour qu'un certain nombre d'animaux puissent échapper aux flèches; le peuple, sachant cela, les laisse fuir.

6. S'unir à ceux qui ne reconnaissent pas leur chef, ne lui sont pas soumis (ou s'unir sans reconnaître un chef), est chose mauvaise. — Il ne peut en naître rien de bon. Com. II.

Note. — Cette section est toute consacrée à des maximes relatives à la concorde, comme Legge le reconnaît sans hésiter.

Koua IX.

☴☰ 小畜 *Siao tchu :* petit entretien; éducation, correction; arrêt.

Texte I. — L'entretien, l'éducation est comme un gros nuage venant sans pluie des contrées occidentales et contribuant au développement des êtres.

Com. I. — Le peuple est entretenu quand la bonté occupe le pouvoir et que grands et petits s'y accommodent entre eux. Avec bonté ferme chez les uns et soumission chez les autres, la puissance atteint son but, les desseins utiles s'exécutent. La figure du premier texte représente la prospérité, comme le nuage avançant, mais non encore répandu largement.

Texte II [1]. — 1. Restaurer sa nature [2] est la loi de la raison; elle est sans erreur, c'est une source de bonheur. (App.)

2. Exhorter, amener à cette correction est une œuvre excellente; cela est le juste milieu qui ne peut faillir de soi-même.

3. Comme un char dont les roues sont détachées (ne peut marcher), ainsi le mari et l'épouse qui, détournant leurs regards l'un de l'autre ne vivent pas en concorde, ne pourront affermir leur maison. (3e sens.) Cp. Com. II.

4. Chez l'homme sincère le sang jaillit (les bons sentiments se font jour). Le respect se manifeste. Les supérieurs s'unissent à lui de sentiments. (App.)

[1] Ici *tchu* est pris dans le sens d'éducation, correction.

[2] La nature est originairement bonne; les désirs auxquels on cède la pervertissent. Il faut se corriger et revenir à l'état originaire. Voir p. 30 c. fin.

5. L'homme droit et sincère s'attache les autres et communique ses biens à ses voisins. — Com. II. Il n'est pas riche pour lui seul.

6. Comme après une pluie tout est remis en bon état, ainsi la vertu encouragée se parfait. Une femme, même accomplie, peut être surexcitée et difficile, comme la lune sur le point d'être pleine. Le sage doit corriger les défauts et les fautes, quand il y a quelque vice. (Effets du *Tchu.*) Com. II. (App.)

Symbolisme. — Le vent soufflant au-dessus du ciel. Ainsi le grand et sage élève et fait briller la vertu.

Note. — Cette section, comprise ainsi et selon les commentaires, a pour objet unique la correction des fautes, la restauration de la nature. La femme la meilleure a des défauts qui demandent correction.

Koua X.

☱ 履 *Li :* Marcher sur, se conduire, agir, suivre un chemin.

Texte I. — L'homme qui sait marcher sur la queue d'un tigre sans le faire crier [1], réussira. (Comp. la fig. 19, p. 4, l. *pa hū seū.*)

Com. I. Symbolisme. — Ciel au-dessus d'une eau stagnante. C'est la faiblesse, la douceur soumise marchant sur la force ; la joie répondant à la force. C'est le fort juste et modéré occupant la dignité souveraine; exempt de faute, il est glorieux et brillant. Le grand et sage distingue le haut et le bas et donne satisfaction assurée aux désirs du peuple.

Texte II. — 1. Quand on se conduit avec droiture, on va sans commettre de faute. — Une conduite droite et pure est seule approuvable. Com.

2. Quand on suit la voie de la morale, on marche sur un terrain égal et facile; l'homme paisible et retiré s'affermit heureusement. — Gardant le milieu, il ne tombe pas dans le désordre. Com. II.

[1] Figure d'une habileté, d'une adresse extrême. Exemple de l'emploi du mot *li.*

3. L'homme privé d'un œil peut encore voir; boiteux, il peut encore marcher, quoique mal [1]. Si dans cet état d'imperfection corporelle on marche sur la queue d'un tigre [2] (on fait un faux pas), on sera mordu, il en arrivera malheur. L'homme de guerre même peut faire un grand prince, s'il suit la bonne voie. — Il réussira si sa volonté est énergique. Com. II. (App.)

4. Si même on est exposé à marcher sur la queue d'un tigre [2] (à de grandes difficultés) et que l'on agisse avec une crainte prudente, l'issue finale de l'entreprise sera heureuse. — On atteindra le but. Com. II. (App.)

5. Si l'on marche avec fermeté, le progrès sera fort et solide (sera poussé en avant). — Si la position est gardée convenablement. Com. II.

6. Si l'on a les yeux ouverts sur sa propre conduite et que l'on fasse attention aux pronostics, tout l'ensemble des actes sera spécialement heureux. — Quant aux chefs, il y aura lieu de les louer hautement. Com. II.

Note. — Tout ceci se compose de maximes relatives aux règles de conduite. — Aux paragraphes 1, 2, 3, 4, 5 et 6 il y a aussi des cas d'application des divers sens de *li*.

Koua XI.

☷☰ 泰 *T'ai :* union, pénétration; libéralité, générosité.

Texte I. — Le petit va au grand; le grand va au petit; de là heureux développement des choses. (La matière va à la force; la terre au ciel; les petits vont vers les grands.) (App.) Cp. 30, l. 7, ss.

Com. I. — 1. Quand cette pénétration réciproque s'opère, le ciel et la terre s'harmonisent et tous les êtres se produisent. Le haut et le bas s'harmonisent et leurs intentions et fins sont identiques.

[1] On ne peut marcher avec lui. Com. II.

[2] Expression consacrée, signifiant rencontrer de grandes difficultés, se trouver dans une situation délicate, pleine de périls.

2. Le trigramme inférieur représente le principe actif et le trigramme supérieur, le principe passif. Le premier figure la puissance constitutive et le grand; le second représente la soumission, la réceptivité, et le petit, l'homme vulgaire.

La voie du grand s'élève; celle du petit est pleine de tristesse et silencieuse.

Texte II. — 1. (Image de l'union.) Les plantes dont les racines s'entremêlent ne peuvent être arrachées l'une sans l'autre (ainsi l'union multiplie les forces). (App.)

2. Si l'on supporte la rudesse des autres (pour rester unis) et que, s'étant éloigné [1], on n'oublie pas ceux qui sont restés en arrière, que l'on traite amicalement ses égaux (*pih*); grâce à cette union, on se maintiendra glorieusement dans la voie du milieu. (App.)

3. Sans surface plane, point de déclivité; sans allée, point de retour [2]. Les difficultés dont on se garde [3] n'ont point d'effet funeste et ne donnent point lieu de regretter une conduite droite; la félicité s'ensuivra. — Com. II. La première phrase représente les rapports du ciel et de la terre.

4. Celui qui est flottant et peu ferme dans sa droiture ne gagnera pas ses voisins par ses richesses et ne deviendra pas digne de confiance, par cela seul qu'il aura été averti (union empêchée par des défauts). (App.)

5. Ti-Y, mariant sa jeune sœur [4], assura la prospérité, un succès supérieur (l'union des époux). — Com. II. Il assure la réalisation de ses désirs, en restant juste.

6. Les murs d'une ville tomberont dans la boue, si elle n'a pas un chef (qui maintienne l'union); elle se fait alors elle-même son sort et n'aura que la honte à attendre. — Com. II. Ainsi l'ordre qui doit y régner, se trouble.

[1] Litt. ayant passé le fleuve, *hō*.

[2] Expression de rapports réciproques, d'alliance, union nécessaise.

[3] Com. 守 = 貞 . Ou : dans lesquels on reste droit et juste, pur.

[4] Ti-Y est donné comme l'avant-dernier souverain des Shang-Yin (1191). Il prescrivit que les princesses impériales (mariées à des grands de rang moindre) perdraient leur qualité princière. Il assura ainsi leur soumission à leurs époux et la bonne harmonie du ménage. (Voy. T'ong tao tang Yih-king, f° 37.)

Symbolisme. — *T'ai* exprime les rapports, la perméation réciproque du ciel et de la terre. Le prince, par sa puissance, complète les actes réguliers du ciel et de la terre; aidant, assistant leurs convenances, il soutient en même temps le peuple.

Note. — Cette section développe par des exemples l'idée de perméation, rapports, assistance mutuelle, union.

Koua XII.

☷☰ 否 *P'ì* : 1. Opposition, fermé; 2. Nuisance, méchanceté; 3. Blâmer; 4. Exclamation ayant un sens négatif.

Texte I. — Le méchant ne réussit pas, le sage prospère; le grand va, le petit vient à lui. (Exemples d'opposition.)

Com. I. — *P'ì* désigne le méchant. Quand *p'i* domine, le ciel et la terre sont sans rapport, les êtres ne se produisent pas. Quand le haut et le bas sont désunis, l'empire est sans gouvernement digne de ce nom. (Id.)

Symbolisme. — L'obstacle aux relations du ciel et de la terre forme *p'ì*. En ce cas, le sage restreint son action et évite les difficultés. Les sages ne tirent pas d'honneur de leurs émoluments; ils retiennent leurs vertus en leur cœur.

Texte II. — 1. Les plantes dont les racines sont entremêlées (résistent et) ne peuvent être arrachées l'une sans l'autre [1]. (Voir koua XI, texte II, 1.) — Com. II. Ceci concerne les princes. (App.)

2. Si par la patience et la constance l'homme vulgaire même réussit, l'homme supérieur ne le pourrait-il pas? (*p'ì*, 4e sens). — Il ne troublera pas le peuple. Com. II. (App.)

3. La patience fait avancer. — Mais il ne convient pas que l'on avance en dignité, uniquement parce qu'on supporte patiemment les oppositions et méchancetés. Com. II.

[1] Il s'agit de la résistance qu'opposent des racines entremêlées.

4. Quand on a pour soi le décret du ciel, on réussira certainement; les champs mis en ordre prospéreront (malgré les oppositions, etc.). Les désirs s'accompliront. Com. II.

Ces deux paragraphes 3 et 4 sont la suite de 2 et n'ont été séparés que pour avoir le nombre 6.

5. *Heū-p'i* [1]. Faisant cesser les oppositions méchantes, l'homme supérieur prospérera, ses amis seront comme entourés de branches luxuriantes de laurier. Le bonheur de l'homme supérieur est dans une fonction exercée avec justice et convenance. (App.)

6. *Kīng-p'i* [2]. Détruire, renverser les obstacles et nuisances. On fait succéder ainsi la joie, la satisfaction. Avant peine, après plaisir (dicton populaire). Si les obstacles cessent, étant abattus comment pourraient-ils durer? Com. II.

Note. — Nous avons ici un exemple d'obstacle, § 1 ; le moyen de les vaincre §§ 2, 3, 4, et trois expressions dans lesquelles entre le mot *p'i*, 2, 5, 6.

Symbolisme. — La position des trigrammes figure la voie du petit s'élevant; celle du grand s'abaissant.

Koua XIII.

同 *T'ōng* : union, harmonie.

Texte I. — Si les hommes vivent en concorde dans un pays, il prospérera; on y traversera les grandes difficultés. Le sage atteindra aisément sa perfection. (App.)

Com. I. — Nous voyons ici l'effet de l'action du ciel. La force mêlée d'habileté et de perspicacité, observant la justice. Ainsi l'homme supérieur est bon et juste, et pénètre la pensée de tout ce qui est sous le ciel. Ainsi règne l'union.

1 Aussi : « encourir la honte » de la méchanceté qui veut nuire et n'y parvient pas.

2 Voir p. 26, l. 6.

Texte II. — 1. Unis, à la maison, les hommes ne commettent pas de faute. S'ils en sortent même (restant tels) [1], ils n'encourront pas de blâme. Com. II. (Effets de l'union domestique.)

2. L'union d'hommes par cabale est chose très funeste et dont on aura à se repentir. — Com. II. C'est la voie du regret.

3. (Moyen de garder l'union.) Cacher ses armes tout en restant vigilant (sur son élévation) et ne point les relever de longtemps (lit. trois ans). — Agir toujours pacifiquement. Com. II. (App.)

4. Bien que monté dans une forteresse, le bon prince ne cherche pas à dominer par la force (la violence et les attaques); son gouvernement sera heureux. — Com. II. Dans les difficultés mêmes il retourne à la justice. Il se retire en sa forteresse quand le droit ne règne pas. (App.)

5. L'union fait succéder la joie aux pleurs. Par elle l'armée du prince a triomphé (elle rentre triomphante), on va à sa rencontre, les peuples se soumettent. L'homme de concorde met au-dessus de tout la modération et la justice. — Ses adversaires mêmes reviennent à lui en esprit de paix. Com. II.

6. L'union s'étendant dans les parties même les plus éloignées du pays dissipera toute peine, toute cause de regret.

Symbolisme. — La bonté, obtenant les dignités, gardant le milieu et s'accordant avec le ciel, forme le *T'ong Jin*. Le feu sous le ciel forme l'hexagramme. Par leur vertu, le sage connaît la nature des choses et en saisit le tout harmonique (*Shan y erh tchi t'ong*). Le feu éclaire le ciel, le fait connaître.

Note. — Legge reconnaît encore que l'union, la concorde et les moyens de l'obtenir, bonté, justice, etc., §§ 4, 5, sont le sujet de cette section et qu'elle forme opposition à la précédente. Mais cette opposition est dans les idées et non dans les figures hexagrammiques. On voit une fois de plus qu'il ne s'agit ni de pronostics, ni de caractères à interpréter.

[1] Cela indique la conduite au dedans et au dehors.

Koua XIV.

䷍ 大 *Tá* : grand, grandeur, grandir, développement.

Texte I. — Grandeur, commencement développé.

Com. I. — La vraie grandeur c'est la bonté possédant les honneurs; le grand gardant le milieu, et petits et grands restant en harmonie. Force et fermeté avec habileté et intelligence forment sa vertu. Il est d'accord avec le ciel, agit à son temps et prospère grandement. (App.)

Texte II. — 1. L'homme vraiment grand n'a pas de rapport avec les méchants, et, bien qu'il rencontre des difficultés, il ne commettra pas de faute.

2. (Grandeur matérielle, ses avantages.) Ce qu'on transporte dans un grand (*tá*) chariot, quelque part qu'on aille, arrivera sûrement. Com. II. Ce qu'on y entasse ne subira pas de dommage.

3. La grandeur est le partage des seuls Kongs. Eux seuls peuvent faire des dons convenables au Fils du ciel. Un homme inférieur [1] ne le peut pas. L'homme vulgaire blesserait (le Fils du ciel s'il s'avisait de lui faire un don).

4. L'homme grand ne commet pas de faute concernant ce qui ne lui appartient pas, — n'est pas son droit. Com. — Il le distingue clairement. Com. II.

5. Le grand apporte toute sincérité dans ses rapports; majestueux et grave, il est heureux. Il exprime sincèrement ses pensées. Com. II. Il est crû en ce qu'il dit; même quand il change d'avis on a confiance en sa sagesse.

6. Il reçoit le secours du ciel. Tout tourne à son avantage.

Symbolisme. — Le koua représente le feu au-dessus du ciel. Ainsi l'homme supérieur réprime le mal, répand le bien et se conforme en tout au décret du ciel.

Note. — Cette section indique les qualités et avantages de ce qui est grand au moral, §§ 1, 3, 4, 5, et au physique, § 2. Ce dernier peut encore n'être qu'une comparaison.

[1] *Siao* « petit » opposé à *tá* « grand. »

Koua XV.

䷎ 謙 *K'ïen :* respect, condescendance, bienveillance, modestie.

Texte I. — Si cette vertu grandit en lui, le sage aura un heureux sort.

Com. I. — La règle du ciel est de répandre en bas ses bienfaits et de faire briller la lumière; celle de la terre est de porter son activité de bas en haut. La voie du ciel est de dépouiller l'arrogant et de combler l'humble de biens. Celle de la terre est de renverser la fortune du superbe et de faire surabonder l'humble. Les Esprits abattent l'orgueilleux et favorisent l'humble. La voie de l'homme est de haïr le superbe et d'aimer l'humble. La modestie honorée brille; abaissée, elle ne prévarique point. C'est la fin suprême du sage.

Symbolisme. — L'hexagramme représente la terre ayant sous elle une montagne. Ainsi l'homme supérieur diminue l'abondant et augmente ce qui est en indigence et, arrangeant proportionnellement toutes choses, il établit la paix et répand ses faveurs.

Texte II. — 1. Là où l'on respecte le sage on sortira heureusement des difficultés. — On doit se maintenir par l'abaissement de soi-même. Com. II.

2. Le respect qui se manifeste au dehors est du plus heureux effet, (quand il est établi au milieu du cœur. Com. II.) (App.)

3. Le sage diligent et respectueux sera heureux jusqu'à la fin. — Tous se soumettront à lui. Com. II.

4. Il est toujours avantageux d'agrandir son respect, sa modestie, et de ne point passer la mesure de la modération.

5. Même sans richesse on sera aimé et aidé de ses concitoyens, si l'on est respectueux et bienveillant. Mais à l'égard des insoumis (Voy. Com.) il est bon d'user de la contrainte et des armes même. (App.)

6. Si la bonté n'est pas comprise, on doit alors mettre ses troupes en mouvement et châtier les villes et les états [1]. — Si la bonté ne réussit pas. Com. II. (App.)

[1] C'est une suite du § 5, séparée pour avoir les six paragraphes obligés.

Note. — Le respect, la déférence pour tout le monde, la modestie, sont des vertus fondamentales chez les moralistes chinois. Cette section en expose les lois, la mesure et les avantages, comme les cas où il faut agir durement.

Koua XVI.

☳☷ 豫 *Yü* : 1. Dignité, majesté ; 2. Aise, satisfaction, jouissance.

Texte I. — La dignité fera établir avantageusement les chefs féodaux et conduire les armées. (Un prince plein de dignité y réussira.)

Com. I. — La puissance forte, qui fait triompher convenablement ses volontés et agit avec condescendance, a la vraie majesté. Sa condescendance est semblable à celle du ciel et de la terre ; elle agit comme eux. Comment ne pourrait-elle pas établir solidement ses vassaux et guider ses troupes ? Le ciel et la terre agissent avec condescendance. Aussi le soleil et la lune ne s'arrêtent point et les quatre saisons ne sont point troublées dans leurs cours. L'homme grand et sage agit de même ; aussi ses lois et châtiments sont justes et le peuple se soumet. C'est une chose bien grande que la dignité noble !

Texte II. — 1. Une dignité qui se manifeste bruyamment (ou bien : une jouissance bruyante, 2e sens) est chose funeste. — La volonté s'épuise. Com. II. (App.)

2. La puissance qui s'appuie sur le roc aura bientôt d'heureux succès. (ppA.)

3. Si quelqu'un porte des yeux cupides sur les jouissances et s'y attarde, il aura à s'en repentir. (App.)

4. Par la dignité on acquiert la grandeur, de grands biens, qu'on n'en doute pas. Les amis viendront nombreux et pressés. — Les désirs s'accompliront complètement. Com. II.

5. Le plaisir est une maladie chronique qui se perpétue et grandit bien qu'on n'en meure pas. (App.)

6. Si celui qui est livré aux jouissances se corrige complètement, il évitera les maux qui en sont la suite. — S'il continue, cela ne pourra durer. Com. II. (App.)

Symbolisme. — Le koua est formé par le tonnerre sortant de la terre avec fracas. Les anciens faisaient leur musique en conséquence et honoraient la vertu. Offrant leurs adorations suprêmes à Shang-ti, ils faisaient des libations à leurs ancêtres.

Koua XVII.

䷐ 隨 *Sūi* : 1. Respect, soumission, conformité à ce qui doit être; 2. Complaisance; 3. Fidélité au devoir; 4. Conséquemment, en ce cas.

Texte I. — Cette vertu fait parcourir heureusement les quatre stades de l'existence (voir koua 1) sans défaillance ni erreur.

Le fort cédant au faible, l'action dans la satisfaction constituent *sūi*.

Com. I. — Le succès en est grand; le monde a, par elle, tout en son temps. L'importance d'agir conformément aux besoins des divers temps [1] est des plus grandes.

Symbolisme. — Cet hexagramme est formé du tonnerre sous une eau stagnante. Le sage à l'approche des ténèbres (de la nuit ou de l'orage) rentre chez lui tranquillement et se tient en repos [2].

Texte II. — 1. Le magistrat, s'il s'est commis des fautes et qu'il les corrige, sera heureux. Dans ses rapports avec les hommes, au dehors, il acquerra des mérites par sa belle conduite.

2. S'il fréquente les jeunes gens et laisse de côté les gens âgés (et sages), il n'est pas digne qu'on ait des rapports avec lui. (App.)

[1] C'est là l'expression de cette vertu de conformité que désigne le mot *sūi*.

[2] Comparez *Sia-hio*, p. 139.

3. S'il fait le contraire, *en ce cas* (4e sens, *sūi*), il arrivera au bien, à la position désirée; il restera ferme et droit, sa pensée abandonnera toute bassesse.

4. Ce qu'on obtient par complaisance (blâmable) [1] est d'un profit funeste; quand on est sincèrement droit et qu'on reste dans la voie de la vérité, on acquiert de grands mérites. — Com. II. Quel regret pourrait-on craindre?

5. La conduite droite, se tenant toujours à ce qui est bon, donnera le succès. Com. II. Il en sera ainsi de l'homme en fonction gardant toujours le milieu.

6. Quand le lien de l'attachement et de la soumission (chez les sujets) est fort, le roi peut offrir des sacrifices sur les montagnes de l'ouest. Il peut communiquer avec les Esprits; l'union entre les hommes et les Esprits est alors parfaite [2]. — Les sacrifices sont exaucés. Com. (App.)

Koua XVIII.

䷑ 蠱 *Ku :* délibération, embarras, trouble, soucis.

Texte I. — La délibération, chose éminemment utile, fera triompher des difficultés. On doit délibérer trois jours avant d'agir; puis trois jours après (sur les conséquences). (App.)

Com. I. — Si l'on délibère sagement, le monde sera bien gouverné. Quand on va à une affaire on doit délibérer trois jours avant et trois jours après.

Symbolisme. — C'est le vent sous la montagne. Le fort au-dessus, le petit au-dessous; soumission chez l'un, droiture ferme chez l'autre; c'est ce que représente le koua *kú*. Ainsi le grand doit encourager le peuple et développer les vertus.

[1] Et non par ses mérites.

[2] Cet accord était aux yeux des anciens Chinois la perfection de l'état social. Cp. *Siao-hio*, p. 40.

Texte II. — 1. Le fils qui prend en considération les soucis (*ku*) de son père et y pense, ne commettra point de faute. — Les difficultés auront pour lui une solution heureuse, s'il considère tout avec soin. Com. II.

2. Celui qui considère les soucis de sa mère (gardera le juste milieu. Com. II [1]. App.)

3. Il n'aura jamais grande faute à regretter, ni grand reproche à subir, (et cela jusqu'à la fin. Com. II.)

4. S'il a une indulgence funeste (pour les défauts de son père) et craint de le troubler (par des remontrances respectueuses) [2], il en aura du regret. (App.)

5. Le fils qui fait état des soucis de son père méritera des louanges (1) (par ses vertus. Com. II).

6. Quand on ne veut pas servir le souverain ni les princes, c'est que l'on a trop de souci de ses propres affaires et qu'on ne veut s'occuper que d'elles. Les visées doivent être modérées. (App.)

Note. — Tout ceci se rapporte aux soucis, préoccupations, fonctions : *Ku*.

Koua XIX.

䷒ 臨 *Līn* : autorité, surintendance, fonction.

Texte I. — L'exercice de l'autorité ne sera pas huit mois sans désagrément.

Com. I. — L'autorité ferme grandit peu à peu. Bonne et complaisante, elle gardera le milieu et observera ses devoirs. Par la ferme droiture on obtiendra grand succès; c'est la voie du ciel. Au bout de huit mois, il pourra survenir quelque mal; mais il ne durera pas (si l'on est sage).

[1] Le texte dit le contraire, mais il doit être altéré; une négation en est tombée, comme le prouvent les commentaires. Le § 3 doit être joint à § 2, et § 5 à 1.

[2] Le fils qui voit son père commettre des fautes, est tenu de l'avertir avec respect et d'insister sur ses remontrances. Cp. ma *Siao-hio*, p. 109.

Symbolisme. — La terre au-dessus des eaux stagnantes. Le sage instruit sans se relâcher; il forme et protège le peuple sans y mettre de bornes.

Texte II. — 1. L'autorité procédant avec sentiments de concorde est une cause de succès certain. — Elle atteindra son but sûrement. Com. II.

2. Si elle agit ainsi, les avantages en résulteront certainement [1].

3. Se plaire [2] au pouvoir pour lui-même est sans autre avantage et agrément. Si on rejette ce vain sentiment, on exercera l'autorité heureusement.

4. La suprême autorité doit être sans défaillance, — exercée convenablement. Com. II.

5. Savoir bien exercer l'autorité est nécessaire au grand prince et chose très heureuse. — Le prince doit suivre la voie du milieu. Com. II.

6. L'autorité généreuse et sincère est une source de bonheur sans ombre (sans cause de regret). Ces dispositions doivent se maintenir dans le cœur. Com. II.

Note. — Tout ceci indique les conditions de l'exercice heureux de l'autorité et de ses succès, les qualités du prince, etc.

Le § 2 n'est qu'une répétition du § 1, pour parfaire le nombre 6 des membres du commentaire.

Koua XX.

䷓ 觀 *Kwēn :* 1. Regarder, contempler, regard; 2. Apparence extérieure, maintien; 3. Gravité, dignité.

Texte I. — Maintien, gravité comme celle de quelqu'un qui est purifié et prêt à offrir le sacrifice et ne fait point l'offrande [3]; il est plein de droiture, de dignité sévère.

[1] Répétition de 1 pour faire le nombre.

[2] Le commentaire explique ce mot par 說.

[3] Ne se remue point. Com. Sacrifier en présentant liqueurs et aliments.

Com. I. — Id. Ses inférieurs le contemplent et se modèlent sur lui. Contemplant la voie spirituelle du ciel et les saisons (se succédant) sans changement, le Saint s'y conforme et établit en conséquence son enseignement.

Texte II. — (Emploi des divers sens de *kwēn*) : 1. Un jeune garçon regardant; maintien du jeune garçon; non blâmé chez un homme vulgaire; digne de blâme chez un *Kiun-tze* (homme élevé et sage). — C'est la manière de l'homme vulgaire. Com. II. (App.)

2. Regarder, épier d'une porte entr'ouverte; ce qui est bon pour une femme. Mais cela peut attirer la honte [1]. Com. II. Regarder une femme, d'une porte ouverte. (App.)

3. Regarder sa propre vie (pour diriger) ses actes (ses allées et venues), — afin de ne pas perdre la voie droite. Com. II.

4. Venir contempler la majesté de l'empire [2]; être un heureux hôte du Souverain. — (Se dit d') un hôte illustre. Com. II.

5. Contempler sa propre vie [3]. Le *Kiun-tze* est par là sans reproche. — Regarder le peuple. Com. II.

6. Contempler sa vie; le *Kiun-tze* est par là sans reproche.

Symbolisme. — Vent passant, soufflant sur la terre. Les anciens rois observaient (les caractères) des lieux et du peuple pour établir leur enseignement.

Le grand observateur (figuré par le trigramme du vent) se tient en haut lieu; l'homme bienveillant et conciliant (représenté par le trigramme de la terre) se tient au milieu pour inspecter, contempler le monde. (Com. I, *initio*.)

[1] Il peut s'agir ici d'une femme qui surveille son époux ou regarde par curiosité. Je pense toutefois, en comparant le Com. II, qu'il faut retrancher *li* du texte et lire : regarder une femme d'une porte entr'ouverte. Com. C'est honteux chez un mari.

[2] Expression consacrée pour dire : faire visite au souverain, en parlant d'un chef féodal.

[3] Les §§ 3, 5, 6 sont à peu près identiques; au § 6 le pronom *khī* remplace *ngo*. Le transformateur du texte a dû multiplier les paragraphes pour en avoir six. Il faut effacer §§ 5 et 6.

Koua XXI.

☲☳ 噬嗑 *Shih hok :* 1. Bavardage mordant, méchant; 2. *Hok :* mordre, mâcher.

Texte I. — Si ce parler méchant se développe, il produira querelles et procès.

Com. I. — *Shih* « mordre » veut dire qu'on a quelque chose entre les dents.

Symbolisme. — Tonnerre et éclair forment le koua. Les anciens rois, en montrant les châtiments, établissaient fermement les lois. Le fort et le faible ayant leurs places distinctes et agissant avec intelligence, c'est le tonnerre et l'éclair unis et brillant ensemble. Le faible est en dessous et agit vers le haut [1].

Texte II. — 1. Si (le bavard méchant) a les pieds pris dans les bois et les oreilles coupées, cela évitera les maux. — S'il ne peut marcher, *puh hing*. Com. I. (App.)

2. Si on lui mord les chairs et coupe le nez, c'est bien. — On doit user de violence. Com. II. (App.)

3. Mordre de la viande sèche et dure et rencontrer des malveillants, c'est peu de chose si l'on ne fait rien de blâmable. (I. e. avoir des difficultés et des peines, être décrié est un moindre mal que de faire des choses blâmables.)

4. Celui qui ronge les os pour manger la viande séchée (*labor improbus*) acquerra les flèches d'or (aura le prix, le bonheur). Ses difficultés lui seront avantageuses, il grandira et s'affermira heureusement. (App.)

5. Il acquerra de l'or pur; bien que son avancement se fasse au milieu des périls, il ne faillira pas. Il obtiendra une récompense convenable (suite du § 4 séparée pour faire nombre).

[1] Suit ce pronostic, véritable hors-d'œuvre : « Quoique ce ne soit pas la place, on peut avantageusement entamer un procès. » Cp. Texte I. L'interpolateur prend *li* dans un autre sens que celui du texte.

6. Les pieds aux fers et les oreilles coupées, châtiment terrible n'est-ce pas? Mais (le méchant calomniateur) entend (ces menaces) et ne comprend pas. Com. II. (Suite du § 1 séparée pour avoir six paragraphes. (App.)

Note. — Les §§ 1, 2, 6 stigmatisent le calomniateur, le méchant. Les §§ 3, 4, 5 contiennent des sentences qui se rattachent à la section par le mot « mordre ».

Koua XXII.

䷕ 賁 *Pi* : 1. Éclat, rayon; orner; 2. Exercer, rendre fort. (App.)

Texte I. — L'éclat, même développé, s'affermit peu généralement, quoi qu'on fasse. (La gloire, la fortune, ne sont pas durables.)

Com. I. — L'art et l'intelligence forment la beauté, l'éclat de l'homme. C'est d'après l'ordre du ciel que nous envisageons les changements des saisons. C'est d'après le beau humain que nous formons et perfectionnons le monde.

Texte II. — 1. On fortifie ses pieds, on les orne en quittant son char et allant à pied (par vertu). Com. *Kang teh.* (App.)

2. (Autre exemple du mot.) Orner, arranger sa barbe, la mettre en ordre, la rendre belle et luisante. Image du bel arrangement, de la vertu. (App.)

3. Ce qui est bien en ordre (*pi*) et bien disposé intérieurement aura un développement constamment heureux, ne subira aucun tort (*pi*). (App.)

4. Belle, simple comme un griffon blanc, la jeune fille n'épousera pas un ravisseur, un brigand [1], (mais restera sans tache. Com. II).

5. L'éclat (*pi*) qui orne le haut des montagnes et des collines est d'abord mince comme un rouleau de soie jaune (à l'aurore), mais il finit par répandre la lumière et la joie. (Peinture de l'aurore, d'un bonheur naissant.)

6. Le rayon (*pi*) blanc est complet et parfait (n'excède en rien). Il retourne à la racine de la lumière et est sans couleur spéciale (Com.); c'est

le terme suprême. Com. II. (C'est la lumière fondamentale essentielle; sans teinte ni nuance spéciale.)

Note. — Cette section présente divers cas d'emploi du mot *pi* et de ses différentes significations.

Symbolisme — Le feu sous une montagne forme le koua. Le sage fait briller tous les principes, mais ne croit pas pouvoir trancher toutes les discussions.

Koua XXIII.

䷖ 剝 *Poh :* opprimer, renverser, traiter durement.

Texte I. — Traiter durement ne réussit en rien.

Symbolisme. — Montagne (pesant) sur la terre figure l'oppression. C'est aussi le grand affermissant le petit pour donner sécurité à son propre domaine. (Quand les sujets sont en sécurité, ils travaillent, restent en paix et font prospérer le domaine.)

Com. I. — *Poh,* renverser, abattre. Le petit [1] (parfois) renverse le fort; l'homme vulgaire grandit. On cède devant lui, mais on cherche à l'arrêter.
Considérant la forme du koua, le sage fait une attention particulière aux successions d'accroissement et de décroissance des êtres, de plénitude et de dépouillement (vide), — semblables aux mouvements du ciel (tels que l'hiver succédant à l'été, la nuit au jour, etc.).

Texte II. — 1. *Poh,* « renverser, faire crouler » son lit en en brisant un pied et le détachant ainsi, (suites funestes). C'est le grand, le prince qui se nuit à lui même en appauvrissant, affaiblissant son peuple (Com.). (Cette phrase et les suivantes forment des expressions figurées et consacrées à ces allégories, figurant les ruines matérielles et morales. App.)

[1] Figuré par la montagne qui pèse sur la grande terre.

2. Id., renverser son lit en en brisant la forme; ruine, issue destructive. C'est celui qui se perd lui-même en perdant ses auxiliaires; un roi, ses ministres; un grand, ses employés et amis. (Dicton.) — Il n'aura pas de compagnons. Com. II. (App.) C'est la ruine s'étendant, gagnant le haut.

3. Renverser, faire crouler quelque chose sans suite regrettable. C'est quand on le fait légitimement et pour bonnes raisons [1]. C'est que cela atteint également grands et petits (ou abandonne). Com. II.

4. Renverser son lit en s'écorchant, en se nuisant à soi-même, destruction certaine, calamité proche. Com. II. Suite de la gradation, en renversant on se blesse. (App.)

5. Le prince généreux envers les gens du palais (litt. qui enfile des poissons pour en faire présent) en retirera des avantages certains. (Maxime opposée à la précédente 3°. (App.)

Peut-être devrait-on admettre déjà ici l'élément figuratif et symbolique, et voir dans l'hexagramme la figure du prince (ligne pleine supérieure) au-dessus de ses officiers rangés comme des poissons séchés ䷖ et traduire : avoir des officiers comme des poissons enfilés. Alors il s'agirait de *p'o,* gens du palais.

6. Fruit tout formé qu'on ne mange pas (bien acquis qui se détruit). Le sage, l'homme supérieur, conquiert la terre (ou acquiert un char, le peuple qui le porte sur ses bras); l'homme bas et vulgaire fait crouler (*poh*) jusqu'à sa demeure (le fruit formé qu'il ne peut manger). (App.) (Phrase proverbiale dans laquelle entre le mot *poh,* renverser, et insérée ici pour cette cause, comme les précédentes 1, 2, 3, 4.) — Il ne pourra plus en user. Com. II.

Koua XXIV.

䷗ 復 *Fû :* réparation, correction, amendement, retour à l'état originaire.

Texte I. — Si dans ses rapports, ses actes, on n'offense pas, les amis viendront et l'on ne faillira pas. Si l'on *corrige* sa conduite dans ses actes journaliers, pendant sept jours, on réussira dans tout ce qu'on entreprendra.

[1] Quand, par exemple, on renverse les cabales.

Com. I. — *Se corriger* est chose heureuse quand on s'amende fermement. Il en arrivera comme il est dit au texte, si l'on agit avec condescendance et soumission aux règles. Se corriger, comme il est dit, est la manière d'agir du ciel. On réussira; la force, la fermeté grandira. En cela ne voyons-nous pas le cœur du ciel et de la terre?

Texte II. — 1. Celui qui s'amende promptement, qui se repent sans résistance sera spécialement heureux. (Ou : le prompt amendement, le repentir sans résistance est suprêmement heureux.) — S'il s'amende et se réforme. Com. II. (App.)

2. Renoncer au mal et se corriger est chose excellente. — Ainsi l'on cède à la vertu. Com. II. (App.)

3. L'amendement fort et persistant, même au milieu des difficultés, évitera tout mal. — En suivant le droit. Com. II.

4. Celui qui suit le chemin du juste milieu est le seul qui sache *restaurer* sa nature. — Il suit la droite raison. Com. II.

5. *L'amendement* généreux est sans regret; — il se règle selon le juste milieu. Com. II.

6. L'illusion, l'erreur quant à sa propre *correction* est un grand mal; une cause de désastres. Le chef d'armée, dans ce cas, subira une grande défaite et causera à son roi des maux que dix années ne pourront pas réparer complètement. — C'est contraire aux règles à suivre par le prince. Com. II. (App.)

Symbolisme. — La terre au-dessus du tonnerre. Les anciens rois, au jour du solstice [1], fermaient les frontières. Les marchands et les voyageurs ne pouvaient plus passer; les princes ne pouvaient inspecter les régions. C'était une sorte de repos, d'inaction forcée, comme celle du tonnerre enfermé, tenu sous terre dans l'hexagramme. De là cette citation.

1 D'après Legge. Al. simplement ce jour, le septième, ce qui semble peu probable. La chose est encore incertaine.

Koua XXV.

☰☳ 无妄 *Wu wāng* : sans blâme, irréprochable, honnête.

Texte I. — Conduite irréprochable; absence d'inconduite, de manque de droiture, etc. Si l'on n'est pas droit et juste, il arrivera des malheurs; tout sera sans avantage quoi que l'on fasse.

Texte II. — 1. Quand la conduite est irréprochable, toute démarche est heureuse. (App.)

2. On récolte sans labourer, on moissonne sans avoir semé; tout réussit en tout ce qu'on fait (quand on est intègre). Suite séparée du § 1. (App.)

3. Celui dont la conduite est parfaite peut cependant avoir quelque malheur immérité; c'est comme un bœuf (innocent) attaché; son conducteur le traîne; les gens de l'endroit le maltraitent. (App.)

4. La bonne conduite (seule) peut prospérer sans revers. — Elle aura une prospérité sûre. Com. II.

5. L'honnête homme malade n'a pas besoin de médecine pour être content. (Il l'est par le témoignage de sa conscience.) — Il ne doit pas en essayer. Com. II.

6. Si les actes de l'honnête homme entraînaient des malheurs, il n'y aurait plus d'avantage à rien. — Ses actes entraînent parfois le mal de l'épuisement[1]. Com. II. (App.)

Com. I. — Par la droiture on prospère grandement, c'est l'ordre du ciel. Si l'on n'est pas juste, on sera malheureux, on ne réussira en rien. Quelle est la conséquence de la droiture? Quel acte de l'homme irréprochable le ciel ne secondera-t-il pas par son ordre?

Symbolisme. — Le tonnerre roulant sous le ciel. Toute chose est droite en sa nature. Les anciens rois, conséquemment, dans leurs efforts, se conformaient aux saisons pour entretenir leurs peuples. Com. II. — Le fort du dessus domine tout. (Trigramme du ciel.) Agissant fortement, il établit solidement. Il garde le milieu, il est ce qu'il doit être. Com. I.

[1] Par la fatigue.

Koua XXVI.

☶☰ 大畜 *Tá tchu :* 1. Grand entretien; 2. Dompter, conduire.

Texte I. — Grand, bon entretien. Il affermit et perfectionne. Si l'on ne ruine pas sa maison (la dévore), ce sera bien; on traversera heureusement les difficultés. (App.)

Texte II. — 1. Quand il survient quelque danger, il est bon de s'arrêter (se vaincre), de céder aux circonstances et de ne point vouloir l'emporter de force. Com. II. (App.)

2. (Comme, par exemple, quand) un char a perdu le cuir qui le maintient en place (droit). (App.)

3. Celui qui chemine avec des chevaux *bien entretenus,* sortira heureusement des difficultés. S'il s'exerce chaque jour à conduire et combattre, tout réussira pour lui. (Suite de la bonne éducation.) (App.)

4. Le joug, la planchette que porte le jeune bœuf est d'un usage très heureux pour le *dompter* et le former au labourage (second sens). (App.)

5. Lorsqu'un sanglier est châtré, *dompté,* ses défenses sont exemptes de danger (et sont plutôt un instrument utile). — Arracher les dents à un sanglier, c'est priver un méchant des moyens de nuire. (App.)

6. Combien la voie du ciel est étendue! Qu'elle est immense à parcourir! Com. II. — (Allusion à la forme de l'hexagramme qui représente une montagne ☶ au-dessus du ciel. Se rapporte à l'expression *tchu kih.* Com.)

Com. I. — Le grand entretien, c'est le fort affermissant sa droiture, sa justice, répandant un brillant éclat; renouvelant chaque jour ses vertus. Fort et élevé, il met la sagesse au-dessus de tout; il peut s'établir fermement en une droiture extrême. Il entretient surtout la sagesse; il répond aux ordonnances du ciel.

Symbolisme. — C'est une montagne dans le ciel (le ciel au milieu). Le sage, comprenant toute chose, discute d'abord, puis agit, pour *entretenir* ainsi sa vertu.

Koua XXVII.

☶☳ 頤 *ī* : 1. Entretenir, soutenir; 2. Menton, côtés de la bouche; 3. Profond.

Texte I. — Entretenir : achève heureusement. (Il faut) examiner soigneusement comment on entretient. On doit chercher soi-même ce qui est bon pour sa bouche.

Com. I. — Entretenir sa rectitude est cause de bonheur. On doit examiner ce que l'on entretient et ce qui doit nous entretenir. Le ciel et la terre entretiennent tout; le Saint entretient la sagesse pour atteindre par eux tous les peuples [1]. Grande est l'opportunité de l'entretien. (App.)

Texte II. — 1. Laissant là votre tortue merveilleuse (l'une des quatre espèces d'êtres surnaturels [2]), vous me regardez remuant le menton (2e sens) (pour manger [3]). — (Expression consacrée, signifiant négliger les biens supérieurs pour s'attacher aux biens matériels.) C'est mal. — La tortue céleste qui indique l'avenir ne se peut manger; aussi on la néglige. (App.)

2. Baisser le menton, c'est renverser les lois morales. Le lever vers les hauteurs, c'est aller au mal, au malheur. (Ces deux expressions désignent ceux qui font les parasites près des petits et près des grands [4].) (App.)

4. Celui qui cherche la nourriture (*ī*) [5] comme un tigre avançant pas à pas et regardant fixement [6], réussira en ses désirs. (App.)

5. Si l'on viole les règles (allusion, suite à 1), quand même on serait en voie de prospérité, on ne réussira pas définitivement dans les grandes difficultés.

[1] Et les rendre également sages.

[2] Animaux célestes indiquant par leurs apparitions les volontés du ciel et l'avenir. Les autres sont la licorne, le dragon et le phénix.

[3] Figure du désir de manger, des jouissances matérielles. Négligeant (n'entretenant pas *puh* shih. Com.) les êtres célestes, les volontés du ciel. Vous pensez uniquement au plaisir de la table, aux jouissances sensibles; vous cédez aux désirs *tóng yu yuk*.

[4] Ou plutôt : ceux qui s'avilissent ou visent trop haut.

[5] Pour soi ou pour les autres. Com. II. Ainsi le grand répand l'éclat.

[6] Avec prudence, circonspection.

3. Celui qui agit mal dans la recherche de son entretien déchoira certainement. En dix ans il ne fera rien qui lui soit avantageux. (Litt. qu'il ne fasse rien.) — Il rencontrera de grands obstacles. Com. II. (App.)

6. Rechercher les moyens d'entretenir les hommes (Com.) est une excellente chose quoique difficile; elle réussira avantageusement (si l'on s'y applique). On en retirera l'approbation universelle. Com. II. (App.)

Symbolisme. — Une montagne au-dessus du tonnerre (image de celui qui réprime ses désirs, restreint ses tendances). Le sage s'observe ainsi en ses paroles et modère l'usage des aliments.

Koua XXVIII.

☱☴ 大過 *Tá kvoh* : 1. Grand excès, défaut, manquement; 2. Traverser, dépasser.

Texte I. — Grandeur défectueuse. Appui faible qui, en s'affermissant en toute manière, peut devenir utile. (Un défaut peut se réparer.)

Com. I. — Grandeur défectueuse, colonne faible dont le haut et le bas le sont aussi. La force défectueuse au milieu de gens faibles et doux peut, si elle agit en cherchant à satisfaire, s'affermir et prospérer en tout. La grandeur excessive ou défectueuse est une chose funeste.

Texte II. — 1. Ceci est susceptible de deux explications : *a*) « s'appuyer sur des joncs » est un grand défaut; ils plient et ne soutiennent pas. (App.) *b*) Pour placer un objet comme natte à offrande, se servir de mao blanc est fautif [1]. (Le mao blanc représente la pureté, la droiture, *kiet tche*. Com. Ceci d'après le commentaire représente un *excès* de précaution. *Kwéh hu wéi shin* [2] (1er sens).

2. (Autres exemples de choses qui dépassent l'ordinaire.) Un vieux saule, dépérissant, qui produit des bourgeons; un vieillard qui épouse une jeune femme.

[1] Au lieu de gratter simplement la terre et l'aplanir. C'est un excès de précaution.

[2] Avec mesure et prudence.

3. Une poutre, un pilier trop faible (voir texte 1) sont mauvais (ils ne peuvent supporter) (grand défaut).

4. Une colonne haute et forte est bonne; toute autre est dangereuse (opposition à ce qui précède). (App.)

5. Un vieux saule produisant une fleur, une vieille femme épousant un homme encore jeune, quoique non blâmables, ne peuvent être loués. (Com.), La fleur du vieux saule ne peut durer, l'époux d'une vieille femme peut s'en dégoûter. (Faits qui passent les règles ordinaires.)

6. *Traversant* un fleuve, y entrer jusqu'au sommet de la tête est chose dangereuse, (mais peut n'être point blâmable, si on le fait pour aider quelqu'un, d'après le Com.) (3e sens). (App.) Force défaillante.

Symbolisme. — Marais couvrant des arbres. Le sage, devant un pouvoir vicieux, se tient seul sans crainte et fuit le monde sans regret.

Note. — Nous avons ici une collection d'expressions proverbiales dont plusieurs se rapportent à la forme même du koua. Celui-ci peut, en effet, à à la rigueur, figurer une poutre entamée en haut et en bas, donc très défectueuse.

On voit ici une fois de plus combien ces divisions en six parties sont arbitraires. Le § 3 n'est que la répétition du texte; les §§ 2 et 5 se confondent.

Koua XXIX.

☵ 習坎 *K'àn* : danger, précipice, caverne. — *Tsa k'àn* : courir de grands risques; s'exposer au danger pour un autre.

Texte I. — La droiture, le cœur fidèle et attaché, réussit; ses actes ont de l'éclat s'il persévère malgré le danger. (App.)

Com. I. — *Tsa k'àn* est un danger grave. L'eau débordant, mais ne remplissant pas tout (que figure le koua), représente les dangers courus sans qu'on perde sa fidélité constante. Le cœur attaché réussit; quand la force

garde le milieu, tout ce qu'on fait est bon et méritoire. Le ciel a ses dangers qu'on ne peut surmonter. La terre a les siens dans les montagnes, les fleuves et les ravins. Les rois et princes arrangent les choses dangereuses de manière à sauvegarder leurs états. Le moment du danger est bien grave !

Symbolisme. — L'eau s'étendant au loin (deux fois « eau ») forme le koua. Le sage, d'une vertu constante, agit vertueusement et s'applique à l'enseignement. Il répand ses biens comme l'eau.

Texte II. — 1. Courir des dangers, comme entrer dans une caverne d'un défilé dangereux, est chose redoutable.

2. Dans les écueils périlleux, si on sait modérer ses sentiments, on pourra en sortir heureusement. — Com. II. Si on garde la modération. (App.)

3. Si en tout et partout on ne rencontre que danger, que les périls, les sujets de crainte s'accumulent, alors dans un tel danger il n'y a plus d'expédient qui puisse servir. — Il n'y aura plus de secours possible. (App.)

5. Mais si le danger n'est pas inéluctable, si une caverne où l'on se trouve n'est point pleine d'eau et qu'on puisse encore aplanir le terrain, on en sortira sans faute. — Il n'arrivera pas malheur. (App.)

4. Si l'on offre des sacrifices avec simplicité (sans ostentation), avec un vase de spiritueux et une corbeille de grains, tandis que les assistants n'ont que des vases de terre, si par cette modération on se forme à la vertu, alors qu'on aurait d'abord des difficultés et des écueils, on deviendra irréprochable. (App.) (Moyen d'éviter les dangers).

6. Danger de celui qui, lié, vinculé de triples liens, enfermé dans un cachot, ne peut de longtemps parvenir à se délivrer. Sort funeste ! — Tel est celui qui a perdu la voie de la sagesse.

Koua XXX.

䷝ 離 *Lī :* éclat, brillant, bel extérieur, succès.

Texte I. — Beauté « bel extérieur, » se développe et s'achève comme dans l'élève d'un animal domestique (qui, bien soigné, est gras, beau, luisant).

Com. I. — Le soleil et la lune brillent dans le ciel; les grains, les plantes brillent sur la terre. Un double éclat brille dans tout ce qui est droit et juste et transforme, en le perfectionnant, tout ce qui existe ici-bas.

Texte II. — 1. Lorsque la conduite est fautive, mais qu'on cherche avec soin à la rectifier, on évitera tout blâme [1]. — Si l'on cherche à éviter toute faute. Com. II. (App.)

2. Le plus bel éclat est celui du jaune. — C'est la couleur qui tient le milieu entre toutes. Com. II.

3. Lorsque l'éclat du soleil est à son déclin, ce n'est plus la joie qu'il inspire, mais la tristesse. (Litt. on ne fait plus de musique au moyen des instruments de terre, ni en chantant, mais c'est le gémissement d'un vieillard. Le tout indique la décheance et le chagrin qu'elle cause). (Com.) — L'éclat du soleil ne peut toujours durer. Com. II. (App.)

4. La lumière du feu apparaît subitement; elle brûle, donne la mort; on ne peut la supporter (App.)

5. Quand le prince se met en expédition, on verse des larmes et pousse des gémissements. Et cela doit être, car il sort pour aller châtier les rebelles et les méchants [2]; dans ses *brillants* exploits il brise les têtes des chefs et reçoit à merci ceux qui ne se sont point associés à leur révolte. Ainsi il n'encourt aucun blâme. — Ceci illustre la puissance, l'éclat des rois et des princes. (Com.) Ces expéditions ont pour but de rétablir l'ordre et la justice. Com. II.

Symbolisme. — La lumière du soleil doublée (en dessus et en dessous) forme le koua. Le grand homme fait ainsi briller ses qualités de plus en plus dans les quatre régions.

[1] La belle conduite est qualifiée généralement de *ming*, brillante, éclairée. Cette conduite brillante fait l'objet des §§ 1, 5 et 6.

[2] Aux premiers temps de l'empire chinois, les peuples nouvellement soumis se révoltaient constamment. Chaque printemps, le souverain chinois avait quelque expédition à faire pour dompter les révoltés; c'était devenu comme une institution.

Koua XXXI.

☱☶ 咸 *K'an* et *hiēn* : 1. Réunir, accorder, ensemble; 2. 感 Mouvoir, émouvoir le cœur, exciter le sentiment (excitation physique et morale); être en mouvement, remuer; 3. 誠 Harmonie, droiture, sincérité. (Comp. p. 38, note 2.)

Texte I. — Le sentiment d'union, d'affection conduit à prendre femme.

Symbolisme. — Un marais au-dessus d'une montagne; ainsi l'homme supérieur s'abaisse pour accueillir tout le monde (comme l'eau sur la montagne).

Com. I. — *Hiên* a le même sens que *k'an* (2e sens). Le fort en dessus, le faible en dessous (selon la figure), leurs influences s'unissent et s'harmonisent. C'est la stabilité et la satisfaction. L'homme s'inclinant vers la femme, c'est la condition d'un mariage prospère. Le ciel et la terre mettent tout en mouvement et tout se forme, naît. Le Saint meut le cœur des hommes et le monde alors connaît la paix et la concorde. En voyant ces divers mouvements on peut comprendre les sentiments du ciel et de la terre.

Texte II. — 1. Prendre et *mouvoir* le gros orteil; s'abaisser par condescendance. (Com. II). — Figure signifiant aussi se mouvoir pour prendre quelque chose placé plus bas. Com. (App.)

2. *Remuer* les chairs en marchant est une mauvaise contenance. (I. e. marcher avec tant de hâte et de trouble que la chair de la jambe se remue. Mouvements contraires au juste milieu et à la gravité.) (App.)

3. Marcher en réunissant les jambes et se serrant contre la personne que l'on suit est une manière blâmable. (On ne pourra se garer contre les coups. Com.) — Ce qui en résulte est l'abaissement. Com. II. Cp. Siao-Hio, livre II, § 156, prescrivant de marcher un peu en arrière d'une personne honorable (App.)

4. La droiture ferme est cause de succès (sens 3) et éloigne tout regret. — Une conduite douteuse éloigne tout le monde; les amis à peine (但 *tan*, Mandchou : damou) restent attachés. — Com. II. Tout est bien tant qu'on ne se laisse pas porter au mal; la conduite douteuse est sans grandeur. (App.)

5. « Être *ému* jusqu'en la chair des épaules, » cela indique des pensées généreuses et vives. (Com. Tchong-tao, II°, f. 3.) — Dicton figurant une émotion profonde. (App.)

6. « *Remuer* les mâchoires et la langue » signifie parler trop. — Com. II. Cela désigne une bouche avide de paroles. (Dicton. Cp. p. 18, l. 30.)

Note. — Nous avons ici une série d'expressions consacrées et familières, dont l'idée de *remuer* forme la base commune. Le § 4 se rapporte seul à *hiēn,* concorde, et le § 3 à « réunir en se mouvant. » Le Com. I parle des mouvements généraux de la nature d'après l'ontologie et la morale chinoises. Les §§ 1 à 3 signalent des manières d'agir de se tenir contraires aux règles de la bienséance, de ces rites qui font la base de l'organisation sociale et de la morale en Chine.

Koua XXXII.

䷟ 恒 *Hāng :* 1. Constance, permanence, stabilité; 2. Partout, complètement; 3. Lune presque pleine.

Texte I. — La vertu ferme, se développant sans défaillance, arrive à sa perfection et procure de l'avantage en tout et partout.

Symbolisme. — Tonnerre et vent forment le koua. Le sage reste ferme et ne change pas de conduite.

Texte II. — 1. Celui qui fait des efforts extrêmes pour rendre sa position ferme réussira difficilement. C'est celui qui fait des efforts immodérés et prétentieux. (App.)

3. Celui qui ne rend pas sa vertu constante perpétuera sa honte et ne parfera que ses erreurs.

2. En éloignant toute faute on s'assure la stabilité (et non par des efforts). Ou : la constance éloigne toute faute. — Ceci n'est qu'un composé de termes auguraux pour faire nombre. (App.)

4. (Un homme sans vertu est) un terrain sans gibier [1]. (App.)

5. On doit perpétuer ses vertus; mais à chacun les siennes, celles du mari ne sont pas celles de l'épouse. — La femme sert un homme et c'est tout jusqu'à sa mort. L'homme décide du droit. Servir une femme ne lui convient pas. Com.

6. Une excitation continuelle (*hang*) est chose funeste. Chercher la stabilité par ses efforts est une erreur. – Elle dépend d'en haut (du ciel). Ces efforts seront sans résultat ni mérite. Com. II. Ceci est une répétition du § 1. Il s'agit de la position d'un homme dans le monde, de son lot en ce monde. Cela dépend du ciel et non des efforts des hommes.

Com. I. — *Hang* indique constance, permanence. C'est le fort en haut, le faible en bas (voir le koua), le tonnerre et le vent en communication et concorde. C'est le moteur et le mû docile, la constance heureuse et la stabilité dans sa voie. La voie, les procédés du ciel et de la terre se perpétuent et ne cessent jamais. Le succès gît dans la persévérance en ce qu'on a commencé.

Le soleil et la lune, participant au ciel, perpétuent leur éclat. Les quatre saisons changeant et se succédant peuvent se perpétuer parfaitement. Le Saint persévérant en sa voie, le monde se transforme et se perfectionne. En cette perpétuité on peut voir les sentiments, les tendances du ciel et de la terre et de toutes choses.

Note. — Tout se rapporte ici (à part § 4, voir la note) à l'idée de permanence, stabilité des lois générales, de la position sociale, etc.

Koua XXXIII.

䷠ 遯 *T'ün :* 1. Retraite, obscurité; 2. Retirer.

Texte I. — La vie retirée a des avantages; le petit s'y affermit et se perfectionne.

[1] Ceci n'est qu'une suite du § 3; cela se rapporte à l'absence complète, permanente de gibier; à « partout, entièrement » (2e sens); ou à l'image de la lune qui est comme une terre déserte.

Com. I. — Id. Le fort, dans une position convenable, agit conformément au temps. Le petit (dans l'obscurité) avance et grandit. Grande est l'importance de la retraite.

Texte II. — 1. Retirer sa queue uniquement [1] (se tenir en arrière) en présence du danger sert peu quoi qu'on fasse, il faut se retirer en un lieu obscur et tranquille. – Com. II. Si l'on ne fait rien, il n'y aura pas de danger. (App.)

2. Si pour retenir une chose on emploie une lanière de cuir de bœuf, personne ne pourra l'arracher (sens figuré). — On sera ferme en son propos. Com. II. Si l'on se garde et retient bien, on réussira. (App.)

3. Pour celui qui vit retiré et a une maladie dangereuse, il est bon d'entretenir des serviteurs ou une épouse secondaire (pour le soigner). (App.)

4. Aimer la retraite est bon aux yeux du sage, mais point pour l'homme vulgaire (qui cherche à paraître). — Le sage l'aime, le vulgaire point. Com. II.

5. Se plaire dans l'obscurité, c'est un gage de bonheur. — Car alors on peut diriger toutes ses pensées vers le bien. Com. II. (App.)

6. La retraite dans l'abondance procure tous les biens. Point de doute. (App.)

Symbolisme. — Le ciel sur une montagne. Le sage s'éloigne des gens vulgaires non par haine, mais par dignité.

Koua XXXIV.

䷡ 大壯 *Tá tchuáng* : grande force.

Texte I. — Elle donne succès et achèvement.

Com. I. — *Tá tchuáng* est le grand devenu fort, le mouvement dirigé par la force; c'est aussi le fort juste et droit. La rectitude et la grandeur manifestent les sentiments du ciel et de la terre.

[1] C'est comme nous dirions : mettre la tête sous son aile, en faisant allusion à l'autruche.

TEXTE II. — 1. Si la force est dans les doigts de pied [1], on avancera mal, eût-on même toute volonté. — La force dans les doigts de pied indique son épuisement, celui de la vertu. COM. II. Ou plutôt la force dans les choses inférieures, accessoires. COM.

2. La force employée sagement (*ts'ong*) donne le succès final. — Quand on garde le milieu. COM. II. (Encore une expression purement augurale à supprimer.)

3. L'homme vulgaire emploie la force, le sage ne le fait pas. Le développement, l'emploi de la force est dangereux; il arrive à qui en use comme au bélier qui butte contre une clôture et y fait prendre ses cornes enfoncées.

4. Force employée avec succès comme au cas d'une clôture percée par les cornes d'un bélier sans que celles-ci y restent prises. C'est la force, par exemple, des essieux d'un grand char. — Il avance malgré tout. COM. II. Le texte est altéré comme le prouve le commentaire. *Yong* a été répété par erreur.

5. La perte d'un bélier qui a perdu toute force [2] n'est pas regrettable. (App.).

6. Le bélier butteur qui, voulant frapper une clôture, ne sait plus ni avancer ni reculer, sans moyen de s'en tirer, trouvera dans cette difficulté même un moyen de salut. Ne pouvant plus frapper, il ne prendra plus ses cornes dans un obstacle; il a péché par manque de précaution, cela lui servira de leçon. — Le bon côté de l'accident est qu'il ne prolongera pas sa faute. COM. II. (I. e. l'expérience rend prudent.) (App.)

SYMBOLISME. — Le tonnerre au-dessus du ciel représente la plus grande force. Ainsi le sage ne fait pas un pas, un acte contrairement aux règles.

Note. — L'objet de cette section est le danger de l'emploi de la force brutale et aveugle et le moyen de profiter de ses fautes.

[1] Autre expression proverbiale expliquée dans le commentaire.
[2] Litt. dans l'inutilité, devenu inutile.

Koua XXXV.

晉 *Ts'in :* avancer, croître, grandir.

Texte I. — *T'sin*, croissance de la nature, joie et vigueur comme celle d'un prince se servant de chevaux donnés, maître d'une population toujours croissante et recevant chaque jour de nombreux dons [1]. (Prospérité croissante.)

Com. I. — *Ts'in* est avancer, progresser. C'est la lumière s'élevant au-dessus de la terre [2]; la soumission à la grandeur éclatante; le faible, bon, avançant, s'élevant. C'est ainsi que le prince prospérant reçoit des dons de chevaux, etc.

Symbolisme. — C'est le soleil s'élevant au-dessus de la terre (le matin). Ainsi le sage fait briller ses vertus d'un grand éclat.

Texte II. — 1. Que l'on avance, grandisse ou diminue, si l'on est droit on sera heureux. Si l'on n'a pas encore mérité une confiance absolue, que l'on soit ferme et juste, et il n'arrivera rien de fâcheux. — Que l'homme reste seul, ferme et juste, même sans obtenir de fonction. Com. II. (App.)

2. Qu'on ait succès ou chagrin, la droiture ferme donnera le bonheur; on recevra une large prospérité de ses aïeux. (Les ancêtres veillent sur leurs descendants et les protègent.) (App.)

3. Quand tout le monde vous applaudira, se fiera à vous, vous serez à l'abri de tout reproche (suite au § 2). — Si l'on suit la voie générale (Com.), l'avantage en sera une conduite noble. Com. II. (App.)

4. Avancer comme un rat (plein de cupidité et de crainte) est chose dont on doit se garder. — C'est quand on cherche une position qui ne convient pas. Com. II.

[1] Trois fois par jour donnant audience et recevant des dons.

[2] Figurée par l'hexagramme.

5. Quand on est à l'abri de tout reproche (par sa bonne conduite), on ne doit point se préoccuper de perte ou de profit. On avancera heureusement, on ne sera point sans avantage. — On sera loué de tous. Com. II.

6. On ne doit avancer ses cornes [1] que pour châtier une ville coupable. Il est bien alors de s'exposer au danger. Mais le succès lui-même n'est pas sans regret. (On doit être triste d'être obligé de sévir.) — Com. II. Ces actes ne sont pas éclatants. (On ne doit pas en tirer gloire, mais le faire avec peine).

Symbolisme. — Soleil sortant de la terre. Ainsi le sage fait briller ses vertus d'un grand éclat. (C'est cette image du « soleil levant » qui donne l'idée fondamentale du koua, l'avancement, le progrès, etc.)

Koua XXXVI.

䷣ 明夷 *Mīng ī* : 1. Lumière blessée, faiblissante, entrant sous la terre; 2. Lumière sortant de l'orient, bourgeonner, ī.

Texte I. — *Mīng-ī* indique un progrès dont l'affermissement est difficile. (Termes divinatoires interpolés.) Profiter des difficultés pour se parfaire, être droit et juste. (App.)

Com. I. — *Mīng-ī* est la lumière entrant sous la terre [2], brillante et docile. Cruellement traité (*ī*) [3] et dans de grandes difficultés, c'est ce que fut Wen-Wang [4]. — Dans de grandes difficultés et restant droit et ferme en son cœur, c'est ce que fut Khi-tze [5].

[1] Expression consacrée signifiant « employer la force. » Ici nous voyons un emploi du mot avancer au sens propre et une maxime relative à l'avancement, au succès obtenu par la force. Tout le reste a rapport à la prospérité ou à la vertu.

[2] L'hexagramme représente la lumière sous la terre; il est mis en rapport avec le mythe ou la figure de *Ming-ī*, lumière faiblissante, attaquée. C'est le prince des ténèbres occupant la position supérieure et la lumière paraissant comme abattue. (App.)

[3] ī signifie aussi maltraiter.

[4] Prince de Tcheou, maltraité et emprisonné par le tyran Sheou. Son fils Wuh-Wang abattit le tyran et régna à sa place, 1122 A. C.

[5] Khi-tze; voir plus loin, note.

Symbolisme. Le soleil entré sous la terre (la nuit). Le sage, gouvernant les hommes, de l'obscurité même sait encore briller.

Note. — Ce texte semble dépeindre la lutte de la lumière contre l'obscurité (comme une sorte de mythe), du principe lumineux, actif, contre le principe réceptif et obscur. Il se réfère, semble-t-il, à la figure du koua qui représente la lumière sous la terre. C'est surtout le § 6 qui indique ce sens. Mais ce n'est peut-être aussi qu'un chant de louange en l'honneur de Khi-tze. Tout le commencement serait allégorique; ce qui serait plus conforme au genre du Shih-king.

Texte II. — 1. La lumière faiblissante (le jour finissant) dans son vol abaisse ses ailes (descend sous terre). Le sage dans sa route sait jeûner plusieurs jours (plutôt que d'abandonner la voie droite [1]); où qu'il aille, les grands parlent de lui (App.)

2. La lumière (dans sa route) est attaquée du côté gauche [2] et repousse l'assaut avec la force et la rapidité du cheval. (Ou bien : elle se répand à gauche avec la force et la rapidité d'un cheval qui sauve son cavalier.) (App.)

3. Elle va dans le sud et y fait prisonnier le grand chef (des ténèbres [3]). Elle ne peut souffrir aucun mal. (App.)

4. En allant du côté gauche (voir 2), on s'associe à la pensée du principe lumineux [3], lorsqu'il sort de son palais (pour se répandre sur le monde). (App.)

5. Khi-tze s'avance, la lumière l'emporte et triomphe définitivement. Ou bien : l'éclat répandu par Khi-tze est bienfaisant et assuré. (App.)

6. Lorsque la lumière ne brille pas encore et que les ténèbres règnent, la lumière s'élève d'abord dans le ciel, se répand, puis s'incline vers la terre. (Com. II. — Elle éclaire les quatre plages et entre en terre perdant sa mesure. Marche du soleil et du jour. (App.)

[1] C'est ce qui arriva à Kong-fu-tze; peut-être aussi à Khi-tze. Le sage rejeté par les insensés est comparé ici à la lumière qui s'abaisse vers la terre; de même celui dont la sagesse diminue, s'obscurcit. Il y a ici allégorie comme au Shih-king.

[2] La gauche représente les ténèbres d'après le commentaire *Tcheou-Yh*, etc.; l'occident.

[3] C'est un principe chinois que l'homme doit se conformer, s'associer non seulement aux pensées, mais aux mouvements physiques du ciel.

Note. — Cette section peint l'idée opposée à celle de la section précédente, la lumière faiblissante opposée à la lumière croissante. Tout y correspond à la figure. Mythe ou allégorie, ce chant a vraisemblablement pour objet principal, Khi-tze, le prince illustre à qui Wuh-Wang avait donné les provinces de l'est vers la Corée, après la chute du tyran Sheou. Oncle de celui-ci, il avait en vain cherché à l'arrêter dans ses déportements; Sheou l'avait mis en prison et il y resta jusqu'à ce que Wuh-Wang, triomphant, parvint à l'en délivrer. Ne croyant pas pouvoir se soumettre au vainqueur, il se retira à l'est, dans des régions que Wuh-Wang lui abandonna. Notre chant fait allusion aux événements de sa vie. C'est lui qui, dans le Shuh-King (p. V, l. IV), donne à Wuh-Wang le grand enseignement que Dieu avait révélé à Yu.

Koua XXXVII.

☲ 家 *Kiā* : famille, maison.

Texte I. — L'homme lui donne la prospérité, la femme la complète et la consolide.

Com. I. — La femme remplit les fonctions à l'intérieur; l'homme à l'extérieur. L'observance des règles dans leurs actes et leurs rapports, c'est le suprême droit du ciel et de la terre. Le chef de maison a la dignité, l'autorité suprême; il est appelé père-mère. Quand le père et le fils, les frères aînés et cadets, les époux, sont ce qu'ils doivent être, la maison est bien réglée et le monde est en ordre parfait.

Symbolisme. — Vent sortant du feu. Le sage parle selon la réalité et tient une conduite toujours bien réglée.

Texte II. — 1. Celui dont la maison est bien protégée n'aura rien à craindre. — C'est celui dont la volonté ne varie point. Com. II.

2. Si l'on n'a pas besoin d'aller au dehors, mais que les provisions soient accumulées dans l'intérieur de la maison, elle sera prospère. — Il faut douceur dans la prospérité. Com. II.

3. Si les gens de la maison sont graves et attentifs, craintifs et sachant regretter une erreur, tout ira bien. Si l'épouse et les enfants sont légers et bavards, la fin ne sera pas heureuse. — Si les uns ne faillissent pas, les autres manqueront aux lois de la famille. Com. II.

4. Pourvoir abondamment sa maison est une assurance de grands succès. — Ce sera quand la complaisance (des chefs) et la docilité (des subordonnés) seront en leur lieu. Com. II.

5. Avoir une maison puissante est pour le roi une source de sécurité (il ne devra pas craindre, etc...). — C'est quand il y a mutuelle affection entre ses membres. Com. II.

6. Droit, juste et plein de majesté, le roi aura une fin heureuse. — La vraie dignité restaure la nature en son état d'intégrité primitive. Com. II.

Koua XXXVIII.

☲ 睽 *Kwèi :* 1. Différent, opposé, éloigné [1], étrange ; 2. Regarder fixement.

Texte I. — *Kwèi,* temps mauvais où les petites affaires seules réussissent et les grandes point. (App.)

Symbolisme. — Feu au-dessus, eau en-dessous ; désunion [2]. Ainsi le sage cherche l'union et la distinction (juste et convenable de ce qui doit être distingué).

Texte II. — 1. Quand (il n'y a pas d'opposition, mais concorde que), toute cause funeste disparaît, (on revient à l'union comme) un cheval perdu qui revient de lui-même sans qu'on le cherche [3] (Com.). Si l'on rencontre

[1] Cp. *Kwāi-ī, kwēi lí, k'wēi kū* (out cast).
[2] Le feu et l'eau juxtaposés forment le symbole de la désunion, de l'opposition.
[3] Ou : Regarder au loin comme un cheval perdu qui revient de lui-même.

un méchant même, il n'en surviendra rien de fâcheux (on saura se préserver de ses coups ou éviter son contact corrupteur).

2. Si l'on s'accorde en route avec son chef, tout réussira. Com. II. On ne se trompe pas de chemin. — Ou : Si l'on rencontre son chef c'est qu'on ne s'est pas trompé de chemin. Com. Si l'on a un différent et qu'on se cherche et s'accorde, on se rencontrera sans effet funeste. (App.)

3. (Effets de la discorde, des luttes). On voit un char entraîné par la force, son bœuf saisi et arraché, son conducteur maltraité [1] et le nez coupé. Mais un commencement fâcheux peut avoir une bonne fin, si l'union se rétablit. (App.)

4. Seul au milieu de la désunion, si le banni rencontre ensuite un honnête homme, il pourra avoir des rapports pleins de droiture et les difficultés antérieures n'engendreront plus d'inconvénient (pour ces deux hommes).

5. Par l'union toute cause de souci disparaît, les parents sont unis. (Lit. se mordent la peau. Ce qui indique pénétration, union de sentiments. Com.) Où qu'on aille, plus de cause de regret. — On est approuvé de tous. Com. II. Le grand est sincère envers le petit. *Tcheou-Yih*, etc. Sens : Quand la désunion a disparu, les familles sont dans la joie, mangent abondamment. (App.)

6. Seul dans la désunion, le banni est comme quelqu'un qui voit un porc immonde ou un char plein de mauvais esprits. Il tend d'abord son arc pour tirer, puis le lâche. Si ce n'est point un méchant, un brigand ravisseur et que le sort lui soit favorable [2], le bonheur reviendra [3].

Com. I. — Le feu, se mouvant au-dessus et l'eau en dessous, forment l'opposition; de même deux sœurs vivant ensemble, mais ne s'entendant pas. L'attachement joyeux et intelligent fait que le faible et bon avance, s'élève et atteint le milieu, s'accordant ainsi avec le fort. Ainsi les petites affaires réussissent. Le ciel et la terre, bien que séparés, sont unis dans leur action. L'époux et l'épouse le sont également et doivent n'avoir qu'une seule volonté.

[1] Lire *yāo*, disgracié, ou plutôt *t'ièn*, accablé de maux : 夭 忝

[2] Litt. la pluie tombe, il la rencontre en chemin. Au premier moment l'honnête homme surpris veut user de violence; puis il se ravise et va travailler à rétablir l'union.

[3] Ou : l'aversion fuit. Phrase interpolée.

Tout ces êtres sont distincts et leurs opérations identiques. Le principe, l'opportunité de la distinction sont choses bien graves.

Koua XXXIX.

☵☶ 蹇 *Kién :* difficulté, danger, noble hardiesse.

Texte I. — Énergie dans les difficultés; peut réussir d'un côté et pas de l'autre. Par son succès se montre le grand homme. Sa perfection est heureuse et peut sauver des périls.

Symbolisme. — L'eau sur une montagne. Par la vertu de l'énergie, l'homme sage se corrige et perfectionne sa vertu.

Com. I. — *Kién* est difficulté, danger se présentant en face; si, voyant le danger, on sait rester ferme, quelle grande sagesse! Le succès ou l'insuccès vient de ce qu'on garde la voie droite ou que la sagesse est à bout. On reconnaît à cela l'homme vraiment grand et plein de mérites. Il faut rester ferme dans la justice et la bonté pour établir fermement un état. Oh! que le moment des difficultés a d'importance!

Texte II. — 1. Si l'on va (courageusement) aux choses difficiles, on reviendra comblé de louanges. — Com. II. Il convient d'être ferme.

2. Si le prince et ses ministres ont difficultés sur difficultés, ce n'est point (nécessairement) parce qu'ils recherchent leur propre avantage (ou : cela ne dépend pas nécessairement d'eux-mêmes). (App.)

3. L'un va aux difficultés et revient après au repos. Ou : qui va aux difficultés (courageusement) revient aux profits (en obtient). Dicton.

4. Un autre y va et revient uni à ceux qui les ont partagées. — Il faut être fidèle dans ses fonctions. Com. II. — C'est dans les difficultés que les amis se montrent. (App.)

5. Un autre y va également et revient plus éclairé et intelligent. — Il a la juste mesure. Com. II.

6. Un dernier y va de même et revient plein de mérite et de succès. Il atteint les qualités du grand homme.

Tout ceci peut s'expliquer d'une manière un peu différente. Par exemple : § 1. Si une entreprise est difficile, en revenir mérite les louanges. § 2. Si l'on va aux difficultés (sans crainte), on reviendra après au repos, etc.

Le tout illustre la première phrase du texte I : Les difficultés ont des issues variées selon la conduite.

Koua XL.

☳☵ 解 *Kieh:* 1. Délivrer, faire échapper, échapper au danger; 2. Disperser; 3. Ouvrir, séparer, s'ouvrir. Se dit du mouvement de la germination. (Cp. Aprilis.) 4. Résoudre une difficulté, une complication.

Texte et Com. I. — Si l'on réussit à faire échapper aux dangers, on gagnera les gens à soi et l'on aura des relations heureuses; on gardera le milieu. En tout ce qu'on fait, l'activité est chose utile et fait acquérir des mérites. *Kieh* est : se trouvant en danger, savoir agir et échapper. Quand le ciel et la terre ouvrent les pores (3e sens) des êtres, le tonnerre et la pluie se produisent. Alors les plantes et les arbres à fruit bourgeonnent. Bien important est le temps où tout s'ouvre.

Symbolisme. — Le tonnerre et la pluie forment le koua *Kieh*. Le sage est indulgent pour l'erreur, et traite les coupables avec douceur.

Texte II. — 1. Délivrer quelqu'un est chose excellente. — Quand le fort et le faible s'entendent selon la justice, il n'y a pas de faute à craindre. Com. II. (App.)

2. Délivrer est aussi heureux que, pour le chasseur, prendre trois renards et obtenir le prix, la flèche d'or. — Celui qui résout une difficulté, fait sortir d'une position difficile, est comme le chasseur qui prend, etc. (App.)

3. Si un porteur se met dans un char et qu'il survienne des voleurs, il sera attaqué et échappera difficilement; s'il abandonne sa charge, il pourra se sauver. (Com.) Pour un porteur aller en char c'est honteux; c'est attirer

sur soi les voleurs. Com. II. (App.) Il n'appartient pas à des gens du commun d'aller en char.

4. Échappez d'abord [1], et après cela les amis viendront témoigner leur fidélité (sinon ils vous abandonnent).

5. C'est au sage d'écarter (les maux) et de résoudre (les difficultés); s'il y réussit, il gagnera la confiance du vulgaire.

6. Si le prince est assez habile pour atteindre d'une flèche un faucon posé sur le haut d'un mur élevé, il aura le succès et saura disperser (*kieh*) les rebelles. (3e sens, Com. II.) (App.)

Koua XLI.

䷨ 損 *Sùn :* diminuer, abaisser, réprimer.

Texte I. — Si l'on s'abaisse, se réprime sincèrement, on obtiendra la félicité, on réussira en tout. On réprimera l'orgueil et l'amour du luxe, par l'exemple, en présentant des offrandes simples (deux corbeilles de grain); ce sera avantageux.

Com. I. — Pour cette offrande simple il y a un temps convenable; il y a un temps pour agrandir le faible et diminuer le fort. Diminuer le plein et remplir le vide doivent se faire conformément aux circonstances.

Texte II.— 1. Laisser ses propres affaires et aller promptement (au devoir) est une conduite qui sera sans regret; mais on doit bien considérer comment on doit ainsi s'abaisser, se réprimer (*sùn*). — On doit estimer surtout l'union des volontés. (Com. II.)

2. L'utilité générale, la prospérité requiert que l'on châtie le mal sans le diminuer ou l'augmenter (en appréciation) et en observant la stricte vérité et la justice. Com. II. (App.)

[1] Le mot qui signifie ordinairement gros orteil est expliqué par les commentateurs comme ayant ici le sens de *tchū* commencement, d'abord.

3. Si trois hommes marchent ensemble, qu'un d'eux quitte [1] (ses compagnons) et l'homme qui vient seul après eux en trouvera un. (Ainsi il y aura deux couples d'amis.) — Quand trois hommes sont ensemble, il y a des différends, des soupçons. Com. II.

4. Diminuer le mal chez quelqu'un c'est précipiter le moment où il sera joyeux et content.

5. Augmenter les biens de quelqu'un par de riches présents [2] qu'il ne peut refuser [3], ce sera un avantage capital, une bénédiction d'en haut. Com. II. (App.)

6. Agrandir ainsi sans diminuer est chose excellente en toute manière. Le roi (en ce faisant) gagnera ainsi des sujets (qui seront comme sans famille) entièrement dévoués au souverain. (App.) Ainsi il arrivera au comble de ses désirs. Com. II.

Symbolisme. — Montagne sur eau stagnante. Le sage réprime ainsi sa colère et arrête ses désirs (comme la montagne presse l'eau).

Note. — Ce chapitre a pour objet les devoirs de l'inférieur et du supérieur; il est formé d'une suite de sentences contenant comme idée principale celle de diminuer, réprimer, et le contraire, augmenter, faire prospérer.

Koua XLII.

䷩ 益 *Yī :* augmenter, agrandir, enrichir, s'élever, grandir.

Texte I. — *Yī* est succès en ce qu'on fait, triomphe sur les difficultés.

Com. I. — Diminuer le grand, augmenter le petit, c'est la joie du peuple. Faire descendre les biens sur les petits, c'est une conduite brillante. Tout prospérera si les principes essentiels sont observés. Par l'impulsion d'en haut

1 Litt. diminuer d'un homme, *sùn yih zhīn ;* pour éviter les querelles.

2 Litt. de tortues à vingt écailles, très rares et précieuses. Il s'agit de dons du roi.

3 Par convenance.

et la docilité en bas, il y a progrès constant, sans limite. Le ciel donne, la terre produit; leur production augmente sans cesse. Tout accroissement s'opère en son temps.

TEXTE II. — 1. Il est avantageux (pour soi-même) de faire de grandes et utiles choses. C'est une assurance de prospérité sans regret.

2. Augmenter ses biens par des dons précieux que l'on ne doit pas refuser [1], c'est assurer une prospérité constante. Si le roi fait des offrandes à Shang-ti (Dieu) ce sera une cause de bonheur. (App.)

3. Si l'on augmente ses biens par ses efforts, en se donnant de la peine, on les gardera fermement. Si l'on est droit, juste, gardant le juste milieu, on obtiendra une haute fonction [2]. (App.)

4. Si le ministre agit avec droiture, les avis qu'il donnera au roi seront suivis avantageusement, même dans les cas les plus graves tels que celui du transfert de la capitale [3]. — Ses avis ont pour but l'accroissement de la prospérité. COM. II.

5. Celui qui a le cœur droit, cherchant le bien des autres, aura sûrement un grand succès; on sera affectionné à sa bonté. — Il arrivera à ses fins. COM. II. (App.)

6. S'il en est que personne ne favorise (*yī*), mais qu'on contrarie, qu'on attaque et blâme constamment, c'est que leur cœur n'est pas droit et fidèle. C'est un grand mal. (App.)

SYMBOLISME. — Vent et tonnerre figurent l'accroissement. Ainsi le sage, s'il voit du bien, le fait grandir; s'il voit du mal, il le corrige.

Note. — Cette section développe l'idée de la prospérité croissante, de ses moyens, §§ 1, 2, 3, 4, 5, et de ses obstacles, § 6. Ces deux sections s'entre-croisent.

[1] Même chose qu'à XLI. Le COM. II ajoute : dons venant de l'extérieur, de ceux qui n'ont pas un prince juste!

[2] Litt. en se présentant au roi il aura un insigne de fonction à montrer. On devait le porter avec soi, en ce cas.

[3] Allusion à un passage important du Shuh-king, IV, 7. Pan-keng la transporte à Yin.

Koua XLIII.

䷪ 夬 *Kwài :* 1. Rivière divisée en branches; diviser, couper, disperser; 2. Décider, régler définitivement, résolu, tranchant; 3. Habileté, art, prudence.

Texte I. — Allant à la cour du prince on doit y faire appel avec sincérité. En cas de différend, on doit avertir ses concitoyens qu'il n'y a pas avantage à recourir aux moyens violents, aux armes, mais qu'il faut faire décider par le pouvoir judiciaire.

Com. I. — *Kwài* est « décider, régler ». Le fort le fait pour le faible. Il faut, en cela, fermeté et douceur, résolution et concorde. « Appel sincère » dans une difficulté grave. Le recours aux armes fait périr ce qu'on tient le plus à avoir. Le fort emporte le bon et c'est tout.

Texte II. — 1. Celui qui marche en faisant parade de sa force [1] échouera dans ses entreprises. Il aura à s'en repentir. — Vaincu, il s'en ira plein de regret. Com. II. (App.)

2. Celui qui est prudent et appelle à temps à son aide, dans une attaque, n'aura rien à en craindre (opposé du paragraphe précédent). — Il a pris le bon moyen. Com. II.

3. Celui qui met sa force dans ses mâchoires [2] aura malheur. Le sage est résolu, réglé; partout il va seul. S'il lui survient des désagréments qui lui attirent la malveillance [3], il n'en subira aucun résultat fâcheux. — Le sage est résolu, bien réglé, partant il ne se crée pas de regret. Com. II

4. Si l'on va comme manquant de point d'appui [4], avançant pas à pas et comme conduisant un troupeau de moutons, par le fait même de cette

[1] Litt. qui marche en portant ses doigts de pied en avant, avec force. Peut-être « celui qui met sa force à marcher fièrement. » L'homme vulgaire qui veut l'emporter par la violence.

[2] Ses vanteries. — La force, la violence se montre sur son visage. Com. II.

[3] Litt. s'il rencontre la pluie et que, mouillé, il soit l'objet de la malveillance, des méchants dires.

[4] Litt. « cul sans peau, » expression proverbiale. Cp. notre expression : « aller comme une manne sans fond, » pour dire : aller étourdiment.

lenteur prudente on n'aura point de cause de regret. On ne se fiera pas à tout ce qu'on entend dire. (App.) 3e sens.

5. Ferme et résolu, comme un mont couvert d'artemisias, suivant le chemin du milieu, on n'aura point de regret. (App.)

6. Si l'on n'a personne que l'on puisse appeler à son secours (bien que ferme et habile), on aura à la fin des revers. (App.)

(Ceci devrait suivre § 2 et peut avoir été inspiré par la forme de l'hexagramme, où la ligne 1 est seule de son espèce).

Symbolisme. — La ligne faible (coupée) au haut de cinq fortes représente l'appel (du petit) à la cour du prince. — Le ciel sur l'eau stagnante représente la décision ferme. Si le sage, en donnant des émoluments à ses inférieurs, veut rester fidèle à la vertu, il devra être très prudent.

Note. — Ce passage a rapport à la décision prompte et ferme, directement et indirectement par le contraire; la circonspection qui calcule et avance prudemment. Le § 6 pourrait avoir été ajouté par Wen-Wang.

Koua XLIV.

䷫ 姤 *Keú :* épouser, accoupler; unir, attacher; rencontrer inopinément.

Texte I. — Si une femme est forte et hardie, il n'est pas bon de l'épouser.

Com. I. — On ne pourra rester longtemps avec elle. Le ciel et la terre s'unissent et toutes choses en reçoivent leurs formes. Quand le fort atteint le milieu et la justice, le monde prospère grandement. Grande est l'importance de l'union sexuelle et des êtres ainsi que ses principes.

Texte II. — 1. Être attachée (2e sens) à une quenouille d'or peut être avantageux, mais dès qu'on fait un mouvement on voit le mal (de l'attache). Ainsi un animal pris dans des liens sera bien embarrassé dans sa marche. (Image de la condition de la femme; un lien d'or est toujours un lien.) (App.)

2. Une besace contenant du poisson est chose bonne, mais ne nourrit pas les hôtes (si l'on ne prépare pas ce poisson pour eux). Com. II. Elle ne va pas aux hôtes. (Ceci se rapporte au rôle de la femme mariée, maîtresse de maison.)

3. Si l'on va pas à pas comme sans peau à l'anus (avec prudence et calme), les difficultés que l'on rencontrera ne causeront pas grand dommage. (Explication de la signification : rencontrer. Ceci est d'ailleurs une interpolation.) (App.)

4. Une besace sans poisson est chose funeste. — Elle éloigne les gens. Com. II. Même idée qu'à § 2; reproduite pour faire nombre.

5. Si l'on tient ses bonnes qualités protégées et maintenues comme des courges sous un néflier [1], elles recevront les bénédictions du ciel. — Si l'on garde le milieu et ne néglige pas les lois du ciel. Com. II.

6. Avoir la tresse liée, est chose fâcheuse. (Il s'agit de la jeune fille; tant qu'elle a la tresse liée c'est qu'elle n'est pas mariée et en est peu satisfaite), Com. II. Avoir une grandeur qui se perd, se détruit.

Note. Les §§ 2, 4, 5 semblent expliquer le mot *pao,* envelopper, couvrir, protéger, ballot, besace. Mais leur place ici ne s'explique bien que comme nous l'avons fait.

La tournure donnée au § 5 a pour but de rendre les termes plus compréhensibles. Les Chinois s'expriment autrement, en disjoignant les idées: « Le néflier recouvre, enveloppe la courge; si l'on développe les bonnes qualités, il y aura des bénédictions venant du ciel. » C'est le style du Shih-King. — Il s'agit principalement de la femme, mariée ou non.

Symbolisme. — *Keu* est rencontrer, s'unir; le faible s'unissant au fort.— Le ciel au-dessus du vent forme le koua *keu*. Le prince (*K'eu*), en promulguant ses ordonnances, instruit et dirige le monde entier.

[1] Litt. le néflier couvre la courge; protéger les vertus, les talents, c'est un acte qui reçoit les bénédictions du ciel.

Koua XLV.

☷☱ 萃 *Ts'ui* : réunion, agrégation; agrégation de peuple prospérant; état florissant; touffe de plantes, de tiges entremêlées.

Texte I. — Le roi qui sert fidèlement le temple des ancêtres, prospérera et se montrera grand; il consolidera sa puissance. S'il présente des victimes de premier ordre, il sera heureux et réussira en tout.

Com. I. — *Ts'uí* est « agrégation en harmonie »; docilité joyeuse et force juste correspondant l'une à l'autre. De là, agrégation vivant en concorde. Le roi, servant le temple des ancêtres, y faisant des offrandes avec une piété filiale parfaite, fait voir sa grandeur. L'union ainsi formée sera bonne et juste. En présentant les grandes victimes, il se conforme aux ordres du ciel. En cette union, on peut voir les sentiments du ciel, de la terre et de tous les êtres [1].

Symbolisme. — Eau stagnante au-dessus de la terre. Ainsi le sage prince tient ses armes en ordre pour se garder contre les attaques imprévues.

Texte II. — 1. Si la sincérité ne dure pas jusqu'à la fin, il y aura tantôt union, tantôt désordre, discorde. Si alors on en appelle à l'union, il y en aura qui riront de ces appels. Mais qu'on ne s'en effraie pas; si l'on continue on aura lieu de s'en applaudir. – On doit agir ainsi quand les esprits sont en discorde. Com. II. (App.)

2. Avoir un guide que l'on suit est chose excellente. Si l'on y est fidèle on recueillera de grands avantages de sa conduite. — On ne perdra pas le milieu atteint. Com. II. (App.)

3. Celui qui soupire après l'union qui ne règne pas, s'il n'y gagne rien, n'en retirera pas de désavantage.

[1] Les hommes vivant en harmonie font voir les sentiments d'harmonie et de concorde qui meuvent le ciel et la terre et doivent mouvoir tous les êtres. Les Chinois attribuent un certain degré d'affection à toute la nature.

4. L'union est un grand bien, sans suite fâcheuse. (Simple horoscope interpolé.)

5. L'esprit d'union chez les gens en dignité est chose heureuse. Si quelqu'un ne sait pas gagner toute la confiance, qu'il élève sa vertu, la rende ferme et constante et il y parviendra sans manquer.

6. (Si la concorde manque) que l'on supplie, fasse des présents, prie et pleure, et l'on ne regrettera pas ses efforts, on réussira. — C'est quand la paix ne règne pas. Com. II. (App.)

Koua XLVI.

䷭ 升 *Shāng* : monter, s'élever, prospérer, grandir.

Texte I. — Quand les commencements heureux grandissent, apparaît l'homme vraiment grand. S'il avance en restant juste, il sera heureux.

Com. I. — Le petit en son temps peut s'élever. Le fort condescendant et doux garde le milieu et agit convenablement (envers le petit). De là naît grande prospérité. Ainsi l'homme vraiment grand se manifeste. Il est loué de tous, ses desseins réussissent. (App.)

Symbolisme. — Un arbre croissant au milieu de la terre figure *shang* « monter ». Ainsi l'homme supérieur, s'attachant à la vertu, accumule les petits mérites, pour la rendre grande et élevée.

Texte II. — 1. S'élever honnêtement est bien. — L'homme devenant grand est applaudi. Com. II.

2. Quand on est droit et juste on peut (s'élever jusqu'à) faire le sacrifice du printemps [1]. — On sera heureux. Com. II.

3. *Shang* « monter ». Ex. : Monter en un lieu, dans une ville.

4. Que le roi porte ses offrandes au mont *Khi* [2], c'est un gage de bonheur (un moyen de grandir et de prospérer). (App.)

[1] Pour cela il fallait être prince.

[2] Mont situé au pied de la capitale des souverains de Tcheou.

5. « Monter un escalier heureusement », c'est réussir en un grand projet. Dicton.

6. S'élever de l'obscurité ne se peut faire que si l'on est constamment droit et juste. — Quand on est au sommet, souvent on diminue et perd ses biens. Com. II. (Comparez Com. I.) (App.)

Koua XLVII.

☱☵ 困 *K'uán :* détresse, abattement, dureté, sévérité, mauvais traitements.

Texte I. — Droit et ferme, le grand homme sera heureux. Qu'il ne se fie pas à tout ce qu'on lui dit. — *K'uán* est le fort saisi, emprisonné, en détresse.

Com. I. — *K'uán* est celui qui est dans la détresse, le danger. Si alors même il ne perd pas sa grandeur d'âme, c'est vraiment un grand homme. L'homme grand prospère s'il reste fermement vertueux. Mais qu'il ne se fie pas aux dires; les estimer hautement c'est s'exposer à sa perte.

Symbolisme. — Marais sans eau, cela figure la détresse. — Le sage expose même sa vie pour atteindre son but.

Texte II. — Exemples de détresse : 1. Un homme pressé contre le pied d'un arbre, poussé dans une caverne obscure, ne pouvant pendant très longtemps [1] voir personne à qui recourir. (App.)

2. Cet homme est dans la détresse quant au boire et au manger. Mais tout à coup apparait la couverture rouge (du char du roi [2]) (ou le secours), il est délivré, il pourra offrir des dons et sacrifices [3], il châtiera les méchants sans éprouver de dommage. — La ferme droiture est digne d'éloges. Com. II. L'arrivée du roi ou des gens le sauvent. (App.)

[1] Litt. 3 ans.

[2] Ou bien : les habits rouges, les gens du peuple.

[3] En reconnaissance; il aura retrouvé la fortune. Les gens du roi qui accompagnent le monarque l'ont délivré.

3. Serré contre un rocher, poignant (pour se soutenir) dans des buissons pleins de grosses épines, ou rentrant dans sa maison et n'y trouvant pas sa femme (enlevée par des brigands). — Cas douloureux, mauvaise fortune. Com. II.

4. (Autre cas.) Homme avançant avec précaution, en détresse et quant à l'argent et quant à son char (qu'il a perdu); il est en grand danger d'être pris.

5. (Id.) Homme auquel on a entaillé le nez et les pieds, maltraité par les gens du peuple [1]. — S'il sait encore rester ferme et digne, il pourra utilement offrir le sacrifice.

L'homme au nez entaillé [2] figure celui qui échoue dans ses entreprises. S'il reste ferme dans la justice, il retrouvera le bonheur. Com. II.

6. Un homme en détresse, pris dans des buissons épais, sur une hauteur exposée aux dangers et qui se dit : si je bouge, je le payerai cher. — Quand on éprouve le repentir, on peut corriger le mal et alors on sera heureux. Com. II. (App.)

Note. — Nous avons ici tous exemples de cas de détresse. La seconde phrase du § 6 n'est qu'un *à-propos* sans rapport direct avec le commencement. Elle y fait un singulier effet, mais on y voit encore le joint.

Le § 5 paraît plus difficile à expliquer. D'après le commentaire, cela signifie : celui qui, tout en échouant dans une entreprise louable, n'en conserve pas moins son calme et sa dignité, pourra retrouver les faveurs de la fortune. Il est vraisemblable que c'est là l'idée générale de la section, la morale à en tirer, et le langage chinois a des choses bien plus extraordinaires encore.

Que dire de l'explication des commentateurs anciens et modernes : « La 5e ligne, non coupée, nous représente un homme qui a le nez et les pieds coupés; il est serré par les blouses rouges, mais il est à l'aise dans ses mouvements et content! »

[1] Les chemises rouges. Tout cela est expression consacrée et veut uniquement dire : maltraité. Cp. notre expression : « casser bras et jambe » pour dire « rouer de coups » ou même simplement « faire perdre courage. »

[2] C'est là une expression consacrée qu'on ne doit pas prendre à la lettre. Le Chinois est habitué à cette disproportion entre les termes et le sens.

Nous croyons donc que le premier commentaire a trouvé le vrai sens du morceau : « celui qui, en danger même, est encore calme et content, qui dans la plus grande détresse ne perd pas sa rectitude, source de bonheur, est vraiment le *sage.* S'il s'affermit ainsi il sera grand et heureux. »

Koua XLVIII.

䷯ 井 *Tsìng* : puits.

Texte I. — On peut changer de place une ville, mais pas un puits. On ne le perd pas, on ne l'acquiert pas (il est ou n'est pas). On y va, on en vient. Il est d'une grande utilité. Si l'eau se dessèche, si la corde casse ou manque, que le seau soit brisé, ce sont de fâcheux accidents.

Com. I. — Le bois dans l'eau et au-dessus de l'eau figure le puits. Un puits bien ménagé ne s'épuise pas. Quand un de ces accidents arrive, c'est qu'on n'a pas fait ce qu'il fallait.

Symbolisme. — Eau par-dessus des arbres figure le puits. Ainsi le sage anime le peuple et l'excite à l'affection mutuelle.

Texte II. — 1. Un puits boueux ne peut servir à l'alimentation; un vieux puits (desséché) n'attire pas même les oiseaux; ils ne s'y rassemblent plus, n'y séjournent plus. Com. II.

2. Un puits, un vivier, qui par un trou laisse échapper les poissons, ou dont le seau est percé, brisé, laisse couler l'eau, ne peut plus servir. (Com. II.)

3. « Le puits est plein de boue et ne peut plus donner d'eau à boire. Nous en sommes affligés, car auparavant on pouvait en tirer l'eau et s'en servir. Si le prince (qui souffre cela) était intelligent, nous pourrions en retirer de grands avantages [1] » Prière adressée au prince. (Com. II.)

[1] Il s'agit d'un puits public et d'une époque où il n'y en avait pas beaucoup, où, par conséquent, le puits public était de la plus haute importance pour une cité.

4. Un puits bien construit, citerné, est une chose de haute utilité.
5. Quand le puits est bien clair, on boit à sa source fraîche et pure.
6. Un puits bien rempli d'eau et non recouvert est l'emblème de la sincérité, de la droiture et un symbole de bonheur.

Note. — Tout ceci a le double but de faire comprendre l'utilité du puits public dans une cité et d'engager son chef à veiller à son parfait entretien; en outre de donner une instruction morale que la dernière phrase nous révèle, et qui est contenue sous ces symboles. C'est un vrai chant du Shih-King.

Un commentaire (Tcheou-Yih pi-tchi, etc.) porte ceci : L'eau montant, le puits plein d'eau, c'est le sage qui exhorte et aide le peuple travailleur et besogneux.

Koua XLIX.

䷰ 革 *Koh* : 1. Peau, cuir, tanner, écorcher; 2. Changer, différer.

Texte I. — Quand (on change) et qu'on devient sincèrement droit, on sera après cela constamment sans regret.

Com. I.— L'eau et le feu, arrêtant mutuellement leur action, figurent *koh*. Il en est de même de deux sœurs habitant ensemble et de volontés différentes, opposées.

Après un certain temps, se montrer sincère, c'est changer, se corriger; on inspire alors la confiance. Par le talent et l'intelligence, on acquiert la satisfaction; par de grands progrès en vertu, on acquiert la rectitude. Quand on change de cette manière, tous les sujets de regret disparaissent.

Le ciel et la terre changeant, les quatre saisons s'accomplissent.

Tang et Wuh-Wang changèrent le décret céleste [1]. Ainsi ils obéirent au

[1] Tang est le chef de la dynastie Shang, qui enleva le trône au dernier des Hia (1re dynastie), devenu tyran. Wuh-Wang renversa de même le dernier des Shang et lui enleva le décret céleste qui l'avait fait roi.

ciel et répondirent au désir des hommes. Grand, en effet, et bien important est le moment des changements.

Symbolisme. — L'eau sous le feu figure le changement. L'homme supérieur règle ses calculs [1] d'après les changements du ciel et annonce les temps et les saisons. — Dans les marais même il y a du feu.

Texte II. — 1. (1er sens.) Pour lier on emploie une lanière de cuir jaune. — Ainsi lié, on ne peut se mouvoir. Com. II.

2. Si l'on sait, après quelque temps (le jour fini), changer et se corriger, tout ira bien; on s'épargnera tout regret. — On aura du succès dans ses actions. Com. II. (App.)

3. Si l'on corrige le mal, qu'on soit ferme dans les difficultés, et qu'on change de conduite avec mûre délibération, on deviendra juste et ferme.

4. Quand on s'est corrigé, que toute faute a disparu, que la droiture ferme est rétablie (dans le cœur), on change son destin [2]; c'est la voie du bonheur.

5. Le grand homme change à propos comme le tigre change les lignes de sa peau. Sans consulter le sort, on a confiance en lui (dans ses changements d'ordre). — La beauté de la peau du tigre, comme la sagesse de l'homme supérieur, devient de plus en plus brillante. Com. II. Cp. XIV, § 5.

6. Le sage change ses voies (quand il faut) comme le léopard. L'homme vulgaire change son visage — pour plaire aux grands; Com. II, au prince. — Corriger le mal, se tenir ferme dans la droiture, sont choses éminemment utiles. (App.)

Note. — Le § 1 prend le mot *koh* dans le sens de cuir; les autres dans l'acception de changement, changement de conduite, correction; changement d'ordres, de dispositions chez le sage et le grand; changement des saisons, le plus important de tous, dit un commentaire.

[1] Le calendrier.
[2] On arrête les maux que le ciel envoie au coupable.

Koua L.

䷱ 鼎 *Ting* : chaudron à trois pieds, vase du sacrifice, sacrifice.

Texte I. — Le chaudron est un symbole de principe heureux; de développement prospère.

Com. I. — Les saints cuisaient leurs offrandes pour honorer Shang-ti et faisaient de grands festins pour entretenir les hommes saints et sages.

La docilité et la finesse d'ouïe, la clarté de la vue chez le faible qui progresse et s'élève, qui garde le milieu, obéit au puissant et s'accorde avec lui, tout cela donne la prospérité et le succès.

Texte II. — 1. Quand le chaudron est retourné, on peut aisément en faire tomber ce qui est mauvais, — et s'attacher au bien. Com. II. — Une concubine qui a un fils n'aura point de regret d'avoir été prise comme telle.

Note. — Nous avons ici deux proverbes signifiant que « le bien peut venir du mal. » Le fils de la concubine peut devenir héritier, et en tout cas assure une position honorable à sa mère. (App.)

Tout le reste du commentaire est du même genre, qui n'est pas étranger au Shih-King.

2. Chaudron plein de fruits. — Mon chaudron est plein, mais mon commensal ne peut venir à moi. — Symboles des peines perdues ou d'un cœur vertueux. (App.)

3. Si les oreilles du chaudron sont enlevées, son usage est empêché. (On ne peut ni le lever, ni l'emporter. Com.) — La chair grasse du faisan (qui y cuisait) ne pourra être mangée. Mais une heureuse circonstance survenant dissipera les soucis. (Symbole de malheurs réparés. (Cp. App.)

4. Si le chaudron a le pied brisé, les aliments préparés pour le prince sont renversés; tout l'extérieur en est souillé. (Symbole du manque de fidélité.)

5. Un chaudron aux oreilles, aux anneaux d'or, représente la prospérité venant de la fidélité. (App.)

6. Un chaudron aux anneaux de jade représente une grande prospérité, pour qui tout est avantage. Elle arrive quand le fort et le faible observent la mesure.

Note. — Ce genre de symbolisme est assez bizarre, mais il est assuré par les explications des plus anciens commentaires qui reconnaissent ce sens aux expressions chinoises. Ce n'est, du reste, pas plus singulier que nos termes familiers : panier percé, faire danser l'anse du panier, panier sans fond, panier (boîte) à surprise; ni qu'un passage d'un dictionnaire qui contiendrait ces expressions. Comparez encore : main-chaude, mainlevée, main-forte, avoir la main, sous-main, etc.

Symbolisme. — Le feu entrant dans le bois figure « cuire. » Le sage garde sa dignité et maintient son destin céleste.

Koua LI.

☳ 震 *Kán :* tonnerre, effroi répandu, crainte.

Texte I. — Le tonnerre approchant répand l'effroi; les rires, les causeries s'arrêtent subitement. Le tonnerre terrifie cent lis, mais ne doit pas arrêter la cuiller du sacrifice aux esprits [1].

Com. I. — Cet effroi a d'heureux résultats. Les rires et les causeries gardent ainsi la mesure. Le tonnerre terrifie ce qui est loin comme ce qui est près. Mais on doit, quand même, garder le temple des ancêtres, les autels des génies du sol et présider aux sacrifices (malgré l'effroi, on ne peut les interrompre).

Texte II. — 1. Le tonnerre approchant, on est plein d'effroi; puis quand il est passé, on sourit et on parle tous ensemble (on passe de la crainte à la joie).

[1] Le tonnerre peut arrêter tout, mais pas le sacrifice.

2. Quand le tonnerre gronde, le danger arrive, on croit devoir tout abandonner et se retirer en un lieu sûr et élevé. Qu'on ne s'obstine pas à rechercher alors ce qu'on a abandonné; on le retrouvera quelque temps après. (Quand le danger sera passé.)

3. Le tonnerre émeut, agite; il pousse à agir justement.

4. Le tonnerre approchant trouble et interdit [1], (avant même l'éclair. Com. II).

5. Le tonnerre allant et venant répand l'effroi; mais on doit tâcher de ne pas abandonner les affaires entreprises. Même dans le danger pressant, on doit garder le milieu.

6. Le tonnerre répand l'effroi et fait partout regarder avec trouble et crainte. S'il atteint et frappe, il causera un grand mal [2]. Mais s'il ne frappe ni tel personnage, ni ses voisins, ce ne sera point un mal et fera seulement jaser les habitants d'une même maison.

Quand le tonnerre gronde, que l'orage éclate [3], le sage recherche la cause de ce fait (et tâche de profiter de l'avertissement céleste).

Symbolisme — Le tonnerre répété forme l'hexagramme. Le sage, plein de crainte et de scrupules prudents, observe et corrige.

Koua LII.

☶ 艮 *Kân :* ferme, tenir droit, bien réglé, arrêter, reposer.

Texte I. — L'homme ferme s'oppose résolument (au mal) sans tenir compte de lui-même. Devant traverser un endroit, il ne regarde pas qui y est (mais le fait résolument) et ne faillit point.

Com. I. — *Kân* signifie s'arrêter, tenir ferme, en bon ordre, agir ou s'arrêter selon l'occasion. Quand l'acte et sa cessation ont lieu en temps

[1] Comparez l'expression 泒人.

[2] Ou il corrige le mal.

[3] Quand le tonnerre gronde, on doit se recueillir. Cp. *Siao-Hio,* p. 129.

convenable, la conduite est belle et intelligente. « Rester à sa place », cela veut dire que les grands et les petits sont en rapport, mais sans usurpation ni entre-croisement. Celui qui est ferme et attentif à son devoir ne se recherche pas lui-même. Marchant dans son jardin, il ne voit pas même qui s'y trouve.

Symbolisme. — Deux montagnes superposées forment le koua. Ainsi l'homme supérieur pense à ne pas dépasser les bornes de ses fonctions.

Texte II. — 1. (On doit) tenir fermes ses pieds; i. e. être toujours d'une ferme droiture. — Ne jamais perdre sa droiture. Com. II.

2. « Arrêter le mouvement des jambes [1] ». Si, devant s'arrêter, on ne peut aider celui qui marche devant soi, on doit en avoir du déplaisir. — On doit aider et se rendre au cri d'appel. Com. II.

3. Se tenir ferme à sa place et le corps [2] bien tenu (c'est ainsi que l'on doit être).

4. Tenir le corps droit et ferme, c'est une bonne manière. — On doit tenir le corps entier tout droit. Com. II. (Répétition du § 3 pour en avoir six. Tenir le corps droit est un précepte essentiel des rites chinois.)

5. Tenir ses mâchoires de sorte que les paroles sortent de la bouche avec ordre et mesure, cela exempte de repentir. — On sait ainsi conserver le milieu. Com. II.

6. Être tout appliqué à rester ferme dans le bien est une disposition très heureuse. — On peut ainsi être juste et droit jusqu'à la fin. Com. II.

Note. — Tout ceci illustre le sens « tenir droit, bien réglé » et se réfère aux rites du maintien extérieur qui prescrivent de se tenir toujours droit et de ne pas même s'asseoir sur un siège qui n'est pas droit. (Voir *Siao-Hio.*)

[1] Ou les tenir droites et bien posées.

[2] Litt. les côtes. Cp. *Siao-Hio,* p. 128.

Koua LIII.

☴☶ 漸 *Tsièn :* avancement, progrès, graduellement, aller pas à pas; se marier, retourner chez ses parents pour les visiter (dit d'une femme).

Texte I. — Se marier, pour une femme, est chose heureuse.

Com. I. — « Avancer » est aussi obtenir une dignité, acquérir des mérites. Si l'on agit avec justice et droiture, on pourra gouverner parfaitement son État et y faire régner la justice. — La dignité du grand exige qu'il garde le milieu. — Si l'on se tient ferme en sa vertu et se montre doux, docile, on n'épuisera pas ses forces et son action. (Moyen de conserver son avancement, sa grandeur.)

Symbolisme. — Bois sur une montagne figure s'élever (avancer), se tenir droit. Le sage se maintient en sainteté et améliore les mœurs du peuple.

Texte II. — 1. Les oies sauvages vont pas à pas s'approchant de la rive [1]. — Un jeune homme circonspect n'aura point à se repentir quoi qu'on dise.

2. Ces oies vont pas à pas vers des rochers où elles auront à manger et à boire; joyeuses et contentes (de leur prudence persévérante), elles y sont tout à l'aise — et n'y ont pas une satisfaction vaine. Com. II [2].

3. Ces oies vont pas à pas vers un monticule sur la terre sèche (elles n'y trouvent rien). Ainsi un époux part pour une expédition dont il ne revient pas. — Il quitte pour toujours sa compagne. Com. II.

Ainsi une épouse a conçu un enfant qu'elle ne pourra élever (faute du soutien de son époux). Il faut arrêter les brigands, causes de ces malheurs [3]. — On doit se protéger l'un l'autre. Com. II.

[1] Toute la section roule autour du mot avancer pas à pas, prudemment et patiemment. Chaque paragraphe commence une strophe à la manière du Shih-king. (Cp. p. 17.) Ici la circonspection du jeune homme est comparée à la marche prudente des oies.

[2] Résultat de la marche prudente et prévoyante.

[3] Les oies sont déçues; l'époux et l'épouse également. La dernière phrase est un hors-d'œuvre, interpolé.

4. Les oies avancent pas à pas vers un arbre. Qui gagnera les grosses branches y sera bien, pourra s'y reposer.

5. Elles s'avancent vers une hauteur [1] qu'elles atteindront difficilement et tardivement. — Ainsi une épouse est trois ans sans enfant, mais à la fin plus d'empêchement; elle obtient l'objet de ses désirs. (Com. II.) (Il faut être patient et ne point désespérer; patience et longueur de temps font plus que force.)

6. Elles avancent pas à pas vers une hauteur; quand elles y seront, elles pourront donner à leurs ailes toute leur beauté en les déployant. — Plus rien ne trouble quand on a atteint son but. (Com. II.) (Patience et succès.)

Koua LIV.

䷵ 歸妹 *Kvèi-Mei :* marier une jeune sœur, une jeune fille.

Texte I. — On doit corriger le mal ou l'on n'aura aucun avantage. (Phrase mutilée. Voir II, § 1.)

Com. — Marier une jeune sœur est un devoir suprême prescrit par le ciel et la terre (à ses frères). Quand le ciel et la terre sont sans relation, les êtres ne naissent pas. Marier une jeune fille est le principe et la fin de l'homme; c'est un acte qui cause la joie.

Texte II. — 1. Marier une sœur cadette en la donnant comme femme secondaire (c'est la mettre dans la position d'un boiteux qui marche encore [2], mais mal). Ainsi cette jeune fille est épouse, mais dans une condition inférieure. Corriger cet abus sera chose excellente. — Cela se fait constamment. Com.

2. Elle est comme un borgne qui voit encore, mais mal (qui ne voit que

[1] Au § 3 le monticule figure le lieu inculte et désert; ici c'est la difficulté de parvenir, le retard, la lenteur qui ne doit point faire reculer.

[2] C'est un boiteux qui marche, car marcher en boitant...

d'un œil). Il lui sera avantageux de vivre retirée et ferme en sa vertu [1], de ne point faillir aux règles du devoir. Com. II.

3. La jeune fille mariée par devoir de soumission est souvent donnée comme femme secondaire. — Cette soumission n'est pas bonne. Com. II.

4. La jeune fille à marier cherche à retarder le moment [2]. — Modeste, elle n'a pas hâte de suivre un homme. Com. II. — Mais bien qu'elle retarde son mariage, le moment viendra malgré tout. — Malgré tout, cela se fera. Com. II. (App.)

5. Quand l'empereur Ti-Y maria sa sœur, les manches (le vêtement) de la mariée étaient moins richement ornées que celles de sa plus jeune sœur [3]. Elle était comme la lune presque pleine (quant à sa vertu, de modestie, de soumission. (App.) C'était de très heureux augure. Telle fut sa noble conduite. — Ainsi elle maintint sa dignité dans la droiture. Com. II.

6. Qu'une femme reçoive une corbeille vide de fruits (entièrement vide, Com.), ou qu'un homme acquière une brebis qui n'a plus de sang, ils n'en retirent pas d'avantage. (Cp. App.)

Note. — La première partie de ce paragraphe fait allusion aux présents de noce; la seconde n'est qu'une comparaison sans rapport direct avec le sujet principal, comme l'ont déjà remarqué les commentateurs.

Symbolisme. — Le tonnerre au-dessus d'un marais forme le koua. L'homme supérieur, pour s'assurer une fin heureuse, pense au malheur.

Koua LV.

䷶ 豐 *Fâng :* 1. Abondance, richesse, grand nombre d'amis; 2. Avoir en abondance, multiplier; 3. Grandeur, élévation.

Texte I. — Le prince qui possède la grandeur, l'abondance, doit être sans désir inquiet; il est comme le soleil à midi.

[1] Avantageuse est la ferme vertu d'une femme qui vit retirée.

[2] Ceci est un précepte.

[3] Preuve de sa vertu, de sa modération, etc., ou résultat du décret de son frère. (Voir koua XI, texte II, § 5.) La mariée avait perdu sa qualité de princesse royale.

Com. I. — *Fâng* est grandeur, prospérité. L'activité intelligente est cause de la grandeur et de la prospérité. Le prince qui l'a obtenue est grand et brillant; il doit répandre son éclat sur le monde, l'éclairer. La lune devient pleine, puis diminue. Le ciel et la terre sont alternativement pleins et vides, croissent et diminuent avec les saisons. A plus forte raison en est-il ainsi de l'homme et des esprits.

Texte II. — 1. Dans la rencontre des amis, l'égalité de rang est une source de satisfaction [1]. Aller en compagnie est chose excellente. — Si l'on veut surpasser ses égaux, on s'attirera le malheur. (Com. II. App.)

2. En multipliant (*fâng,* 2e sens) les pavillons, les tentures (autour de sa tente), on produit une obscurité telle qu'on peut voir la constellation du Sagittaire en plein jour. Si par là on s'est attiré les soupçons [2], la malveillance, que l'on fasse paraître sa droiture par sa sincérité et l'on s'en trouvera bien. Qu'on énonce ses pensées, ses fins d'une manière qui attire la confiance. (Voir plus loin l'explication.) (Voy. App.)

3. En multipliant ses tentures, on peut (grâce à l'obscurité) voir l'étoile Mei [3] en plein jour, mais alors on se cassera le bras droit (il arrivera malheur).

4. On peut ainsi voir, en plein jour, la constellation du Sagittaire; ce sera une occurrence heureuse si on trouve alors un ami. (App.)

5. Promouvoir (les talents, les mérites ou les arts, les créations belles et précieuses) est un sujet de joie et de louange (App.)

6. Élever haut sa maison [4], l'entourer d'abris protecteurs, puis se tenir à la porte, tranquille, silencieux et solitaire, rester ainsi longtemps (trois ans) sans recevoir personne, sans parler à personne, ce n'est pas bien. (On sera isolé, abandonné et sans secours au temps du danger.) — Ces actes prouvent

1 Ou : « Si l'on garde l'égalité de rang, on ne le regrettera pas. » Ceci se rapporte au sens « nombre d'amis ».

2 En ayant l'air de vouloir se cacher.

3 Au Sagittaire, les trois paragraphes reproduisent la même formule comme au Shih-king.

4 Com. S'élever orgueilleusement vers le ciel.

l'orgueil qui veut s'élever au ciel et la volonté de s'isoler des autres hommes, de manquer aux lois de la bonté, de la concorde, etc.

Com. I. — *Fâng* signifie grandeur, prospérité. Le mouvement, l'acte, dirigés par l'intelligence, le constituent. Le prince qui l'atteint, qui devient grand et illustre, doit être sans désir anxieux; il saura briller sur le monde.

Le soleil, lorsqu'il a atteint le milieu du ciel, décline; la lune devenue pleine, diminue (litt. est mangée). Le ciel et la terre sont tantôt pleins, abondants, tantôt vides, selon les saisons; ils diminuent et cessent d'agir (après avoir grandi et agi puissamment au printemps et en été). — A plus forte raison, il en est ainsi de l'homme, il en est ainsi des esprits.

Symbolisme. — Tonnerre et éclair forment le koua *fâng*. Le grand et sage tranche les discussions, décide des cas litigieux et fait exécuter les châtiments.

Note. — Le sujet de ce chapitre est d'indiquer les moyens d'assurer la prospérité, la grandeur, *fâng*. Il est tout à fait dans le goût du Shih-king. Il est adressé aux rois, aux grands, aux ministres. Son but principal est de prémunir contre l'ambition (§ 1) et certaines pratiques par lesquelles les grands voulaient s'élever au-dessus des hommes et se donner du prestige d'une manière peu heureuse en ses résultats. C'est ce que peignent les bannières, pavillons, auvents, etc., dont parlent les §§ 2, 3, 4, 6. Nous y voyons le prince, le ministre se construisant un palais somptueux, élevé, où il se dérobe à la vue des hommes, laissant soupçonner sa sincérité, se rendant inabordable, impopulaire et comme ne reconnaissant aucun égal sur la terre.

Le § 5 indique un autre moyen de faire prospérer l'état.

Les chars, au Shih-king déjà, sont représentés comme entourés d'écrans faits de bambous tressés, qui peuvent ainsi dérober aux regards les femmes, les grands ou les guerriers qui les montent. (Voir Shih-king, I, 8. 10, 1, char de la princesse Wen-Kiang; II, 3, 4, 1, princes; III, 8, 7, 2.)

Koua LVI.

☷☲ 旅 *Lu :* voyageur, hôte, étranger, loger; (App.) bon arrangement.

Texte I. — L'étranger ambulant prospère difficilement. S'il est juste et droit, il aura une heureuse fortune.

Texte II. — 1. Les étrangers ambulants petits et faibles sont exposés à bien des maux. (Quand le but est bas, les calamités s'ensuivent. Com. II.)

2. L'étranger qui s'est établi quelque part doit y déposer tous ses biens et se procurer des serviteurs jeunes et habiles; il lui arrivera bonheur. (App.)

3. Il arrive que cet étranger brûle sa maison, qu'il perde ses bons et intelligents serviteurs, sa prospérité est bien en péril. — Il brûle sa maison en se ruinant; en fréquentant les gens vulgaires, il perd son habileté, sa rectitude. Com. II. (App.)

4. Il peut s'être établi quelque part, y avoir ses biens et sa hache, mais son cœur [1] n'est point encore à l'aise et en sûreté. (Il n'a point une situation assurée, il doit veiller.)

5. Il tire un faisan et sa flèche s'échappe une fois (manque le but); à la fin, par les louanges qu'il sait mériter, il reçoit accueil et fonction du prince.

6. L'oiseau détruit son nid; l'étranger ambulant rit d'abord, puis pousse de hauts cris, parce qu'il perd son bœuf; ainsi, trop aisément, un changement amène un mal. (App.)

Com. I. — Si le faible acquiert, maintient sa droiture chez les étrangers et reste soumis au fort, il sera stable et attaché à la claire vérité. Ainsi l'étranger nomade, faible au commencement, prospérera et s'affermira s'il est droit et juste.

[1] Ceci est à la première personne.

Symbolisme. — Le feu au-dessus d'une montagne. Ainsi le grand et sage fait briller sa droiture en appliquant les lois pénales et ne laisse pas durer les différends et les procès.

Note. — Cette section a pour objet les voyageurs qui parcouraient les pays étrangers ou s'y rendaient pour affaires de commerce ou autres, par curiosité, pour fuir un danger ou pour tout autre motif. L'auteur peint la situation de ces étrangers, les dangers qu'ils courent, et signale les moyens qu'ils doivent employer pour éviter les difficultés et les maux inhérents à leur condition. Il ne doit point s'effrayer d'un premier insuccès (§ 5). Les maux qui leur arrivent sont souvent provoqués par leur imprudence (§ 6). Ces deux idées sont exprimées par une figure : le tir infructueux et l'oiseau détruisant lui-même son nid. On est souvent l'instrument de son propre malheur.

Koua LVII.

☴ 巽 *Sún :* doux, condescendant; choisir; tenir fermement.

Texte I. — Avec un faible développement même, par la douceur, la condescendance, on pourra réussir dans ses entreprises et se montrer véritablement grand.

Com. I. — On doit redoubler de bonté quand on réitère ses ordres. Si la fermeté et la bonté restent dans le juste milieu, ce qu'on projette se fera. Le faible doit céder au fort; ainsi commence le progrès, ainsi l'on réussit et se montre grand.

Texte II. — 1. Pour avancer et reculer (à propos, pour agir avec fermeté ou condescendance), il faut aussi la ferme droiture d'un homme d'armes (et pas seulement la douceur). Dans la perplexité, cette fermeté fera régler sa volonté avec prudence (Com. II). (Voir l'explication plus loin.) (App.)

2. Quand la longanimité a été poussée trop loin [1], il sera bien de consulter les devins, quant à l'objet de la perplexité, et l'on ne commettra pas de faute. (Cela résultera de ce qu'on gardera le juste milieu. Com. II.)

3. Une condescendance trop hâtée peut causer des regrets. (La force de la volonté s'émousse. Com. II.) Ou : une douceur constante sans rigueur. (App.)

4. Quand on est sans crainte ni regret, on va à la chasse prendre du gibier pour le triple usage réglé (i. e. offrandes du sacrifice, nourriture des hôtes, entretien de la cuisine. Com.) — On acquiert ainsi des mérites. Com. II. Ceci se rapporte à *sŭn* mets.

5. Pour que la fortune soit heureuse, tout regret dissipé, que rien ne soit sans avantage et qu'un commencement malheureux ait une fin excellente, il faut, en tout changement, réfléchir trois jours avant et trois jours après [2]. Alors tout ira bien. (Ainsi faut-il délibérer sur les actes de condescendance et de fermeté.) (App.)

6. Quand la condescendance, la bonté va trop loin, on perd ses biens et ses moyens de défense (sa hache) et la prospérité tourne en désastre. (La droiture en méchanceté. Com. II.) (App.)

Note. — Le § 1 explique le troisième sens : tenir ferme. — Le § 4 indique les effets de la bonté ferme ; elle produit la tranquillité. — Le § 5 insiste sur le sens « choisir » et sur les conditions de la bonté prudente.

Le tout est une instruction relative à cette vertu. Le § 4 indique les heureuses conséquences de sa pratique.

Symbolisme. — Deux fois le vent forme le koua *sún*. Ainsi le grand et sage sait réitérer ses ordres pour mener à bonne fin ses affaires.

[1] Litt. Quand elle est dessous le lit. Com. = *Kvoh yu sun*. Quand la supériorité s'épuise. Com. II. C'est-à-dire quand on s'abaisse trop.

[2] Tout ceci, d'après un commentaire. D'après d'autres, les quatre premiers membres de la phrase sont des pronostics décousus et accumulés ici au hasard. La fin veut dire : trois jours avant le jour *Kang* et trois après, c'est-à-dire *Ting* et *Kvai*.

Koua LVIII.

☱ 兌 *Túi* : satisfaction, réjouir (les autres).

Texte I. — Cela conduit à toute prospérité.

Com. I. — *Túi* est joie. Quand on donne la joie au monde, on obéit au ciel, on seconde les désirs des hommes. Quand on cherche avant tout à faire le bonheur du peuple, le peuple oublie ses maux; excité par là à entreprendre les choses difficiles, il oublie jusqu'aux dangers de mort. Par cette satisfaction, le peuple est fortement animé (à remplir son devoir).

Texte II. — 1. Établir la concorde, satisfaire tout le monde, est une source de prospérité. Cela étouffe les défiances et les velléités de résistance. Com. II.

2. La sincérité, la droiture, satisfait tout le monde et prévient les regrets (en établissant la confiance dans les intentions. Com. II).

3. Une satisfaction briguée, forcée, est chose mauvaise. — Le mal consiste en ce que la confiance est donnée à un indigne. Com. II. (App.)

4. Se préoccuper de satisfaire de manière à perdre le calme, est proche de la peine, (quand on peut avoir la joie, la paix intérieure. Com. II). Al. Chercher à rendre la joie à qui n'a pas la paix du cœur, c'est aider un malade à recouvrer la santé.

5. Se confier en ce qui est nuisible est chose bien dangereuse. (App.)

6. Faire arriver à un état de satisfaction, de joie (c'est le sens du mot en question), est le but de cette section.

Note. — Tout ceci peut n'être également qu'une liste d'expressions dans lesquelles entre le mot *túi*, et qui ne forment aucune phrase complète.

Symbolisme. — Eau stagnante sur eau stagnante forme la figure. Le grand et sage favorise l'amitié et encourage la pratique de la vertu.

Koua LIX.

☴☵ 渙 *Hwán* : extension, exposition, développement, abondance débordante ; dispersion, dissipation.

TEXTE I. — « Abondance débordante. » Le prince qui fréquente le temple de ses ancêtres traversera heureusement les difficultés; il parviendra à une prospérité ferme.

COM. I. — La puissance lui viendra sans diminuer. — Fréquentant le temple des ancêtres, il observera le milieu fixe. — Les hommes condescendants et bons auront leurs places convenables au dehors et le grand fera régner l'harmonie (ou les donnera convenablement).

1. On doit remédier (à cette dispersion, COM.), en délivrer un état. Si l'on use de toute force [1] pour cela, on réussira (à rétablir l'ordre et l'obéissance. COM. II). — Explication du second sens. — On doit user surtout de sages enseignements et exhortations (Tcheou-Yih). (App.)

2. Si, dans cet état dangereux, on se retire précipitamment dans l'obscurité, on n'aura pas à s'en repentir. (On arrivera au but de son désir, le rétablissement de l'ordre et l'union. COM. II). Ou : dans l'état de discorde, il faut se retirer dans l'obscurité. (App.)

3. Si l'on fait alors abstraction de soi-même (et s'occupe du dehors, COM. II), on ne le regrettera pas.

4. Disperser la multitude, les associations, disperser heureusement ce qui est uni et coalisé comme un monticule, c'est ce qu'un homme vulgaire ne saurait même projeter. (App.)

Note. — Le sens paraît être diviser, empêcher les coalitions mauvaises pour réunir dans l'ordre et l'unité politique et sociale. Ou bien : disperser les petits et réunir les grands pour le gouvernement. (COM.)

[1] Litt. d'une force de cheval. Si l'on use, en aidant, d'une force de cheval, ce sera bien. Ou plus simplement : *Hwan* = aider de toutes ses forces ; usant d'une grande force pour développer.

5. Répandre (*hwán*) la sueur avec des cris (de crainte et souffrance); répandre, distribuer (les biens accumulés dans) les magasins royaux, et cela sans regret, pour remédier aux maux des troubles et de la misère, qui en est la conséquence.

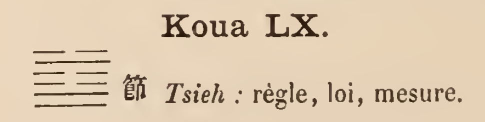
Note. — Ces deux phrases peuvent être indépendantes et exprimer simplement des emplois divers du mot *hwán;* ou bien on peut construire ainsi : Quand la peine et la crainte pénètrent le peuple au point de lui faire pousser des cris et comme transpirer fortement, il faut alors l'aider au moyen des provisions accumulées dans les magasins publics.

6. Répandre (*hwán*) son sang pour repousser des envahisseurs et se mettre en avant pour cela, sans regret. (C'est ce qu'il faut faire.) — (Répandre son sang pour éloigner les malheurs. Com. II.) (App.)

Note. — On interprète les derniers termes du siang I comme désignant les lignes coupées, et *shang,* la ligne pleine. Mais peut-on bien regarder cela comme simplement probable même? Qu'est-ce que cela signifie : « La deuxième ligne pleine vient et ne souffre pas d'extinction; elle s'unit dans l'action commune aux lignes coupées? » etc. C'est bien le cas de dire « c'est tellement *cherché loin* qu'on n'y voit quoi que ce soit ».

Symbolisme. — Le vent soufflant au-dessus de l'eau forme le koua de *hwan,* disperser. Les anciens rois faisaient le sacrifice à Shang-Ti et élevaient des temples ancestraux.

Koua LX.



Texte I. — Les lois dures ne peuvent donner la prospérité.

Com. I. — Les lois trop sévères, dures, ne peuvent se consolider et subsister. La fermeté et la bonté doivent se partager également.

La sévérité doit tenir le juste milieu, ou sa force dépérit. La satisfaction fait affronter les périls. On doit administrer selon les règles et procéder avec modération et justice. Le ciel et la terre suivant leurs lois, les quatre saisons parfont leur cours. Si l'on observe en tout la mesure, on ne perdra pas les ressources publiques, on ne nuira pas au peuple.

Texte II. — 1. Tel ne sort pas de la porte extérieure de son habitation et n'en a point de regret. (App.)

(Dès qu'il voit tout ce qui se passe chez lui, il peut tout y bien gouverner.) Quand on sait qu'il y a lieu de ne pas sortir ou bien empêchement. Com. II.

2. Mais s'il ne passe pas la porte intérieure de la maison [1], il éprouvera les mauvais effets de cette conduite. (Ne voyant que partiellement ce qui se passe chez lui, il pourra lui arriver des désagréments.) (App.)

(Il manquera le point de temps extrême pour faire le nécessaire selon les circonstances. Com. II.)

3. Qui n'observe pas les lois s'en repentira suffisamment par la suite et se lamentera sans que personne ait besoin de le blâmer. (Ou bien : s'en repentira si amèrement que personne n'aura le courage de le blâmer.)

4. Les lois observées pacifiquement donnent la prospérité (et perpétuent le règne de la justice. Com. II.)

5. Appliquer doucement les lois est une condition de prospérité. En procédant ainsi, on se rendra illustre ; — car on remplit alors ses fonctions parfaitement. Com. II.

6. Les lois dures ont des conséquences très fâcheuses pour la prospérité. Le repentir (causé par leur violation) s'effacera. (App.) Leur force et valeur s'épuiseront. Com. II. (Quand le peuple sent que les lois sont cruelles, il les viole sans scrupule ni repentir.)

Note. — Cette section indique la mesure à garder et pour la conduite de sa famille et pour l'exercice de l'autorité. Elle recommande surtout la douceur et la modération et indique les conséquences d'une dureté excessive, comme celles de la violation des lois.

[1] Porte du quartier intérieur, du quartier des femmes.

Symbolisme. — L'eau au-dessus d'un marais forme le koua de *tsieh,* règle, mesure. Le grand et sage règle tout avec modération et apprécie les actes de vertu.

Koua LXI.

中 *Tchông :* juste milieu, vertu, droiture, sincérité, absence d'égoïsme, fidélité digne de confiance (fou).

Texte I. — La droite sincérité inspire confiance et émeut jusqu'aux porcs et aux poissons [1], c'est une source de bonheur; elle fera traverser les difficultés et mènera à une prospérité assurée.

Texte II. — 1. Une circonspection ferme est heureuse; une conduite différente n'amènera pas de sujet de joie. (Si ces dispositions changent. Com. II.) (App.) Il faut une paix intérieure vigilante, autrement pas de joie.

2. La grue appelle du lieu de sa retraite et ses petits lui répondent dans un même sentiment. (De même le sentiment de la concorde fait dire :) j'ai une coupe d'excellent vin, je veux la vider avec vous (d'un désir qui a sa racine au centre du cœur. Com. II). Cela représente la concorde, deux oiseaux se répondant, deux hommes idem. (App.)

3. Si l'on reçoit un rival (un égal), tantôt on est excité (on bat le tambour), tantôt on est comme abattu; tantôt on pleure, tantôt on rit (selon que l'on a à craindre ou non, qu'on triomphe ou non, et, en ce cas, le juste milieu ne peut plus être observé). On ne garde plus une attitude convenable à sa position. Com. II. Ayant perdu le *tchông,* on n'est plus maître de soi ni de ses mouvements.

4. La lune qui approche de sa plénitude (est au *tchông*). (App.) Un

[1] Porcs et poissons : La Siao-hio contient une histoire édifiante où nous voyons un enfant pieux casser la glace au plus fort de l'hiver pour attraper un poisson et le servir à sa mère. Deux carpes sortent du trou et se mettent d'elles-mêmes sous sa main. (Voy. liv. VI, § 28, de ma traduction.)

cheval [1] qui quitte ses compagnons (pour être employé à de plus nobles usages) n'a point de regret (et observe ainsi le milieu). (App.)

Note. — Image de celui qui, avançant en dignité, s'approche davantage du prince, et de celui qui rompt avec ses égaux pour monter en rang et en dignité. (Com.)

5. Un attachement sincère et fidèle est sans repentir.

6. Si le faisan rouge voulait s'élever dans le ciel, l'issue de cette tentative serait funeste. — Comment pourrait-il réussir? Com. II. (Image de l'ambition excessive qui ne peut qu'échouer). (App.)

Cette section indique les différentes vertus qu'implique le *tchông* ou juste milieu : circonspection ferme (1), esprit de concorde (2), attachement sincère (5), son maintien dans l'avancement (4); et les défauts qui lui sont contraires : ambition ou cupidité (6), trouble causé par la rencontre d'un ennemi (3).

Com. I. — Juste milieu et sincérité. Douceur à l'intérieur, fermeté gardant le juste milieu; satisfaisant tout le monde, condescendant, fidèle et droit, on améliorera le pays; la confiance s'étendra jusqu'aux porcs et aux poissons, on traversera les difficultés comme un fleuve que l'on passe monté sur un vaste vaisseau de bois.

Le milieu ferme donne l'avancement et l'achèvement, et fait correspondre aux vues du ciel.

Com. II. — Le vent au-dessus d'un marais forme le koua *tchông fu.* Le sage, en examinant soigneusement les causes judiciaires, restreint les peines capitales.

Note. — Ceci ne peut encore être qu'un cas de droiture ferme.

[1] La figure du cheval est fréquemment employée. La monnaie du cheval = les honoraires du médecin. Le cheval conducteur est le précepteur du prince.

Koua LXII.

☳☶ 小過 *Siaò kouoh :* (petit, peu, ou des petits), avancement, manquement, défaut, avancer, dépasser, passer à côté, transgresser.

Texte I. — Petit avancement. En toute la série de ses actes, le petit peut faire de petites choses, mais point de grandes. C'est comme le bruit fait par le passage d'un oiseau, il ne peut pas grandir, mais seulement diminuer, baisser (1er sens).

Com. I. — Si en avançant le petit agit selon les circonstances et qu'il garde le juste milieu, les petites affaires qu'il fera réussiront. Le fort qui perd sa dignité et ne garde pas le milieu ne peut plus, par cela même, rien faire de grand. Il est représenté ici sous la figure de l'oiseau volant; le bruit de son vol ne peut s'élever, mais uniquement diminuer. — Le grand résiste, le petit cède.

Symbolisme. — Cet hexagramme représente le tonnerre au-dessus d'une montagne. *Kouoh* est manquement. — Le sage, dans ses actions ordinaires, manque par respect insuffisant. — En cas de deuil, on manque quant aux vêtements; dans les dépenses journalières, on manque par rapport à l'économie.

Texte II. — 1. L'oiseau qui vole trop haut aura malheur.

2. Si l'on veut laisser de côté et dépasser son grand-père, on rencontrera sa grand'mère; celui qui veut éviter le prince (ne point aller à lui) rencontrera son ministre. — Celui-ci ne peut être laissé de côté. Com. II. (App.)

Note. — Ces deux proverbes veulent dire que, quand on veut éviter indûment une chose que l'on redoute, on en rencontre une autre toute semblable ou pire. C'est éviter Charybde pour tomber en Scylla.

3. Que l'on ne manque pas des précautions nécessaires pour se garder, ou il se trouvera quelqu'un pour vous attaquer et nuire. (App.)

4. Sans avoir commis de faute ni excédé, manqué en rien, il peut survenir des dangers, des rencontres à craindre; que l'on soit toujours en garde, car autrement on ne peut avoir une prospérité toujours constante. — A la fin elle ne pourra durer. Com. II.

5. Malgré d'épais nuages il ne pleut pas de nos contrées de l'ouest; (manque d'eau, sécheresse) [1]. (Situation trop élevée. Com. II.) Le prince tire et atteint les animaux dans leur caverne. (Manque d'habileté; ce prince ne tire qu'au gîte) [2]. Cela indique les hommes incapables de grandes choses. (App.)

6. Ne rencontrer personne qui nous dépasse, comme l'oiseau volant qui laisse tout en dessous, cela peut s'appeler un mal, une chose funeste. — On devient orgueilleux, opiniâtre. Com. II. (App.)

Note. — Tout en ceci se rapporte aux notions d'excès, défaut, manquement, à leur nature, leur fréquence, leurs suites.

Koua LXIII [3].

䷾ 旣濟 *Tchi tzi :* traversée achevée, achèvement, succès, moyen d'achever, compléter.

Texte I. — Traversée accomplie; premier succès; mais le succès suivant peut être faible, car, après un commencement heureux, il peut survenir trouble et danger.

[1] Image de celui qui, possédant les biens, les faveurs à distribuer, n'en fait point part au peuple. (*Tcheou-Yih p. t. n. k.*)

[2] Ou : manque de sentiments généreux ; conduite peu honorable. Ces deux phrases sont proverbiales.

[3] Les commentaires montrent parfaitement que les deux dernières sections n'en font qu'une seule, partagée arbitrairement. Les idées de « traversée s'opérant, achevée ou interrompue » s'y entremêlent constamment. Ainsi la *Paraphrase*, comme le *Tcheou-Yih*, voit au T. II, 1, un char dont la roue s'est détachée et ne peut plus aller; un jeune renard arrêté par le poids de sa queue mouillée; et l'on ne peut dire qu'ils ont tort. Il en est de même du § 2.

Note. — Le second texte développe ces différentes idées : traversée finie, heureuse expédition, affaire heureusement terminée; obstacle, dangers; moyens de réussir, précautions à prendre.

Texte II. — 1. Traversée achevée comme celle de quelqu'un qui, ayant fini son voyage, reprend les roues de son char, ou d'un renard qui, tout en traversant une rivière, a mouillé sa queue complètement.

2. Voyage fini (interrompu), comme d'une femme qui, ayant perdu le voile de son char [1], ne peut le chercher, mais le retrouve seulement après quelques (sept) jours [2]. — Elle agit ainsi parce qu'elle suit la voie de la sagesse. Com. II. (App.)

3. Expédition achevée. — Kao-tsong [3] attaqua la région des démons et, en trois ans, acheva son triomphe. Un prince vulgaire n'eût pu le faire. — Il eut beaucoup de peine. Com. II.

4. Lorsque les bords, les franges d'un habit se mouillent, il faut être sur ses gardes jusqu'au bout de la traversée. (Ou bien : lorsqu'en bateau on est obligé d'employer les bords de ses habits pour boucher les trous, etc.) — Il y a lieu de craindre alors. Com. II. (Moyen d'arriver au terme, précautions à prendre.)

5. Tel voisin de gauche (est) sacrifie un bœuf, mais il n'atteint pas le mérite de son voisin de droite (ouest), qui fait un sacrifice très inférieur. — C'est la droiture d'intention (et non l'œuvre matérielle) qui fait obtenir le bonheur, condition de la réussite, d'un achèvement heureux. — Ainsi arrive grand bonheur. Com. II.

6. Celui qui, en traversant (un fleuve), se mouille la tête, est en danger (si la tête même entre dans l'eau). — Cette situation est dangereuse, on ne peut en prévoir l'issue. Com. II.

[1] *Keū tchi pi*, tenture qui entourait le char et cachait la personne qui le montait. Sans ce voile une femme vertueuse ne peut voyager. Son voyage est donc fini jusqu'à ce qu'elle le retrouve et elle ne peut aller à découvert pour le chercher.

[2] Ou en acquiert un autre.

[3] Empereur de la dynastie Shang; régnait vers 1300 et resta cinquante-neuf ans sur le trône. Les démons dont il s'agit sont les aborigènes insoumis et déprédateurs.

Note. — Ceci est une phrase proverbiale; indique les obstacles et les précautions à prendre en une traversée, une affaire.

Com. I. — *Tchî tzí* = traversée accomplie, réussite, progrès. Les petites affaires réussissent aisément. On réussit facilement quand petits et grands, forts et faibles, sont droits et justes et chacun en sa place et son rang. Un bon commencement peut avoir des suites funestes quand la sagesse des personnes s'épuise.

Symbolisme. — L'eau par-dessus le feu forme le koua. Le sage, par sa prévoyance et sa crainte prudente, se garde contre les dangers et reste en paix.

Note. — Cette section semble n'en faire qu'une avec la suivante, leurs diverses parties se correspondent et s'entre-croisent, en sorte que l'une ou l'autre serait mieux placée dans la section où elle n'est pas. Le § 6, par exemple, semble appartenir à la section suivante.

Koua LXIV.

䷿ 未濟 *Wéi-tzí* : traversée non achevée, œuvre non achevée, succès interrompu, compromis. — Succès non complet; chose non achevée, non menée à bonne fin.

Texte I. — Succès compromis, œuvre non achevée; c'est comme un jeune renard mis en péril en traversant un fleuve. Son derrière s'enfonce dans l'eau par le poids de sa queue; il ne réussit pas (à échapper à ce péril). — L'heureux commencement ne continue pas. (Com. I) [1].

Symbolisme. — L'eau par-dessous le feu forme le koua. Le sage use de la plus grande circonspection et attention pour distinguer les hommes et les choses et la position qu'ils doivent occuper.

[1] Ce commentaire ajoute : Bien que n'étant pas en leur place, les lignes pleines et coupées se correspondent. Ce qui ne répond pas du tout à l'explication ni même à la figure où la ligne 1 (en dessous) correspond à la ligne 4 qui est pleine.

Texte II. — 1. La queue s'enfonçant dans l'eau constitue un danger. — On ne sait pas comment cela finira Com. II. (Cp. LXIII, 1.) Suite de l'imprudence et de la présomption. (App.)

2. Enlever sa roue (de son char) après le voyage, cela veut dire avoir achevé, réussi.

3. Quand tout n'est pas encore en ordre (2e sens), on doit corriger les défauts (des hommes et des choses) et alors on triomphera des difficultés. (Moyen d'achever la traversée, l'œuvre.) Il y a vice quand chacun n'est pas en son rang et en sa place. Com. II.

4. Une fin heureuse, ne laissant aucun regret (telle est celle de Kao-Tsong); se levant, il attaqua et vainquit le pays des démons, en trois ans. Il eut sa récompense dans son immense puissance et domaine. — La conclusion est heureuse quand le but est atteint, la volonté satisfaite. Com. II. (Cp. LXIII, 3.)

5. L'achèvement est heureux et sans regret quand l'éclat du sage (sa vertu) est pur et solide. — Il réussit quand son vif éclat se répand au loin. Com. II.

6. Celui qui, sans aucun souci, se plonge la tête dans le vin et les spiritueux, perdra la droiture et la bonne fortune (se réfère à LXIII, 6). Il méconnaît la modération. Com. II. (App.)

Note. — Tout ceci traite du succès achevé, de ses moyens, de ses obstacles et de la manière de les vaincre. Le § 4 ajoute un exemple.

COMMENTAIRE VI.

Aux parties traduites jusqu'ici, nous croyons devoir ajouter le sixième appendice du Yih-King, dont il a été parlé vers la fin de notre Introduction. Il montre, en effet, que son auteur concevait le plan et la nature du Yih, comme je le fais ici, et avait conservé un souvenir intact du sens des mots qui forment les en-têtes et les objets des soixante-quatre sections.

Il y a certainement quelques différences entre ses explications et les miennes, mais elles sont tout à fait accessoires.

La plus importante est l'absence du koua 31. *Kân :* « affection, sentiments excités ». Faut-il croire qu'il n'existait point dans le texte dont s'est servi le commentateur? Ce serait une hypothèse peu probable. Il nous semble plus admissible que quelques mots sont tombés du texte du commentaire lui-même. La dernière phrase de la section première contient le mot *K'an han* avec le même sens. Il suffit de quelques mots de plus pour le faire entrer dans la série des termes expliqués, d'autant plus que la phrase finale de la section I n'a pas la même forme que toutes les autres.

Parmi les mots auxquels notre auteur donne un sens différent et tout propre à lui, nous citerons *Shih ho* (21) auquel il attribue celui de « correspondre » (*ho*) et *li* (30) qu'il fait égal à *li* « dévoué, attacher à ». Ces significations ne sont nullement ordinaires et se justifient difficilement, à moins qu'on ne suppose une substitution de termes dans le texte que nous possédons. Il est plus probable que l'auteur aura forcé le sens pour arriver à ses fins et poursuivre son mode d'explication à travers tout.

Peut-être qu'à son époque les deux *ho* et les deux *li* s'écrivaient de la même manière??

Nos lecteurs, nous le pensons bien, trouveront que l'enchaînement établi ici entre les divers sujets des chapitres n'est pas très naturel. Nous sommes entièrement de leur avis et nous ne plaiderons certainement pas la cause de l'inventeur, qui a voulu faire accorder ce qui est sans rapport. L'important, du reste, est uniquement dans le sens de ces mots que l'on a trop longtemps négligés et qui donnent pourtant la clef de l'interprétation du livre

mystérieux que plus de quinze cents interprètes et plus de vingt-cinq siècles de travail n'avaient pu éclaircir. Si l'on veut bien comparer ses explications avec les significations que nous avons données à ces mots avant d'avoir lu ce commentaire, on verra que nous nous sommes partout, ou peu s'en faut, rencontré avec lui. Cette coïncidence merveilleuse pourrait-elle être l'effet du hasard et le fruit d'une erreur?

COMMENTAIRE VI.

Ordre des hexagrammes d'après leur signification.

Il y eut (d'abord) *k'ien*, le ciel (1), et *kven*, la terre (2), puis tous les êtres particuliers naquirent. Ce qui croît entre le ciel et la terre ce sont ces êtres, c'est pourquoi le ciel et la terre sont suivis de *tchun* (3). *Tchun* c'est croître; la croissance est le commencement de la naissance des êtres. Quand les êtres naissent, ils sont incomplets, informes; c'est pourquoi « pousser » est suivi de *meng*, incomplet, non encore formé (4), ce qui est incomplet, frêle encore et délicat; tout être en cet état ne peut se passer de nourriture, c'est pourquoi délicat, non formé, est suivi de *su*, opposition, pluie (5).

La pluie est le moyen de produire les aliments. Mais les aliments sont immanquablement l'objet de différends; c'est pourquoi *su* est suivi de *song*, « procès, dispute, appel au prince » (6).

Les procès soulèvent tout le monde; aussi *song* est suivi de *sze*, foule, peuple (7). *Sze* c'est « tous, la foule »; et comme les hommes doivent être unis, *sze* est suivi de *pi*, « unir, égaler » (8). Pour être unis, il faut qu'on soit « formé, élevé; » aussi *pi* est-il suivi de *siao tchu*, « élever, former, *éduquer* » (9) quelque peu (ou les petits). Quand les êtres sont ainsi éduqués, ils ont alors des rites (à suivre); c'est pourquoi *tchu* est suivi de *li*, « marcher, se conduire » (10).

Si la conduite est bonne et paisible (*t'ai*), on vit en paix; c'est pourquoi *li* est suivi de *t'ai* (paisible, concorde) (11). La concorde implique pénétration harmonique (*tong*). Or, comme tous les êtres ne peuvent pas toujours être en harmonie, *t'ai* est suivi de *pei*, opposition (12).

Cette opposition ne peut pas non plus être perpétuelle; aussi *pei* est suivi de *tong,* union (13). A celui qui cherche l'union, les êtres doivent venir; c'est pourquoi *tong* est celui de *ta yeu* (14), « grande possession ». A qui a grande possession, on ne peut rien ajouter; c'est pourquoi la grande possession est suivie de *k'ien,* bienveillance et complétion (15). Celui qui a de grands biens peut être bienveillant, digne et stable, satifait, *yu* (16). Celui qui est digne est obéi; c'est pourquoi *yu* est suivi de *sui,* soumission (17). Ceux qui obéissent avec joie reçoivent des charges et l'administration des affaires; c'est pourquoi *sui* est suivi de *ku,* « délibération, réflexion » (18). *Ku* est synonyme de *sze,* affaires, service. Celui qui est chargé des affaires acquiert grand pouvoir; c'est pourquoi *ku* est suivi de *lin,* « charge, fonction » (19). *Lin* signifie « grandeur, haute position, grande affaire ». Quand une affaire, une position est élevée, elle paraît avec éclat, *kwên* [1]; c'est pourquoi *lin* est suivi de *kwên,* « voir, paraître, dignité extérieure, etc. » (20).

Ce qui se montre trouve facilement ce qui y correspond; c'est pourquoi *kwên* est suivi de *shih ho* (21). *Ho* est la même chose que *ho,* correspondre.

Mais il ne suffit pas que les choses correspondent tellement quellement; c'est pourquoi *ho* est suivi de *pi,* « art, éclat » (22).

Ce qui a de l'art est ornementé, ce qui est orné se perfectionne, puis arrive à son achèvement; c'est pourquoi *pi* (art) est suivi de *poh,* « se dégrader, dépérir, détruire » (23).

Mais les êtres ne peuvent pas toujours s'achever et se détruire, un premier épuisé en fait recroître un second; c'est pourquoi *poh* est suivi de *fu,* restaurer (24). Ce qui est « restauré, réparé » est sans défaut, c'est pourquoi *fu* est suivi de *wu wang* (25), sans trouble. Ce qui est sans trouble, désordre ou vice, peut être convenablement formé et entretenu; de là vient à la suite *ta tchu,* « grande formation, grand entretien ». Les choses ainsi entretenues se nourrissent et se développent (*yang*) (27); aussi *ta tchu* est-il suivi de *I,* « entretenir, soutenir », car *I* égale *yang,* « entretenir, nourrir ». Mais si elles ne sont pas nourries, soutenues, elles ne sont pas capables d'agir; c'est pourquoi *I* est suivi de *Ta kouoh,* « grand défaut, manquement, etc. » (28).

[1] Quand une chose est grande, elle se voit aisément, ou attire les regards.

Or, les êtres ne peuvent pas être indéfiniment défectueux (sans périr); c'est pourquoi *Ta kouoh* est suivi de *k'an,* péril (29); or, *k'an,* péril, est égal à *han,* « impliqué dans ». Celui qui est en péril trouve quelqu'un qui lui est dévoué, attaché (*li*); c'est pourquoi *k'an* est suivi de *li* (30); or, *li* (cl. 198) est égal à *li* (172), attaché à.

SECTION II.

Après qu'il y eut *ciel* et *terre,* les êtres particuliers existèrent. Tous les êtres existant, il y eut homme et femme. Homme et femme existant, il y eut, après cela, mari et femme. Après mari et femme, il y eut père et fils. Après père et fils, il y eut prince et sujet. Après prince et sujet, il y eut grands et petits. Lorsqu'il y eut grands et petits, il y eut des rites et un droit; il y eut ce qui forma les distinctions.

Les relations entre mari et femme sont d'une nature essentiellement durable; c'est pourquoi ce qui suivit dans l'ordre des koua fut *tan,* constance, durée perpétuelle (32); *tan* est durée.

Les êtres ne peuvent rester très longtemps en leurs places propres, c'est pourquoi ce qui suit est *t'un* (33) « se retirer », car *t'un* (cl. 162) = *t'sin,* se retirer, vivre retiré.

Les êtres ne peuvent pas toujours se retirer, décroître; c'est pourquoi *ta tchwang,* « grande force » (34), suit. Un même état de force ne pouvant subsister toujours, elle est suivie de *tsin,* « avancement, croissance » (35). *Tsin* est identique à *tsin* (163) « avancer ».

En avançant, on rencontre des causes de nuisance; de là vient à la suite *ming-i* (lumière), attaquée (36). *I* est identique à *shāng,* « blesser, endommager, détruire ». Blessé à l'extérieur (le guerrier) doit rentrer à la maison, d'où suit *kia,* « famille, maison » (37).

Quand la sagesse d'une famille s'épuise, il naît des actes méchants (*kvai*); c'est pourquoi *kia* est suivi de *kvei,* opposition, dissension (38), car kvei = kvai; *kvai* est ce qui a des difficultés; c'est pourquoi il est suivi de *kien,* « difficulté, danger » (39). Ces difficultés ne peuvent durer toujours, d'où vient que *kien* est suivi de *kieh,* « délivrer, faire échapper » (40). *Kieh* = *hvau,* relâche, aise. En cet état d'aise et repos, il y a nécessaire-

ment des pertes; d'où vient que *sun,* « perdre, diminuer » (41) le suit. Quand les pertes finissent [1], alors il y a augmentation; c'est pourquoi *yi,* « augmenter, grand » (42), suit *sun.* Quand la croissance, l'augmentation, ne finit point, alors il arrive certainement une dispersion, c'est pourquoi *yi* est suivi de *kvái,* « séparer, distinguer, décider, disperser » (43). Dans la dispersion, la séparation, on rencontre certainement quelque chose; c'est pourquoi *kvai* est suivi de *heou,* réunir, unir sexuellement, etc. (44). *Heou* = *yu* (162) [2], rencontrer, s'unir, etc.

Lorsque les êtres se rencontrent, il en résulte une agrégation; c'est pourquoi *heou* est suivi de *ts'ui,* « réunion, agrégation » (45). Lorsque réuni, on monte, on appelle cela *shang,* s'élever, avancer; c'est pourquoi *shang* (46) vient après. Monter sans s'arrêter produit la peine; c'est pourquoi *shang* est suivi de *k'van* (47), être en peine, en détresse, *k'van.* Celui qui s'élève dans cette détresse redescend certainement; aussi *k'van* est-il suivi de *tsing,* « puits, serrement » (48) [3]. La manière d'être désignée par *tsing* doit nécessairement être changée, c'est pourquoi suit *ko,* « changement » (49).

Parmi les choses qui changent la nature des êtres, il n'y a rien de tel que le chaudron [4]; c'est pourquoi *ko,* chaudron (50), vient après. Pour présider aux divers ustensiles (du sacrifice), nul ne convient mieux que le fils aîné; c'est pourquoi *ko* est suivi de *tchan,* tonnerre (51). *Tchan* est ce qui met en mouvement. Ce mouvement ne pouvant toujours durer, on doit l'arrêter; c'est pour cela que suit *kan,* « ferme » équivalent de *tchi,* arrêter. L'arrêt ne pouvant toujours durer est suivi de *kien,* « aller, se marier, etc. » (53). *Kien* = *tsin,* aller en avant; quand on avance, on doit bien à la fin retourner; c'est pourquoi *kvai,* retourner, retourner chez soi, etc. (54), suit *kien* (et *kvai mei,* marier une jeune sœur), arriver à ce vers quoi on retourne, procure la grandeur; c'est pourquoi suit *fang,* prospérité, abondance. L'abondance, *fang* est *ta,* grandeur. Celui qui perd sa grandeur perd sa position, sa demeure; c'est pourquoi *fang* est suivi par *lü,* passager, voyageur (56), le voyageur qui n'a point de demeure fixe; c'est pourquoi

[1] Texte : « ne finissent pas », ce qui ne peut être.
[2] L'auteur a sans doute lu *heou* (162) au lieu de *heou* (38).
[3] *Tsing,* puits, est pris ici comme « lieu étroit, où l'on étouffe ».
[4] Qui change ce qu'on y cuit.

lü est suivi de *sun*, entrer dans, pénétrer (57) (proprt. : douceur insinuante, s'insinuer). *Sun* = *zhu*, pénétrer, s'insinuer; entré (le voyageur) est satisfait, en repos; c'est pourquoi *tui* (58), satisfaire, réjouir, suit *sun*. La joie s'étend, se répand; de là *tui* est suivi de *hvan*, s'étendre, se séparer, se répandre, divisé (59). Cette division ne peut aller à l'extrême; c'est pourquoi *hvan* est suivi de *tsieh*, « règle » (60). Quand les règles sont observées fidèlement, on garde le juste milieu; c'est pourquoi *tchong fu* suit (61). Quand on les respecte, on les observe en pratique, c'est pourquoi *siao kuoh*, petit manquement, suit (62). Ce qui a un défaut, qui est incomplet, doit être corrigé (complété); c'est pourquoi *siao kouoh* est suivi de *tchi-tzi*, ce qui est corrigé (traversée achevée), ce qui est achevé (63).

Mais les êtres ne peuvent être parfaits (ou complètement épuisés); suit donc *wei tsi*, achèvement incomplet, traversée incomplète (64), et c'est tout.

COMMENTAIRE VII.

Sens des kouas mêlés.

L'auteur de ce commentaire a eu pour but de donner une liste des notions figurées par les hexagrammes, en les groupant par catégories d'idées. Ce ne sont point tant les significations des mots représentant les hexagrammes ou représentés par eux, tels que *k'ién* 1, *kv'ĕn* 2, etc., que certaines qualités ou vertus des objets désignés par ces mots.

Tout n'est pas d'égale valeur dans cet appendice; quelques explications sont justes et bien trouvées, d'autres sont cherchées fort loin et très peu probables, pour ne pas dire davantage. Nous les donnerons toutefois, parce qu'elles prouvent une fois de plus que les recherches de pronostics étaient très éloignées de l'esprit du premier rédacteur du Yih.

Ce catalogue est dressé sous forme poétique et le mètre oblige souvent l'auteur d'ajouter des mots superflus; nous les laisserons de côté.

Cette énumération procède par adjonction ou opposition de groupes de deux kouas dont les chiffres se suivent en ordre direct ou inverse : 1, 2; 8, 7, etc. Les huit derniers seulement sont ajoutés pêle-mêle, bien qu'il fût

très facile de les distribuer par paires comme les autres et que leur signification semblât même le demander. Voyez, par exemple, *Tchi tsi* et *Wei tsi*, 63, 64. *Kien* et *Kvei mei*, 53, 54.

Un commentaire énonce l'opinion que ce désordre n'est pas le résultat d'une erreur, d'une altération du texte, mais que l'auteur l'a fait ainsi pour les facilités de la rime. (Voir *Kien pen wu king*, dernier feuillet, fin.)

Quelques mots sont interprétés ici autrement que dans le texte. Ce sont spécialement *yu* (16), qui est pris dans une acception dont le texte ne tient pas compte, *kien*, dont l'explication la plus naturelle serait ici « traite légèrement », et *shih-ho* qui, comme au Com. VI, a une explication toute particulière, bien que les deux commentateurs ne s'accordent point en ce qui concerne ces deux expressions. Ici *shih-ho* est mis en relation avec les aliments ou la manducation, au lieu de conserver sa signification de « discours, pourparlers ».

L'auteur n'a pas toujours tenu compte du sens que ces mots avaient dans le texte et s'est arrêté à celle de leurs significations qui lui était le mieux connue.

---

1. *K'ien*, (ciel), force.
2. *K'ven*, (terre, principe passif), faiblesse.
8. *Pi* (unir), joie.
7. *Sze* (peuple, magistrat), inquiétude, préoccupation.
19. *Lîn* (fonctionnaire), don.
20. *Kwên* (regarder), recherche.
3. *Tchun* (pousse), se manifeste sans perdre sa place.
4. *Meng* (intelligence non formée), lueur dans l'obscurité.
51. *Tchan* (tonnerre), fait lever.
52. *Kan* (se retirer), arrête.
41. *Sun* (diminuer), commence la destruction.
42. *Yi* (augmenter), commence l'achèvement.
26. *Ta tchu* (entretien), se fait en son temps.
25. *Wu Wang* (sans blâme, sans faute), se rapporte au jugement céleste.
45. *Tsui* (agrégation), réunit.
46. *Shang* (monter, s'élever), ne vient pas vers (un autre).
15. *K'ien* (respectueux), est traité légèrement.
16. *Yu* (gravité, dignité, aise, négligence), néglige, est à l'aise.
21. *Shih-ho* (parler piquant, broyé en bouche), se réfère aux aliments.
22. *Pi* (art, ornement), à ce qui est sans couleur.
58. *Tui* (satisfaction), se manifeste.
57. *Sun* (douceur, insinuation), s'abaisse.

17. *Sui* (suivre, respect), est sans faux prétexte.
18. *Ku* (délibération), suit règles et mesure.
23. *Poh* (endommager, nuire), se détruit.
24. *Fu* (renouveler), restaure.
35. *Tsin* (croissance de la nature), a le plein jour, soleil luisant.
36. *Ming-ī* (lumière frappée), a les ténèbres.
48. *Tsing* (puits), pénètre.
47. *K'wan* (détresse), rencontre, amitié, secours.
31. *Kán* (émouvoir), effet suivant la cause.
32. *Hang* (constance), est durable.
59. *Hvan* (extension), disperse.
60. *Tsieh* (règle, mesure), rend stable.
40. *Kieh* (délivrer), donne l'aise.
39. *Kien* (obstacle), crée des difficultés.
38. *K'wei* (opposition), rend étranger, exclut.
37. *Kia* (famille), inclut, renferme en soi.
12. *P'i* (opposition), et
11. *T'ai* (perméation, rapport intime), ont des objets opposés.
34. *Ta tchwang* (grande force), rend stable et ferme.
33. *T'un* (retiré), écarte, rend isolé.
14. *Ta yeu* (grande possession), indique la grande quantité.
13. *Tong* (concorde, harmonie), affection.
49. *Ko* (changer), abandonne l'ancien.
50. *Tsing* (chaudron), reçoit le nouveau.
62. *Siao kouoh* (petit excès), dépasse, excède.
61. *Tchong* (milieu), est sincère et juste.
55. *Fang* (abondance), a beaucoup.
56. *Lü* (étranger), a peu d'amis.
30. *Li* (splendeur, succès, lumière), s'élève.
29. *Khan* (danger, s'exposer), s'abaisse.
9. *Siao tchu* (entretien des petits), laisse pauvre.
10. *Li* (marcher), est l'opposé du repos.
5. *Su* (arrêt, obstacle), n'avance pas.
6. *Song* (procès), détruit l'amitié.
28. *Ta kwoh* (grand excès), détruit.
44. *Heou* (marier), fait rencontrer, unit. (Le faible y rencontre le fort, l'épouse son époux.)
53. *Kien* (se marier), retourner chez ses parents. (La femme retourne et attend que l'homme vienne.)
27. *I* (entretien) nourrit, entretient, rend juste.
63. *Tchi-tsi* (achevé), constitue solidement.
54. *Kvei-mei* (marier une jeune fille), est la fin de la jeune fille.
64. *Wei-tsi* (inachevé, échec), est la perte de l'homme.
43. *Kvai* (distinguer), sépare. Ainsi le fort décide du faible. La doctrine du sage fait prospérer; celle de l'homme vulgaire ne produit que peine.

APPENDICE I.

Extraits de commentaires philologiques [1].

Koua I. — Texte II. 1. Le dragon caché, dans l'abime, c'est le principe actif encore au fond de l'être avant qu'il ait commencé à agir; c'est l'ensemble de l'être intellectuel avant qu'il entre en mouvement. Le dragon caché est le point suprême de l'être suprasensible.

Ceci, dit de l'homme, désigne l'état de recueillement, où l'on se garde intérieurement et n'agit point à l'extérieur.

2. Le dragon se montre; c'est le principe actif, la sève atteignant chaque objet et le mettant en mouvement et vie.

Le grand, qui se montre tel, répand ses bienfaits.

4. Le dragon sautant dans l'abîme; le principe actif va et vient, avance et recule en produisant et mouvant les êtres.

5. Il monte dans le ciel. C'est lui qui produit la pluie. (Ceci est une croyance populaire chinoise.) Quant à l'homme, c'est la sainteté suprême sur le trône du fils du ciel.

6. La tête du dragon est la supériorité impérieuse, oppressive. Le grand doit être respectueux de tous. Rien de pire que la force oppressive.

Koua II. — Texte II. 1. Ceci a trait au temps où la substance (*khi*) du principe réceptif (*yin*) se condense et coagule (pour commencer à agir sous l'impulsion du principe actif; cette substance est d'abord en purs atomes séparés, indépendants. Avant d'agir, ils doivent se coaguler; litt. congeler). — Le sage prend ici les choses à la première naissance du *Yin* et montre sa croissance par l'exemple de son commencement.

2. Douceur concédante, rectitude ferme, tels sont les caractères de la terre. La grandeur est dans la vertu sans limite : elle fait tout et suit la voie droite sans avoir rien appris. (On voit que les commentateurs prennent les termes du § 2 dans le sens figuré.)

4. Le sac fermé est le modèle du sage. A cause des difficultés et des dangers, il faut délibérer, être prudent, méditer en son cœur (ne point se livrer et garder ses secrets, imiter le sac fermé dont on ne peut voir l'intérieur). (*Ou-k.*)

Le sac fermé est le modèle de la prudence, de la sollicitude vigilante; capable, perspicace, minutieux, soigneux des petites choses, le commerçant prospère.

[1] Ces extraits sont pris çà et là au milieu d'un flux d'explications de tous genres roulant sur les lignes et les pronostics et ne donnant rien de sérieux ni de digne d'attention. On en verra un spécimen à la fin de cet appendice.

5. Le vêtement jaune représente l'éclat extérieur de la vertu (?).

6. C'est la lutte des deux principes. Quand le *yin* est arrivé à sa plus grande puissance et action, le *yang* lui résiste (sans quoi le *yin* seul dominerait), et, de là, une lutte qui rétablit l'équilibre; mais dans cette lutte l'un et l'autre sont atteints.

Koua III. — Texte I. *Tchun* est le commencement de la naissance, le bourgeonnement, non encore apparent à l'extérieur, et conséquemment : difficulté, obstacle, arrêt. L'hexagramme représente les principes en relation et éprouvant de la difficulté par suite de l'action réciproque.

Texte II. 1. *Pwān hwan*, litt. avancer difficilement.

2. Arrêt, difficulté, comme incapable d'avancer, comme un cheval attelé, arrêté; comme une jeune fille qu'un bandit veut épouser.

3. Le gibier, etc., représente l'homme qui ne règle pas sa pensée, mais la laisse se porter vers le mal et le suivre.

5. Arrêt de la sève. C'est quand elle se forme, devient onctueuse, mais ne parvient pas à se répandre. C'est l'activité arrêtée. Dans les petites affaires, si l'on reste droit et juste, on pourra réussir (malgré les obstacles). Dans les grandes, comme il est difficile de rester intègre, on échouera.

6. C'est lorsqu'on manque une affaire, qu'on ne peut sauver quelqu'un, que les difficultés font reculer et qu'on reste dans la crainte du danger et de la perte.

Les difficultés poussées à l'extrême empêchent tout gouvernement, toute bonne réglementation. Les hommes troublés, bien que périssant, ne savent pas régler leurs désirs. Les difficultés extrêmes font réussir les saints et coupent le mal.

Koua IV. — *Meng* est le commencement de la naissance, quand l'intelligence est encore obscure et non éclairée.

Koua V. — Dans les difficultés, la sagesse s'achève par la ferme droiture. Celui-là seul qui est ferme, peut ne pas perdre sa vertu. Des gens d'ici-bas, ceux-là seuls qui savent enseigner, avertir, exciter, peuvent apprendre à être ferme et aider ceux qui ne le peuvent pas encore. L'homme ferme en sa droiture ne change pas pour les plaisirs de la table.

Il faut prêcher la prudence et la fermeté dans les obstacles et les dangers [1].

Le § 4 a rapport au danger que l'on court au service du prince.

Koua VI. — *Song* se dit surtout d'un procès commencé non encore complètement réglé.

5. Les procès engendrent mensonge et haine. (Le terme restrictif « seul, seulement » est souvent supprimé dans les phrases chinoises.)

[1] Il y a gradation dans les divers §§ et les difficultés ou dangers dont il y est question : 1. Danger négatif. 2. Obstacle à éviter. 3. Danger, position où l'on est saisi et peut être attaqué. 4. Danger de mort. Le péril n'est plus probable, mais présent, la vie est en danger par une attaque de Barbares. Tout cela a un sens moral et figuré. — Le §6 est une interpolation comme il est dit plus haut.

6. *Tchou-tze* comprend : même si on ne la lui enlève pas. Les autres : parce qu'on peut la lui enlever.

L'action auprès du prince, le procès est comme un vêtement; on ne le gagne pas par un heureux hasard, sans effort.

Koua VII. — 1. La vraie voie pour mettre une armée en campagne est de bien délibérer sur les commencements, afin de le faire avec sagesse et selon les règles.

4. Le gibier à prendre représente les brigands qui désolent les terres et qu'il faut juger, convaincre et punir.

Koua IX. — 1. C'est retourner à sa voie naturelle, se recueillir dans les vrais principes (ī) et les règles morales.

3. Le Com. *Tchong-tao*, etc., prend *tchu* dans le sens d'arrêt. C'est le char arrêté.

4. C'est le sentiment du respect qui se manifeste au dehors.

6. La vertu honorée arrive à sa perfection. Si l'on entretient le principe des choses, comme par une pluie, il atteint sa plénitude.

Koua X. — 3. Si l'homme de guerre est trop arrêté en ses dispositions belliqueuses et agit avec cruauté, son pouvoir ne durera pas.

4. Si l'on sait se tenir en garde et craindre convenablement, on aura un succès heureux.

Koua XI. — La vertu se perfectionnant arrête tous les manquements. En s'entr'aidant on remédie à toute défaillance (non durabilité).

2. Si l'on s'attache surtout à l'union, on gardera la voie du milieu. Si l'on n'oublie point ses amis, on conservera l'harmonie, la concorde.

4. Ou : quand il avertira, il n'inspirera pas la confiance.

Koua XII. — 1. Si l'on veut arracher des plantes qui se tiennent par les racines, leur union les fera réussir (à résister).

Com. *Tcheu-Yih* : L'homme vulgaire peut changer et devenir un sage; alors il sait s'occuper des intérêts du prince et ne point penser à ses propres intérêts.

2. Les mots *pao seu* sont pris par les commentaires dans le sens de couverts de honte, qu'ils ont également expliqués ainsi : L'homme vulgaire qui veut détruire le bien et n'y réussit pas est représenté par ces mots, cette figure. Mais cela n'a aucun rapport avec le sujet de la section. D'ailleurs ils tirent cette idée de la forme du koua, où les lignes pleines et coupées ne sont pas aux places réglées par l'art divinatoire.

5. Les branches de mûriers enveloppant, indiquent la prospérité, la sécurité contre toute nuisance, *p'i*.

Koua XIII. — La qualité essentielle qui fait le *T'ong zhīn* est l'absence d'égoïsme, de partialité, de camaraderie tenant de la cabale.

3. Com. *Tcheou-Yih* : Cacher ses armes et ne point se permettre de les montrer clairement, de les soulever en l'air; et craignant (les luttes), rester à observer attentivement

comme d'un lieu haut. L'homme vil aime à détruire l'union. Si l'on sait persévérer ainsi à tenir ses armes enfouies et garder la prudence pendant trois ans, on arrivera à ne plus jamais user de ses armes.

4. Bien que puissamment défendu il ne cherche pas à dominer, mais il estime la justice au-dessus de tout, ainsi que l'union.

Koua XIV. — 1. Le vrai grand n'est ni orgueilleux, ni intéressé, il ne nuit à personne. Sa grandeur ne diminue point.

Koua XV. — 2. Com. *Tcheou-Yih* : Celui qui sait respecter les principes et ne se plaît pas à y manquer, chez qui la vertu de respect est parfaite et qui, recueilli, accompli en son intérieur, manifeste ses sentiments par son action extérieure, n'a-t-il point ce respect manifesté extérieurement (retentissant au dehors)? Oui, sans doute. Ses mérites sont connus au loin.

5. Com. *Tcheou Yih :* Même sans être riche, on peut user de ses concitoyens; ceux qui le combleront de bien, c'est tous. S'il en est qui ne se soumettent pas (au prince), il faut alors les châtier, et cet acte sera grandement profitable.

6. Litt. Le chef manifestement bon et condescendant peut user de châtiment.

Com. Quand la bienveillance respectueuse du prince a été poussée à son extrémité et est bien connue de tous, alors il doit châtier ses villes et États rebelles.

Koua XVI. — 1. C'est un homme bas qui, en possession de la puissance et ne sachant pas acquérir la dignité majestueuse, fait grand bruit (pour remplacer ce qui lui manque) et suit la voie du mal.

D'autres commentaires prennent *yu* dans le sens de paix, esprit de bienveillance et de paix, joie. Le texte I même est expliqué comme se rapportant au prince occupant le trône, obéi par le peuple, à la tête de ses officiers et de sa triple armée.

2. Rester juste et bon, garder toute mesure, c'est avoir la force de celui qui s'appuie sur le roc. Celui-là n'attendra pas la fin du jour pour voir clair dans les plus infimes détails de toute affaire; qu'il reste alors droit et juste et il aura le succès (Ou King, etc.).

3. *Ou King : Han* = regarder en haut, avec attention. S'il se plonge dans les jouissances et s'y laisse entraîner, ne se hâte point de se corriger, il en aura du regret.

5. Le ministre qui se plonge dans les plaisirs et, tout en conservant l'autorité, ne se corrige pas, a une maladie chronique dont il ne meurt pas. (*Ou k.*)

6. S'il change, il lui arrivera bonheur. (Id.)

Koua XVII. — Il s'agit du magistrat intègre auquel tous obéissent avec respect. S'il n'a pas de sentiments égoïstes, sa vertu se perfectionnera.

2. Leç. *tch'ih* et non *fû*.

6. *Ou K.* Quand on est au point suprême de la fidélité, qu'on est dans ses liens solides et qu'on ne sait s'en détacher, la fidélité étant parfaite et telle qu'on ne peut l'agrandir, on peut pénéter jusqu'aux esprits de lumière.

Koua XVIII. — *Ku* indique qu'on est occupé d'une chose ruinée, endommagée, et qu'il faut rétablir, reconstituer ; c'est le grand moyen du développement. C'est mettre en bon état les choses difficiles de ce monde. Délibérer est la base de toute affaire que l'on commence. Avant d'agir, si l'affaire est en mauvais état, on peut la remettre en ordre et ne pas la ruiner entièrement; après qu'elle est remise en état, on doit donner ses ordres, ses instructions en sorte qu'on ne la gâte pas de nouveau.

2. Tous les commentaires supposent la double négation : il tient la voie du milieu et ne manque pas à ses devoirs. (*Ou K.*)

4. Selon d'autres, c'est celui qui *néglige* les affaires de son père ou qui augmente ses soucis par la manière de gérer les affaires. (*Ou K.*)

6. C'est mettre au-dessus de tout sa propre garde et ne pas avoir de considération pour les intérêts du monde, ne pas estimer les fonctions.

Koua XIX. — 1. C'est celui qui, gardant le milieu, est soumis à l'autorité ; il réussit en ses désirs.

3. Aussi : flatter l'autorité. Si l'on se corrige on arrêtera tout repentir.

5. Litt. Une autorité pleine de sagacité.

Koua XX. — 1. Regard du gamin qui de loin fixe les gens ; c'est le fait de gens du commun.

2. Épier, regarder furtivement, propre à la femme modeste et craintive. *Niu tchĭ tcheng*

Koua XXI. — *Shih-ho.* Aussi : différend à concilier.

1. Ainsi il ne pourra avancer dans le mal.

2. Il s'agit du supplice de la question infligé à un accusé.

4. Par les difficultés vaincues, il apprendra à rester ferme et courageux.

6. Les anciens coupaient les oreilles des criminels parce qu'ils n'avaient point écouté les prescriptions des lois, des autorités.

Koua XXII. — *Pi* est l'ornement véritable qui brille intérieurement et extérieurement ; c'est un éclat réel dans lequel chaque partie a ce qui lui convient. Quand au fond solide on ajoute l'ornement, on peut ainsi prospérer et se développer; mais augmenter outre mesure l'éclat extérieur sert peu à cet avancement.

1. L'homme supérieur ne cherche pas les dignités et l'éclat, il s'orne lui-même et tout ce qu'il fait, et c'est tout ; il renonce à un char de dignité (à des dignités), d'emploi qui ne lui convient pas et est content d'aller à pied ; il préfère la vertu.

2. L'arrangement de la barbe, de la chevelure est l'image du bon soin des affaires, du bel aspect que donne la vertu.

4. Quelques commentaires rapportent le griffon blanc au jeune homme qui recherche la jeune fille; cela peint son empressement auprès d'elle ; il y vole (?).

Koua XXIII. — 1. La ruine commence par en bas et s'étend jusqu'en haut, c'est là le sens. Le grand même ne pourra se maintenir seul. Ainsi la ruine morale commence par en bas et monte.

2. C'est la ruine qui avance et monte.

3. Quand cela se fait selon la justice et pour le bien, renverser les cabales.

4. Nouvelle gradation ; en renversant on se blesse.

5. Ce sont les hôtes du souverain, traités avec générosité par lui ; ses officiers, qui trouvent, près de lui, protection et faveur.

6. Au temps de ruine, les petits soutiennent le grand vraiment sage ; ainsi il s'en fait un char. Les petits renversent eux-mêmes leur maison ; ce qui n'est pas détruit complètement peut renaître ; tel est le fruit qui n'est pas mangé.

Koua XXIV. — 1. Se renouveler dans le bien et ne plus encourir de regrets est un grand bien, gage de bonheur. La voie du sage pour se perfectionner est d'éloigner et corriger le mal.

2. Tout ceci montre comment doit être l'homme parfait. — Si l'on rétablit le bien en soi, on n'aura plus de repentir. Obéir aux supérieurs est la voie du sage. — Modéré, docile, respectueux, sincère, généreux en rétablissant le bien, on sera sans repentir. — Méditant la perfection, suivant la voie du milieu, on se perfectionnera. Si l'on s'égare dans le rétablissement de la bonne nature et commet des fautes, on s'attirera les châtiments du ciel, les calamités extérieures ; ainsi l'on ne pourra avoir une fin heureuse.

Koua XXV. — Quand on se met à agir et qu'on le fait sans commettre de faute ni de méchanceté, on prospérera, réussira, et l'on trouvera son avantage dans sa vertu. Sinon, on essuiera des revers et l'on ne réussira en rien.

2. Le sens est : l'homme intègre récoltera sans semer, sans effort ; tout lui réussira. — *Ou king* : ceci peint la juste espérance du cœur de l'homme docile, droit et juste, fidèle à son devoir.

3. Pour l'homme intègre, une maladie (une faute accidentelle) n'a pas besoin de médicament ; sans anxiété, sans trouble, il se corrige et le mal a ainsi son remède.

6. D'après les commentaires, le mal est l'épuisement (?).

Koua XXVI. — La formation de l'homme demande qu'on suive la droite voie. Pour se soutenir, il est bon qu'il trouve entretien et émolument à la cour. On peut ainsi mettre en bon ordre tout l'empire et régler les choses difficiles et dangereuses. La famille ne suffit pas à nourrir les hommes.

1. Celui qui sait apprécier le danger sait s'arrêter et ne le brave pas ; l'homme vulgaire s'obstine et s'y précipite ; c'est qu'il manque de la grande formation du cœur (*ta tchu*).

2 Celui qui a pris la voie du milieu sait s'arrêter comme on arrête un char sans essieu.

3. Comparaison montrant l'utilité de l'éducation, de la formation. Un bon cheval sait avancer à travers toutes les difficultés ; il va droit et ne dévie pas, si l'on entretient bien ses forces ; si l'on s'exerce, on réussira certainement.

4. Il faut l'accoutumer au joug tout jeune. A la dignité d'un grand fonctionnaire on doit être formé. Si, au commencement, en sa jeunesse, on se tient dans le mal, quand les forces viendront on changera en malheur la félicité de la vertu.

5. Celui qui sait couper la racine du mal et punir sincèrement, réellement le mal, est comme celui qui arrache ses défenses au porc, il assure le bonheur du monde. Ainsi il l'entretient grandement (*ta tchu*).

Koua XXVII. — Entretenir selon la rectitude, c'est bien et heureux; on doit examiner la manière dont on le fait, par quel moyen et qui l'on entretient. Si l'on fait tout cela correctement, alors on réussira.

1. *I* désigne les coins de la bouche; les remuer, c'est manger et désirer manger.

Abandonner la tortue spirituelle, c'est abandonner la pureté, la vertu, et chercher les plaisirs, les avantages temporels par tous moyens.

2. *Tcheou Yih :* regarder en bas pour son entretien, c'est faire des choses basses, contraires au droit. Le chercher en haut, chez le grand, c'est s'exposer à commettre des fautes (pour gagner la faveur).

3. C'est celui qui cherche son entretien contrairement à l'honnêteté et à la vertu. Dix ans équivalent à « toujours, jusqu'à la fin ».

4. Le sage doit entretenir, nourrir le peuple ; c'est la vertu du grand qui répand l'éclat sur le monde entier. Étant en un rang élevé, abaisser ses dons d'entretien jusqu'au peuple est chose excellente.

6. Le principe actif est ce dont le monde tire son entretien et chose redoutable. Une vigilance, une crainte constante du danger, est chose salutaire qui maintient dans le bien.

Koua XXVIII. — 1. Il s'agit d'un excès de précaution, de crainte qui n'est point blâmable. C'est lorsqu'on doit poser un objet à terre, au lieu de se contenter de nettoyer, gratter celle-ci, y mettre du mao blanc.

4. Il en est du fonctionnaire comme de la poutre, le fort doit s'appuyer sur le faible pour maintenir sa position; mais s'il excède en complaisance, cela lui tournera mal.

5. C'est une inégalité, un défaut ; l'un ne pourra aider l'autre.

6. Si les forces défaillissent dans une entreprise, il peut arriver malheur, mais ce ne sera pas un sujet de blâme. (Emploi du mot *kvoh* dans le sens de traverser.)

Koua XXIX. — 1. Le cœur sincère et droit pourra s'affermir, réussir et, dans ses entreprises, il saura échapper au danger et acquérir joie et éclat.

Yan, lieu creux et dangereux dans la terre.

2. Celui qui est en danger et ne sait point en sortir, s'il reste ferme et garde le milieu, avec un peu d'effort, y réussira.

3. Situation où tout est péril, par devant, par derrière.

Nous avons ici une gradation dans la grandeur du danger.

4. Cela montre la vertu complète d'un cœur égal.

5. Si la caverne n'est pas pleine, mais que le terrain est seulement égal, il n'arrivera pas de malheur.

Koua XXX. — 1. Lorsque l'on veut se purifier et progresser, si l'on sait y appliquer tous ses soins et son attention, on ne faillira pas.

Les premiers mots peuvent aussi signifier qu'on veut polir, nettoyer sa route, ou même polir sa chaussure. Le sens est toujours le même.

3. Ceci figure celui qui ne peut parvenir à pratiquer les principes, se corriger et régler, et décline en vertu.

4. Les commentaires font de ceci l'image du tyran détesté, ou de celui dont la précipitation est contraire à toute règle et raison. Ce doit être un dicton ou une citation, un extrait.

Koua XXXI. — 1. Paraphrase : Mouvement prétentieux de celui qui veut avancer et n'en est pas capable.

2. C'est celui qui veut se mettre en route et qui, avant de marcher, se remue d'une manière inconvenante et ne sait pas se tenir calme et grave. S'il sait se tenir en repos et digne de maintien, malgré son désir de se mouvoir, alors seulement il agira bien.

3. Celui qui n'est pas le principal personnage mais suit un autre, et en se mouvant agit de cette façon, manque de convenance et de respect. — (Le *Li-ki* indique comment on doit marcher en compagnie de quelqu'un. On doit laisser un supérieur un peu en avant ; ce n'est qu'un égal seul que l'on peut toucher en l'accompagnant.)

4. Si l'on agit correctement on aura le bonheur, sans regret. Si l'on est instable et non droit et juste, ou adonné à l'égoïsme, les amis seuls suivront encore, et ne le pouvant pas se tiendront éloignés.

5. Cela désigne une émotion intérieure sans égoïsme. C'est la chair du dos au-dessus du cœur qui ne peut le mouvoir.

Koua XXXII. — 1. Quand on commence à s'affermir et à se garder soi-même, si l'on ne mesure et modère ses efforts et qu'on élève trop haut ses aspirations, bien qu'on ne manque pas à son devoir, on échouera.

2. Ou le contraire : Toute cause de repentance disparait quand on s'est affermi dans le bien.

4. Celui qui, tout en restant ferme, ne réussit pas, est comme un terrain où l'on chasse sans trouver de gibier.

Koua XXXIII. — 1. Se retirer et se tenir en arrière est le moyen de se tirer du danger, de mettre sa queue hors de danger. Selon les commentaires « retirer sa queue » = *tsai heoû*, « se tenir en arrière ».

2. Quand on se garde et tient fermement en droiture et docilité et ne se laisse pas arracher de là, c'est comme si l'on était tenu par une solide lanière de cuir.

3. Ainsi il sera soigné et son mal pourra être guéri.

5. Ou : la retraite honorable, heureuse. Elle n'a ni honte, ni danger. C'est pourquoi on la dit heureuse ; quand la pensée est droite et ne s'attache à rien fautivement.

6. L'abondance généreuse atteint ses fins. Le cœur généreux n'a rien qui excite les soupçons, ni les animadversions.

Koua XXXIV. — 4. Le texte est altéré, comme le prouve le Com. *Yong* a été répété par erreur.

5. Com. *tchu khi tchvang, puh neng tchuk.* Ayant perdu sa force, il ne peut buter, lutter de la corne.

6. N'ayant pas la force de s'enfoncer les cornes, il peut par cette difficulté diriger sa conduite.

Koua XXXV. — 1. Que l'on garde la droiture et l'on réussira, les obstacles à l'avancement tomberont.

2. Les ancêtres défunts veillent sur leurs descendants, obtiennent de grands biens aux bons et font tomber les calamités sur les méchants.

Voy. entre autres le *Shuh king.*

4. C'est celui qui agit sans droiture et fermeté, qui craint et use de ruses.

Koua XXXVI. — Le *Koua* ou hexagramme représente la lumière sous la terre, et cela est mis en rapport avec le mythe ou la figure de *Ming-ī*, lumière faiblissante, attaquée.

C'est le prince des ténèbres occupant la position supérieure (*tsai-shang*) et la lumière apparaissant comme blessée, endommagée, affaiblie.

Texte I. Cette lumière, cet éclat est la splendeur à l'extérieur, et la vertu, la fidélité à l'intérieur. Dans son trouble nous voyons celui du tyran Sheou et Wen Wang mis en prison par le despote cruel. La lumière attaquée, amoindrie, en est l'image, comme elle est celle de Khi-tze retiré de la cour.

Texte II. 1. Quand elle commence à faiblir, à être entamée, elle avance difficilement. Elle veut voler et doit abaisser ses ailes.

2. Attaquée et pas détruite ; si elle se sauve avec la rapidité d'un coursier sauveur, elle échappe au danger.

3. Ceci représente aussi le triomphe du bien et du mal.

4. Le côté gauche est le lieu de l'obscurité et du secret. Pour acquérir la droiture, on demeure dans un lieu obscur.

5. Khi-tze abandonna la cour et se retira au loin pour rester fidèle à la famille du souverain détrôné par *Wuh-Wang.* On l'imite en se retirant dans un lieu obscur pour s'y maintenir droit et fidèle au devoir.

Khi-tze, en se retirant, resta fidèle à son prince ; sa gloire subsiste à jamais et ne peut être obscurcie. Telle est la pensée.

6. Image de l'homme qui a su s'élever à une haute renommée et qui perd son éclat en cherchant à effacer celui des autres.

De même la lumière s'élève dans le ciel, illumine la terre entière, puis va s'enfoncer sous elle, parce qu'elle n'a pas gardé la juste mesure.

Koua XXXVIII. — Aux temps de troubles et de luttes, les grandes choses sont impossibles.

1. Que dans les difficultés on reste d'une vertu égale et que par là tout mal disparaisse, c'est ce qu'indique la figure du cheval perdu et qui revient de lui-même.

2. Al. quand on trouve un conducteur dans un chemin tortueux; c'est-à-dire : dans un différend, chercher et trouver la conciliation.

5. Sont unis : Com. *yih hò*. S'unissent facilement.

Koua XXXIX. 2. Ou bien : s'ils veulent triompher des difficultés, ils ne doivent point le faire dans leur propre intérêt.

4. Ou : à ceux qui les ont suscitées. Il a su les apaiser et se les concilier.

Koua XL. — 1. Quand on est délivré des difficultés. Quand le faible est à sa place et que le fort est juste, tout va bien.

2. Les commentaires font des renards les représentants du mal. Les tuer c'est détruire celui-ci et délivrer les petits des actes tyranniques; cela mérite la récompense du triomphe, la flèche jaune.

3. Le char est fait pour les hommes supérieurs et non pour des gens du commun, tels que les porteurs. Ceux-ci doivent rougir d'une pareille outrecuidance qui, du reste, leur tournera mal, si jamais des voleurs les aperçoivent.

6. Les gens du peuple qui troublent le royaume.

Koua XLI. — 2. Veiller attentivement sur soi-même, ne pas vouloir avancer indûment. — On ne doit rien y changer.

5. Qu'il ne peut refuser convenablement, qui sont faits de cette manière.

6. Qui ne regarderont qu'aux intérêts de leur prince sans faire aucune distinction.

Koua XLII. — 2. *Voir* XLI, 5.

3. Si les moyens ne sont pas bons, on ne doit pas les employer.

5. « Sans doute. » Litt. sans demander. Il n'est pas besoin qu'on demande si c'est vrai, cela est certain.

6. On ne lui donne pas ce qu'il désire, mais on en parle mal, on l'examine et le blâme.

Koua XLIII. — 1. L'homme vulgaire qui, en avançant, veut l'emporter par la force, ne réussira pas.

4. Comme quelqu'un qui ne peut ni s'asseoir tranquillement, ni avancer en marchant.

5. Ferme, mais sans dureté; gardant le milieu et la voie droite, on n'aura rien à regretter.

6. Quand on est dans une difficulté extrême et que l'on n'a personne à qui recourir.

Koua XLIV. — 1. Les commentaires voient autre chose : arrêter une roue de char au moyen d'un lien d'or; l'or indiquant la solidité.

On pourrait aussi traduire : être appliquée à la quenouille..., lier les porcs pour les empêcher de se sauver, et ce seraient les occupations des femmes.

3. S'il ne peut agir sûrement et paisiblement, il s'abstient et n'avance pas; ainsi les difficultés ne le troublent point et ne lui nuisent point.

Koua XLV. — 1. Que l'on continue à garder la droiture et la justice, et l'on réussira.

2. On reviendra ainsi à l'union; si l'on est d'une sincérité parfaite, on trouvera le remède au mal et les affaires se relèveront.

6. Si l'on cherche l'union sans l'obtenir, que l'on avertisse, exhorte, et l'on pourra y parvenir.

Koua XLVI. — Com. I. Le fort protégeant le faible, celui-ci peut s'élever. Respectueux, sans orgueil, modéré, on ne s'attirera pas de regrets.

4. *Ou k.* « Quand on est droit, vertueux, il sera aussi facile d'obtenir le pouvoir que de monter un escalier. » C'est tout aussi bien le sens.

6. C'est-à-dire « que le petit, l'homme obscur, s'élève », etc.

Koua XLVII. — 1. Ne pouvant faire savoir sa détresse, n'ayant aucun repos; à la dernière extrémité et ne voyant pas le moyen de passer et d'échapper.

2. Com. *pi-sī*, couvre-genoux. Le couvre-genoux rouge; celui du char du roi. L'arrivée du roi et de ses gens sauve le malheureux en détresse. Al. « les blouses rouges », i. e., des gens du peuple arrivent, et sauvent de même.

6. Quand on a perdu son chemin, il est dangereux d'avancer. On doit rechercher la bonne route. De même, un homme moralement égaré, s'il se repent et reprend la bonne voie, retrouvera le bonheur.

Koua XLVIII. — 3. Si nous avions un prince éclairé à la tête de la cité, sa sagesse lui ferait apercevoir le besoin universel et tous en retireraient de grands biens.

6. « Recouvert ». Les commentaires expliquent ce mot par deux autres, *pi* et *fuh*, signifiant aussi « recouvert ». — « Bien rempli ». Où l'eau jaillit en abondance, de la source.

Koua XLIX. — 2. Aprés quelque temps. Com. *zhān heoú,* ainsi après cela. Si l'on s'attache à la droiture et au milieu, on pourra changer et se corriger.

6. Il faut discourir du changement, de la correction jusqu'à trois fois, et après cela exécuter, ainsi on changera heureusement. — « Se tenir ferme ». Com. *keŭ-tcheng*.

Koua L. — 1. Quand un chaudron est renversé, retourné, il fait sortir ce qui est mauvais, *go;* ainsi le mal se change en secours; ainsi l'homme infime, par sa ferme vertu, s'élève à la grandeur.

2. Le chaudron, le vase plein de fruits, sont les images d'un cœur vertueux et doué de capacité.

3. Ne pouvant plus se servir du chaudron, on ne pourra rien y cuire. La pluie survenant, indique une circonstance favorable. Mais ceci est interpolé.

5. L'or, par son éclat et sa dureté, représente la vertu solide; par elle, on arrive à la prospérité.

Koua LIV. — 4. La fille sage ne doit pas accepter légèrement un homme; elle retarde et attend, pour s'assurer de la bonté du choix.

5. La vertu la rendait belle comme la lune pleine. Les manches désignent ici tout le vêtement.

6. Une fille qui se marie a des corbeilles de diverses espèces pour les mets; le jeune homme qui prend femme tue un agneau pour le banquet de noce. Vide, sans sang indique le manque de succès.

Koua LV. — 1. Aller ensemble, se suivre, agir de concert, est un moyen d'obtenir l'abondance.

2. Ceci se rapporte aux rois et aux anciens usages. Quand on va avertir le prince et qu'on est repoussé, on doit multiplier ses avertissements pour tâcher d'émouvoir son cœur; ainsi les voiles dont il se couvre pourront être écartés et l'on pourra les faire tourner à bien.

On doit chercher par sa propre sincérité, sa droiture, à toucher le cœur du supérieur. Telle est la pensée.

3. 4. En-têtes de strophes comme au Shih-king. Si les amis s'égalent en vertu, ce sera bien.

5. Si le prince, faible et peu éclairé lui-même, sait employer les hommes sages pour gouverner, il pourra rendre le monde heureux et prospère.

Koua LVI. — 1. *Lü* est un voyageur, un étranger de passage.

2. Ayant trouvé un logis, il est en repos. Apportant ses richesses, il s'attire la prospérité par ses offrandes. Ayant des serviteurs dignes de confiance, il n'est pas trompé. Ayant ainsi des gens sur qui se reposer, il est dans une excellente condition.

3. Ayant perdu ses gens, il ne peut préserver son cœur de l'abattement. Quand, en pays étranger, on n'a que des gens de bas étage avec qui on puisse avoir affaire, il arrive naturellement que le droit est violé et les conditions de la vie détruites.

6. L'orgueil qui ne veut jamais céder est la voie du malheur.

Koua LVII. — « Avancer et reculer » peint le caractère peu ferme, peu stable; la fermeté d'un guerrier est nécessaire pour ne point être ébranlé.

2. Une douceur constante, sans force, est une énergie intellectuelle épuisée; c'est une source d'actes que l'on regrette après.

5. Ceci peint le résultat heureux de la douceur calme, mais ferme, sachant délibérer et se résoudre.

6. Peint une douceur excessive qui cause la chute et la perte des ressources. On ne sait plus se protéger et tombe victime du fort audacieux.

Koua LVIII. — 3. Il peut y avoir mal à trop satisfaire quand on veut le faire d'une manière qui n'est pas droite.

5. Chercher à satisfaire sincèrement un méchant homme, c'est s'exposer au danger. Les saints avertissent de ne point placer sa confiance en un homme bas et vulgaire.

Koua LIX. — 1. Indique que l'on doit faire effort pour sauver; chercher les moyens, le secours. (*Ou k.*) Expansion, développement avec la force d'un cheval qui s'échappe. C'est le commencement de l'expansion (*Tchong tao*).

2. Dans l'état de lutte on doit céder (autant que de droit) et s'accorder pour garder la paix en soi et apaiser; faire tranquillement son office.

4. Dans ce malheureux état on doit s'entendre avec ceux qui peuvent principalement rétablir l'accord; chercher à ramener ses amis et connaissances pour rétablir l'union entre eux.

6. On doit verser son sang pour écarter ces maux.

Koua LX. — 1. La cour en dehors de la porte intérieure. — Quand il ne faut pas en sortir. De là on protège et garde sa maison.

2. Celui-là connait la modération (*tsieh*) mais ne la comprend pas bien et la porte à l'excès.

Koua LXI. — 1. *Tchong fou. Tchong* est l'absence d'égoïsme (*Tchou-hi*); *fou* est la véracité sincère, méritant confiance.

La droiture, la modération, la bonté, attirent la confiance et le succès; « différentes » sont les pensées, les dispositions qui ne sont pas droites et justes; elles enlèvent la paix intérieure. (*Ou k.*)

On doit avoir une paix intérieure vigilante; autrement pas de joie.

2. Ceci est un exemple de sincérité et d'accord, de bonté.

3. Peint un cœur qui n'est pas maître de soi et suit ses impressions (*puh tse tchu*). Il s'agite, varie, n'a pas de constance dans la joie et la peine.

4. La lune pleine est le symbole de la plénitude du pouvoir, de l'énergie. (*Ou k.*) C'est avoir une haute fonction près du prince.

Le cheval qui quitte ses compagnons ou le cheval isolé à l'attelage, ajouté hors des brancards pour aider les autres, est l'image du ministre qui oublie ses propres intérêts pour servir le prince.

6. Emblème de la suffisance et des tentatives trop hasardées, de la présomption.

Koua LXII. — 2. C'est le cas de celui qui n'arrive pas jusqu'au roi, mais vient à rencontrer son ministre. Celui-ci ne peut être passé.

2. Confiant en sa force on ne se met pas en garde.

5. C'est la pluie qui ne peut tomber; c'est le prince qui ne sait faire rien de grand. — « Manquements ». Le tout indique l'homme incapable de grandes choses.

6. Les calamités viennent du ciel; les dommages sont l'œuvre de l'homme.

Koua LXIII. — 2. Il s'agit du voile du char des femmes. Le texte indique qu'elle a perdu ce qui lui est nécessaire pour cheminer; elle ne peut continuer ni le chercher elle-même. Le Com. comprend aussi que « quand un bateau a des fentes, il faut le boucher avec de vieux vêtements, et que l'on doit bien y veiller jusqu'à la fin de la traversée ».

Koua LXIV. — 1. Quand on ne règle pas ses forces et ses dispositions et qu'on ne suit pas la voie de la modération, de la douceur, on est comme le renard qui traverse imprudemment une rivière, mouille sa queue, et l'on ne peut prévoir l'issue.

6. Celui qui s'abandonne à ses passions et se montre indocile, est comme le renard qui mouille sa tête dans le fleuve qu'il traverse. Ainsi péchant par trop de confiance en soi-même, on perd ses vertus.

APPENDICE II.

Extrait des commentaires divinatoires du Yih-King.

Koua III [1]. — Texte II. 2. Le second trait [2], — —, emploie la négativité et la douceur pour se maintenir pendant une période d'embarras et d'empêchements. Bien qu'il corresponde sympathiquement, selon la droiture, à un trait supérieur [3], il est cependant porté par son inclination vers la dureté énergique du premier trait [4]; c'est pour cela qu'embarrassé et entravé par la difficulté, il est perplexe et revient sur ses pas [5]. Le mot « comme » est un terme auxiliaire qui ne change pas la portée des termes employés.

Aller à cheval c'est vouloir aller et circuler; il veut suivre celui avec qui il sympathise selon la droiture et demeure arrêté sans pouvoir avancer. (La 2e ligne est prise entre les autres.)

Le second trait se trouve en présence d'une période de difficultés et d'empêchements, et bien qu'il ne puisse y remédier par lui-même, cependant il se maintient dans la justice et la droiture; il a une correspondance sympathique avec celui qui est au-dessus de lui [6]. Il est cependant pressé et serré contre le premier trait; la négativité est recherchée par la passivité, la douceur malléable est dominée par la dureté énergique. La douceur malléable étant aux prises avec une période de difficultés est évidemment incapable de les aplanir elle-même; de plus elle est pressée par la dureté énergique de la positivité, de sorte que ce trait est considéré comme exprimant la difficulté [7]. — Comp. Philastre : Le *Yi-King*, pp. 90 et 91.

Ibid. 5 [8]. La 5e ligne (forte), selon la nature forte du Yang, se trouvant au milieu, à sa

[1] *Tchun, t'un*, arrêt, empêchement, difficulté; forme de l'hexagramme ䷂

[2] En commençant par en bas. La ligne coupée représente le *yin*, receptivité, négation et flexibilité, douceur. Le texte porte : « La pousse arrêtée est comme un cavalier dont le cheval est arrêté, recule ». Toute cette longue explication a pour fondement la forme de ces lignes.

[3] Au 5e.

[4] La première ligne en bas, pleine, image du yang, du principe actif et fort.

[5] Application des termes du § 2 qui se rapportent non à la ligne 2, mais au mot *tchun;* de là l'erreur.

[6] La 5e ligne, coupée comme la 2e.

[7] On voit par ce trait la nature et l'origine de l'erreur qui a donné lieu à ces divagations. Wen Wang ayant reporté les différentes phrases ou expressions du texte II aux diverses lignes des hexagrammes, on a cru, après lui, que c'était là le sens véritable et originaire de ces sentences et termes complexes. Attribuant donc aux lignes des kouas un sens qu'elles n'avaient aucunement et ne pouvaient point avoir, on s'est fatalement perdu dans des amplifications dépourvues de sens et de logique.

[8] Texte : « Dans le développement de la sève des bourgeons, si elle n'est que peu arrêtée, ce sera bien; si l'obstacle est trop grand, cela tournera mal »

place correcte, occupe une position d'honneur; cependant, au temps des difficultés, elle périt naturellement au milieu des dangers.

Bien que la ligne 2ᵉ soit en rapport convenable, le Yin étant faible, sa puissance s'épuise et il est incapable de mettre les choses en ordre. Le premier trait, plein, soutient le peuple en bas et tous se tournent vers lui.

Le trait 5, fort, incarne le danger; la sève épaisse et onctueuse, et ne parvenant pas à se répandre, mais arrêtée dans son développement, c'est ce qu'il représente.

Le pronostic est que si l'on est occupé de petites affaires, on conservera heureusement sa droiture. Si l'on y réussit, c'est un bonheur. Si l'on est à de grandes affaires, bien qu'on soit droit et juste, on ne pourra éviter les infortunes.

Koua XII. — Texte II. 2. Le faible *yin* (ligne coupée) étant au milieu, à sa place, figure ici un homme vulgaire, plein de condescendance, de support pour l'homme supérieur. Si l'on tombe sur cet horoscope, ce sera une annonce de bonheur.

L'homme vraiment grand devra conserver sa fermeté et protéger le petit, sans doute. Alors la sagesse prospérera. Il ne pourra persévérer à se conduire ainsi envers moi (petit homme), et manquer à sa garde.

Koua XVIII. — Explication de l'hexagramme : *Kan*, fort, étant au-dessus, et *Sun*, faible, étant au-dessous, le haut et le bas ne sont pas dans la relation voulue.

Koua LVI. — *Lü*, voyageur étranger. *Lü* est un voyageur passager. La montagne étant au-dessous (dans l'hexagramme) et le feu brûlant au-dessus, cela donne la figure de « quitter son endroit (pour voyager), s'arrêter et ne pas avoir de repos, de lieu fixe ». C'est pourquoi c'est *lü*.

La ligne 5ᵉ étant à sa place, dans le trigramme extérieur et cédant aux deux lignes yang (pleines) qui l'entourent, sa racine se fixe et devient belle et brillante à la lumière. C'est pourquoi son horoscope est « développement modéré ». Si cela peut maintenir intacte l'intégrité du passager, alors ce sera bonne fortune. Le voyageur n'a pas de demeure stable.

Koua LVII. — 4. Le yin qui est doux et conciliant ne se prête pas à soutenir le méchant. Tous deux sont forts, et par conséquent il y a regret, repentir. Le yin étant sous le yin, sa position est sous terre. C'est pourquoi il parvient à se défaire de toute cause de regret. C'est pourquoi l'horoscope est « la prospérité des champs ».

5. La ligne 5ᵉ, pleine, forte, est à sa place correcte et au-dessus de la substance flexible; c'est pourquoi il y a regret pour arriver à la vertu et au bonheur, et comme cela il se défait de toute cause de regret, tout lui est avantage. S'il y a regret, ce n'est point au commencement; le dissiper, c'est la fin. Ainsi il change et devient bon, paisible. C'est le changement des choses. S'il est trois jours sans paix, après cela il est en paix trois autres jours.

Avant, son changement était le dixième jour de la décade. Considérant ce qui vient après, par ce changement, il obtient un heureux augure et a du succès.

Koua LVIII. — Texte I. Un yin suit au-dessus de 2 yang. C'est la joie qui se montre à l'extérieur. Sa figure est un marais, une eau stagnante propre à réjouir, faire du bien à toutes choses. C'est aussi la figure d'une eau sortant d'un gouffre, d'un trou, et dont le courant est arrêté. La forme du koua est la force au dedans, la faiblesse au dehors. La force au dedans a pour effet de réjouir et faire croître.

La faiblesse à l'extérieur fait qu'il y a avantage à être droit et juste, à suivre la voie du progrès et de la satisfaction et à arrêter toute mauvaise joie. C'est pourquoi son pronostic est tel.

Douceur et docilité à l'extérieur, cela produit la joie et le succès. La force à l'intérieur est cause que la droiture est avantageuse. Le sens du tout est unique et identique.

Koua LXI. — *Fu* est sincérité. Le koua a deux yins (lignes coupées) à l'intérieur et 4 yangs (pleines) à l'extérieur ; 3 et 5 sont yangs, ainsi chacune de ces lignes a sa place convenable.

Le koua ayant le milieu vide et deux lignes pleines aux deux milieux des trigrammes, tous deux donnent la figure de la droiture et sincérité.

En outre, l'inférieur répondant au supérieur en le satisfaisant; le supérieur cédant au petit par bonté, c'est le principe de la droiture, de la confiance.

Pores et poissons sont des êtres sans intelligence ; en outre, le fondement étant au-dessus d'un marais, le plein à l'extérieur, le vide à l'intérieur, tous deux ont la forme d'un vaisseau. Une extrême vertu peut exciter même les porcs et les poissons. On traverse ainsi les difficultés et par là on ne manque point son achèvement. C'est pourquoi le pronostic est que si l'on peut porter les animaux à correspondre à ses sentiments, le bonheur s'ensuivra ; on traversera heureusement le grand fleuve, et conséquemment on trouvera son avantage dans son perfectionnement.

. . . .

Donnons enfin ce dernier exemple après lequel il n'y a plus rien à dire. — Commentaire de koua I, 5. « Le dragon vole dans le ciel » : Le lien commun entre l'homme et le saint est le genre.

Le 5e trait, avec la vertu du dragon, monte pour occuper la situation élevée. Tout ce qui est homme accourt à lui et porte ses regards vers lui. A plus forte raison il en est ainsi de ceux qui possèdent la même vertu. Celui qui est dans une position élevée correspond à celui d'un rang inférieur. Les mêmes tons correspondent, les mêmes airs se pénètrent.

Couler vers les lieux bas, aller vers le sec, suivre le dragon, suivre le tigre, c'est toujours la conséquence de la nature de l'air. Ainsi le saint agit, et tous les hommes le contemplent. La négativité et la positivité suivent chacun leur principe propre. L'homme et les êtres ne sont jamais autrement.

ADDENDA.

Pour mieux justifier encore l'explication que nous donnons au Yih-king nous ajouterons comme modèle un extrait d'un dictionnaire chinois très récent, mais conçu dans l'esprit de tous ses prédécesseurs. Je veux parler du *Tze-tien* de Kang-hi. Voici, par exemple, comme le mot *heoù* y est expliqué :

口 *heoù*, bouche, membre d'une famille. Ce par quoi l'homme parle et mange. — Bouche, entrée d'une vallée.

1. On cherche soi-même le manger de sa bouche. (*Yih.*)
2. C'est la bouche qui produit l'affection et suscite la guerre.
3. Une famille de beaucoup de bouches (nombreuse).
4. Au nord il y a une source d'eau douce et l'ouverture d'une vallée.

Etc., etc.

Autre passage d'un lexique beaucoup plus ancien, *Ts'eng pu tze wei* :

十 *Shih*, nombre 10; complet.

1. Les nombres naissent à *un* et sont complétés à 10.
2. De 十, 一 est l'est-ouest et 丨 est le nord-sud.
3. Le nombre de la terre est 10 et 3 fois 10.
4. Ces nombres mettent en mouvement les esprits célestes et terrestres.

Etc.

Les fastes du Yih-King comprennent trois périodes distinctes :

Une première que nous appellerons « période des éléments », où il n'existe encore que les documents, les matériaux qui serviront plus tard à former le livre des sentences. C'est à cette période que M. de Lacouperie s'est attaché, après avoir découvert, en général, l'erreur des commentateurs et traducteurs.

Une seconde où un auteur inconnu a tiré de ces documents et de ses propres réflexions un recueil de sentences et de phrases dont il a formé le Yih-King primitif. C'est le livre dont je donne ici une traduction commentée.

Enfin une période d'altération commençant avec Wen-Wang et transformant le *Recueil de maximes* en un livre de divination dans lequel le texte premier disparaît complètement. C'est ce livre que MM. Legge, Philastre et autres ont traduit d'après les exégètes indigènes.

Notes. — Koua I, § 6, p. 40. Comparez ce passage de l'*I-li king tchouen* : Le roi et les chefs feudataires vont au milieu du printemps et de l'automne saluer l'arrivée de la chaleur et du froid, afin de les empêcher d'être trop prépondérants et forts par l'action du Yang et du Yin.

Koua VIII, § 5, p. 52. Cp. *Li-ki* III, s. 2, § 24. Le Fils du ciel ne ferme pas complètement le parc. Quand la chasse est finie, le peuple chasse à son tour (ce que le souverain a laissé échapper).

Koua XXV, § 3. Cp. le proverbe : avoir pitié « comme d'un animal innocent conduit à la mort ». *Wuh tsui erh tseu sze t'i.*

Koua XXVII, texte II, 1. Ou bien : tortue servant à consulter le sort.

Koua XXXVII, § 2, p. 89. La Siao-Hio prescrit de même de ne point aller chercher (au dehors) les vases du sacrifice, mais de les avoir à soi.

Koua XXXVIII, p. 89. Le mot du koua est plutôt *kw'ēi.* R. 72 que *kw'ēi.* R. 109. Voir aussi *kw'ei*, retourner (77). Les commentaires l'expliquent par *kwāi* (R. 4) — *ì* (102), tourner le dos. Au § 1 il s'agirait donc du cheval perdu qui s'en retourne, ou du banni qui, toute cause de crainte étant passée, s'en retourne au pays. Cp. aussi *kw'ēi*, cheval de noble allure.

Les § 2 et 3 se rapportent au banni *kw'ēi-ī* ; « seul dans la désunion » est à effacer. Au § 3, il me semble impossible de séparer *t'ien* du mot suivant. Ce § doit être rapproché du § 6.

L'explication de ces paragraphes pourra paraître un peu forcée ; mais en présence de l'esprit général du Yih, on peut certainement la soutenir.

§ 5 litt. Quand toute cause de mal disparait, les parents sont unis.

Le Com. explique ces derniers mots par *Yi-hō* (30) « sont facilement unis ».

Koua XLI. Com. I, p. 93. C'est un principe de la philosophie chinoise que « le ciel aime à élever le petit et abaisser le grand, à donner au pauvre et enlever au riche ».

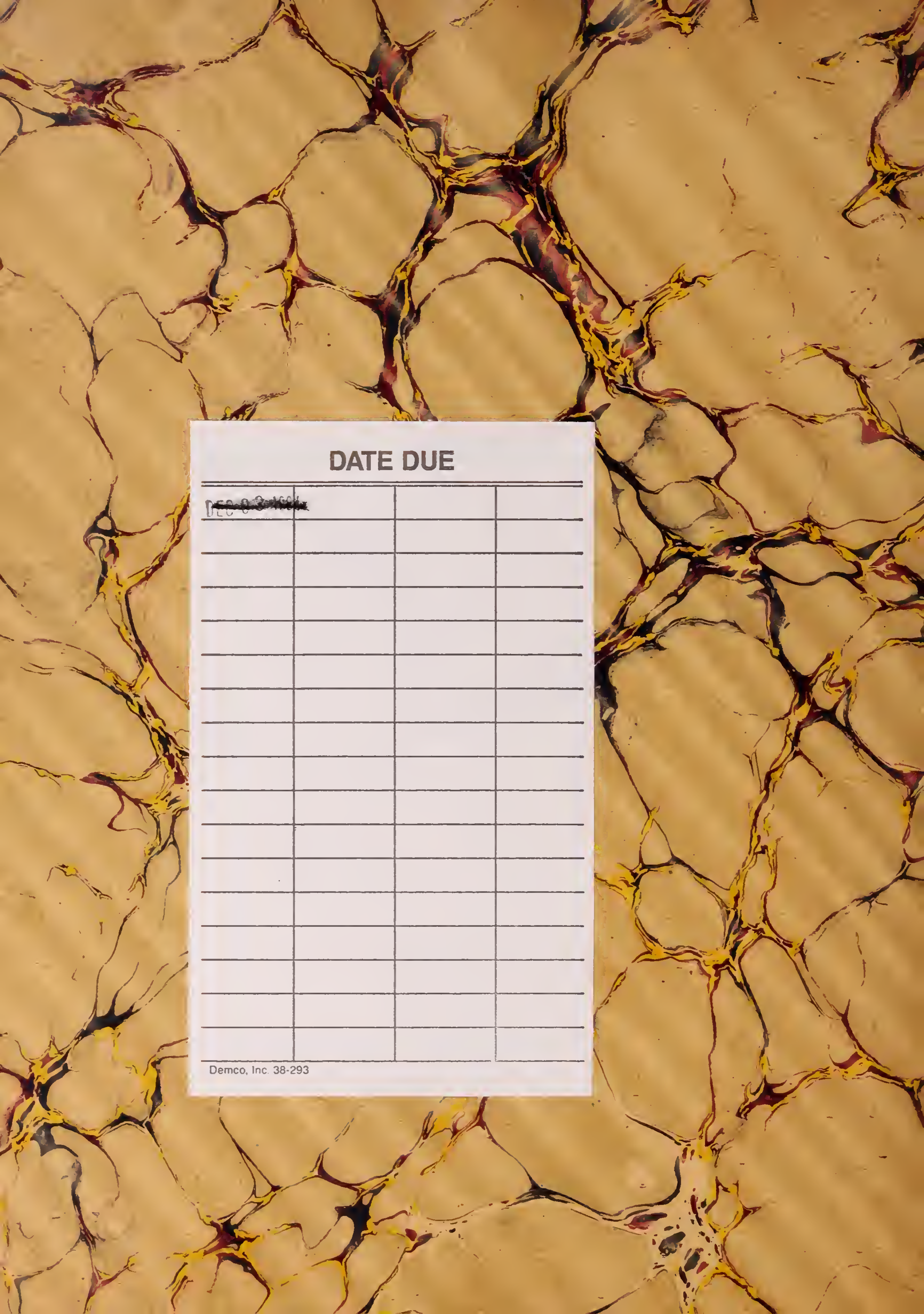
Koua XLVI, § 4, p. 100. Ceci a été écrit au temps de la dynastie des Tcheous.

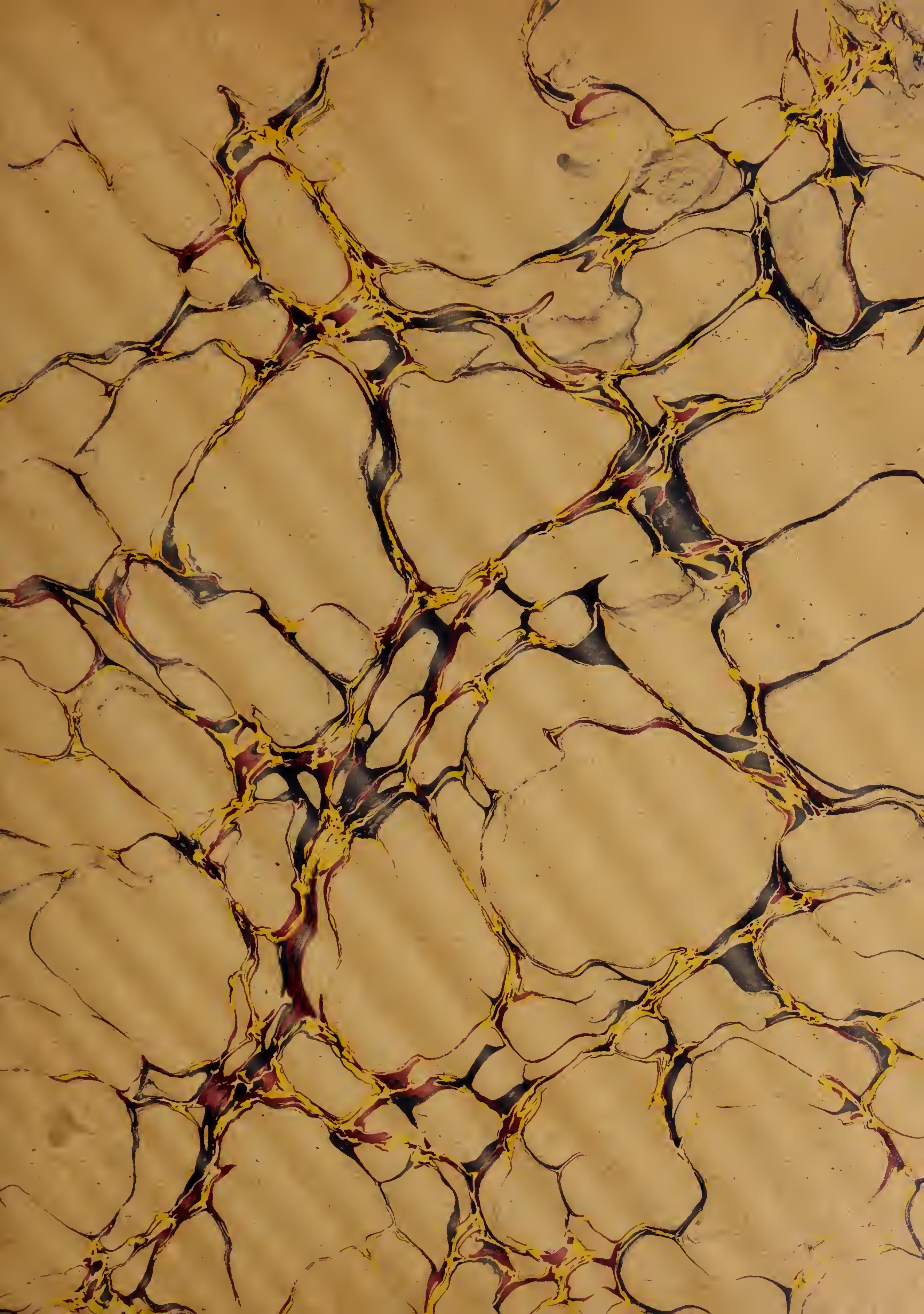
Pages 18, 19. Aux expressions citées en cet endroit, comparez encore : *tchūn* (chair de mouton), employé pour désigner la sincérité.

Page 79, ligne 6 : lisez 5 et 6.
Page 87, ligne 17 : effacez 3.

TABLE DES MATIÈRES.

LE YIH-KING.


DATE DUE
Demco, Inc. 38-293




Le Yih-king,
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00027 8194